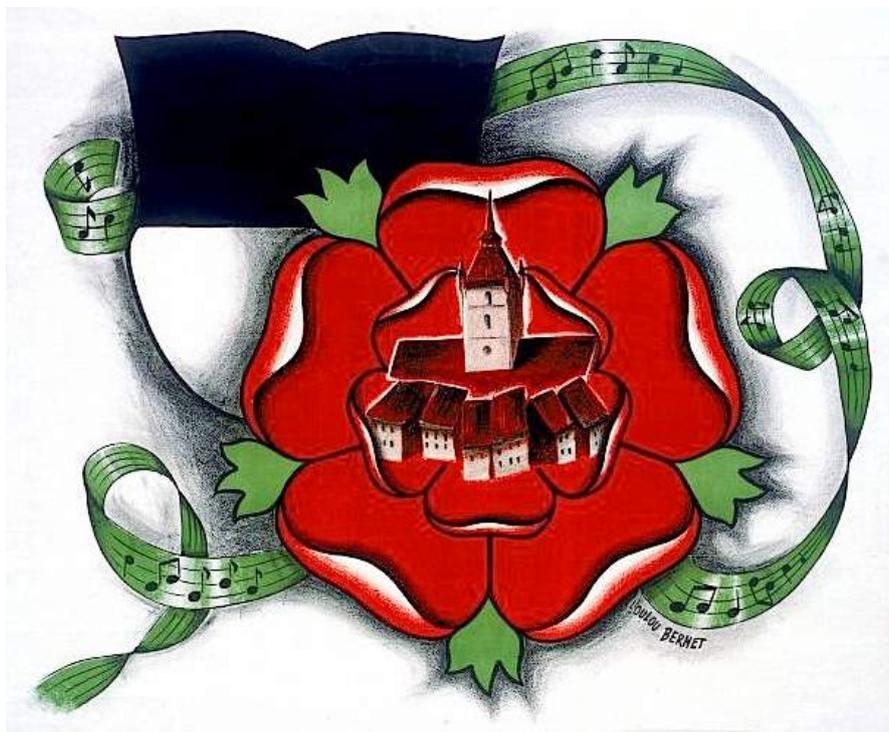


DE-CI... DE-LÀ

IV

**Avenues
anecdotiques et historiques :
vagabondages**



Jean-Marie Barras, 2020

TABLE DES MATIÈRES

LES MÉFAITS DE PRO JUVENTUTE	6
UNE PAGE D'HISTOIRE : LA MESSE À LA GRANGE	7
ORIGINES VATICANES DES TENSIONS	7
KULTURKAMPF EN SUISSE	7
UN ÉCRIVAIN FRIBOURGEOIS NON CONFORMISTE : ETIENNE EGGIS	8
L'ÉGLISE DE CURTILLES	9
AU TEMPS DE LA PALETTE	10
ISAAC GENDRE (1830-1881), UN DÉPUTÉ INCISIF	11
BESENCENS ET FIAUGÈRES : DÉCOUVERTES ÉTONNANTES !	13
BESENCENS, SE REFAIRE ; UNE MYSTÉRIEUSE CHAPELLE	13
FIAUGÈRES, HUSKYS ET... RECTEUR	14
À L'ÉCOLE NORMALE D'HAUTERIVE, UN PRÉCURSEUR DU TÉLÉPHONE	15
RAPHAËL HORNER, AVANT-GARDISTE... PAS SUR TOUS LES PLANS !	16
LA GUERRE DE 1870 ET LES BOURBAKIS, QUELLE AVENTURE !	16
À L'ÉCOLE NORMALE D'HAUTERIVE	18
LE PEINTRE CASTRES ET L'ARMÉE DU GÉNÉRAL BOURBAKI	18
CHAPELLE DE SAINTE-AGATHE	19
MONUMENT À LA MÉMOIRE DES BOURBAKIS À ESTAVAYER	20
À ESTAVAYER, LA CROIX ET LE CHEMIN DES AUTRICHIENS	20
VILLARS-LES-JONCS, UN DROGNENS POUR FILLES	21
LONBAGO ET PETIT BAGO	22
FERME DU TEMPS PASSÉ	23
DEUX ARTISTES : LHERMITTE ET LERMITE	24
LES PEINTRES ROBERT	25
QUAND LES JEUNES FRIBOURGEOISES S'EXILAIENT	27
RAISONS DES DÉPARTS	28
LE BÉNIT DES CAPUCINS	29
EN 2015, DAVID BONNY A ACCUEILLI LE CONSEIL FÉDÉRAL	30
VILLARZEL	30
AUTOUR DE LA CÉLÈBRE VIERGE OUVRANTE DE CHEYRES	31
PROPRIÉTÉ DE LA PAROISSE D'YVONAND	32
DES STATUES HISTORIQUES	32
DEUX VIERGES OUVRANTES DANS LE CANTON DE FRIBOURG	32
UN JEUNE ARTISTE SCULPTE UNE COPIE	32
EN 1939, MA PREMIÈRE ANNÉE D'ÉCOLE	34
PAS DE CLASSES MIXTES, SAUF EXCEPTIONS	34
LA SALLE DE CLASSE	35
RELIGION ET ÉDUCATION PHYSIQUE	35

TIRER AU COUTEAU SANS ÊTRE À COUTEAUX TIRÉS.....	36
JEU DE QUILLES	36
JET DES BOULES PLOMBÉES	36
ÉPOUVANTAIL ET CHARIVARI	37
À ESTAVAYER, DE CURIEUSES LUCARNES... ET VINGT BISTROTS !	37
VINGT BISTROTS	38
LE MESCHACEBÉ ME TROTTE DANS LA TÊTE...	38
PÉRIODES HISTORIQUES ; VOCABULAIRE DU MOYEN AGE	39
VOCABULAIRE	39
AU CHALET DU HOHBERG.....	41
QUAND LE PEUPLE RETROUVE LA LIBERTÉ.....	42
FLASH SUR NETTON BOSSON	43
EN 2000, LE CHARRON JOSEPH MONNEY À PORSEL.....	43
ISIDORE CHATAGNY, LE GROS LOT !	44
ARTICLE DE « LA LIBERTÉ » SUR LE GROS LOT	44
ŒUVRES D'ART.....	45
VITRAUX DE FERNAND LÉGER À AUDINCOURT	46
JEAN-EDOUARD DE CASTELLA ET SAINT WENDELIN	46
AUTIGNY	48
DE NOMBREUX VILLAGES ONT PERDU MOULIN ET HUILERIE	49
LES HUILERIES	50
QUAND LE PDC METTAIT L'ACCENT SUR LE C.....	50
POUR UNE ÉCOLE PASSIONNANTE ET DISCIPLINÉE OÙ L'ON APPREND.....	52
AU TEMPS DES DISCOURS	53
DEUX GRANDS ARTISTES SE RENCONTRENT DANS LE JURA.....	53
ZOUIC.....	53
COGHUF.....	54
CLÔTURE D'ANNÉE SCOLAIRE À ESTAVAYER-LAC.....	55
L'ÉCOLE SECONDAIRE D'ESTAVAYER, DIRECTEURS.....	56
LOUIS CHATAGNY, UNE PERSONNALITÉ DE CORSEREY, ET SA FAMILLE	57
UNE FAMILLE DE VAULRUZ S'EXPATRIE	58
LES TSÉRÊRE DU MU : LES CHARRIÈRE DU MUR (VAULRUZ)	59
DE VAULRUZ À MARTHON : UNE ÉPREUVE !.....	60
UN GRAND MALHEUR	61
AU TRAVAIL !.....	61
LES CHARRIÈRE À MARTHON	62
LE MAL DU PAYS	62
LA GUERRE	62
LA ROUE TOURNE.....	62
FÊTES, MAIS AUSSI DÉCÈS	63

LA VIE CONTINUE	63
GUSTAVE ROUX, ILLUSTRATEUR, AQUARELLISTE, MUSICIEN.....	64
LES VIEUX MÉTIERS	66
LE TAPE-SEILLON.....	66
LE SELLIER.....	67
LE TAUPIER.....	67
LE TAPE-MÉTIER À TISSER.....	67
LE CHIFFONNIER.....	67
LE CORDONNIER.....	68
LES MÉTIERS DES FEMMES DE JADIS.....	69
LES BUYANDIÈRES (LES LAVANDIÈRES)	69
LA COUTURIÈRE, LA TAILLEUSE.....	69
LES TRICOTEUSES	70
LES FILEUSES.....	70
LES TISSERANDES	70
LES TRESSEUSES DE PAILLE	71
LE MARTYRE DE L'APÔTRE ANDRÉ, DE MURILLO.....	71
LÈ BARLATÊ	72
LE « BARLATÊ » DE LA PLAINE	73
MUSICIENS FRIBOURGEOIS	74
LE LIÈVRE ET LE MATOU	75
PARTISANS DU SONDERBUND À BUSSY.....	76
HAUTERIVE REDEVIENT UN COUVENT EN 1939.....	76
LE CAPITAINE AUMÔNIER LOUIS KËRBER.....	77
EN CORÉE.....	78
CHÊNE-PÂQUIER.....	79
ESQUISSES SUR LE RÉGIME RADICAL	80
NÉANMOINS, ASPECTS POSITIFS.....	81
ANTICLÉRICALISME	81
DE LA BRISE VOLAGE À LA FRANC-MAÇONNERIE.....	82
MON PREMIER TOUR EN MONTAGNE.....	84
ÉCOLES DE JADIS	86
LE GARDE-GÉNISSES (VAJIYË) D'AUTREFOIS	87
LES MILICES CANTONALES AVANT UNE ARMÉE FÉDÉRALE	88
LES ACTIVITÉS VILLAGEOISES D'AUTREFOIS.....	89
LA CHÂLA	89
LES LAITERIES.....	90
LES GENS DE MÉTIER	90
LES TRAVAUX DES FEMMES	91
LES PORTEURS DE VALISES	91
ILS ONT SOUTENU L'INDÉPENDANCE DE L'ALGÉRIE	91
LA BARATTE DE CATHIAU	92
THUSY	93

L'ANGÉLUS	94
LES RELIQUES EN PROCESSION ET À L'OFFERTOIRE	95
DÉFINITION, RÔLE ET DOUTES.....	95
LA PROCESSION DES RELIQUES	95
L'OFFERTOIRE, BAISER LES RELIQUES	96
QUAND UN SINGINOIS EN REMONTRE À UN FRANÇAIS	96
LE LAITIER DE MATRAN A INSULTE LE SYNDIC D'AVRY.....	97
LA TUFFIÈRE : DERNIER PONT SUSPENDU DU CANTON	99

LES MÉFAITS DE PRO JUVENTUTE

Les régents recevaient jadis les timbres destinés à soutenir Pro Juventute et des élèves allaient les vendre par le village. « Pro Ju » avait la réputation d'être une bonne œuvre qui portait secours à l'enfance en difficulté. Ce qui était et ce qui est encore le cas. Mais une page d'histoire n'est pas à son honneur... En 1926, Alfred Siegfried, collaborateur de Pro Juventute, crée l'Œuvre des enfants de la grand-route. Jusqu'en 1972 cette institution a retiré 586 enfants « du voyage » à leurs familles. Ces enfants, surtout yéniches, provenaient de divers cantons suisses. Le grand fautif, Alfred Siegfried, est un Lucernois né en 1890. Il a suivi des études complètes au Séminaire pédagogique de Lucerne puis à



l'Université de Bâle où il a obtenu un doctorat. A cause d'abus sexuels sur un élève, il a été exclu de l'enseignement en 1924. Il fut maintenu malgré son passé en qualité de membre du secrétariat central de Pro Juventute de 1924 à 1959 et responsable de la section consacrée aux enfants en âge scolaire de 1927 à 1957.

Alfred Siegfried et ses sbires s'en sont pris surtout aux Yéniches, gens du voyage comme les Tsiganes, les Gitans, les Bohémiens, les Manouches, les Romanichels, peuplades ayant chacune sa propre histoire. Que font les Yéniches ? Ils sont le plus souvent vanniers ou chaudronniers. Beaucoup sont devenus sédentaires, et se sont reconvertis dans des métiers tels que la brocante et les activités foraines. Leur langue, le yéniche, est un idiome germanique qui a subi de nombreuses influences.

Alfred Siegfried, à Pro Juventute, est convaincu que l'assimilation des gens du voyage ne serait possible que par une stricte séparation des enfants de leurs parents. « Si on veut lutter efficacement contre le vagabondage, écrivait-il, il faut, bien que ça puisse paraître cruel, détruire les communautés familiales. Il n'y a pas d'autre solution. » De 1926 à 1972, des centaines d'enfants yéniches - et autres enfants « du voyage » - ont été enlevés à leur famille. Les parents se sont vus privés de leur droit de garde. A priori, ces malheureux étaient considérés comme incapables d'élever leurs enfants. Leurs fils et leurs filles ont été envoyés dans des orphelinats, des maisons de redressement, des asiles psychiatriques, ou encore recueillis par des parents d'adoption souvent peu scrupuleux. Les préjugés à l'égard des « enfants de la grand-route » ont justifié toutes les formes de mauvais traitements ; du travail sous-payé dans les fermes ou les usines aux « thérapies » par électrochocs ou insuline opérés sur les éléments les plus récalcitrants. La plupart de ces enfants n'ont jamais revu leur famille.

En 1986, Alfons Egli, président de la Confédération, est intervenu en faveur des Yéniches. Il a présenté au nom du Conseil fédéral des excuses au sujet des méfaits de Pro Juventute perpétrés à l'encontre des Yéniches de 1926 à 1973. Longtemps après les excuses du Conseil fédéral, les Yéniches de Suisse sont encore victimes de discrimination tandis que le destin des « enfants de la grand-route » menace de sombrer dans l'oubli. C'est ce que

rappelle la Société pour les peuples menacés (SPM). Cette Société exige que les persécutions commises à l'encontre des Yéniches soient inscrites dans les livres d'histoire.

UNE PAGE D'HISTOIRE : LA MESSE À LA GRANGE

Dans les années 1870, le Kulturkampf a marqué les mémoires du Jura et celles d'autres régions. Mais, qu'est-ce donc que le Kulturkampf ? À la fin du XIX^e siècle est né dans la Prusse de Bismarck - premier chancelier du nouvel Empire allemand en 1871 - un mouvement de réforme qui voulait mettre fin à la mainmise de l'Eglise. Une séparation entre l'Eglise et l'État était voulue. L'Eglise catholique romaine était évidemment hostile à l'idée de perdre de l'influence, ce qui a débouché sur un conflit appelé « Kulturkampf », qui passera de Prusse en Suisse. Quelques années avant le Kulturkampf, entre 1845 et 1847, de fortes tensions s'étaient déjà produites entre, d'une part, sept cantons catholiques conservateurs qui avaient conclu une alliance séparée appelé Sonderbund et, d'autre part, la majorité libérale de la Confédération... qui a eu le dessus !

ORIGINES VATICANES DES TENSIONS

Le « Syllabus », document rétrograde publié par le Vatican en 1864, avait dressé une liste de 80 points négatifs en rapport avec les idéologies rationaliste, libérale, socialiste, communiste. Enfin, le dogme de l'infaillibilité du pape promulgué par le concile Vatican I en 1870 a aussi contribué à mettre le feu aux poudres. Des catholiques sont restés fidèles en tous points à l'Eglise romaine traditionaliste. Ils sont appelés ultramontains. D'autres catholiques, proches du camp radical, se sont séparés de l'Eglise romaine et ont créé en 1872 l'Eglise catholique chrétienne (dite vieille catholique), adoptée par Berne.

KULTURKAMPF EN SUISSE

Berne cherche lui aussi à mettre l'Eglise catholique au pas. En 1867, le Grand Conseil bernois abolit une série de fêtes catholiques et les jours fériés correspondants, y compris dans le Jura. Il exclut les religieuses des écoles publiques. Les cantons du diocèse de Bâle (sauf Zoug et Lucerne) destituent l'évêque Mgr Eugène Lachat en 1873. L'Etat bernois interdit aux curés du Jura catholique toute relation avec l'évêque révoqué ; ces prêtres fidèles à l'évêque et à Rome sont démis à leur tour et expulsés du territoire cantonal en 1874. Les curés qui ont rejeté Rome, les catholiques chrétiens (vieux-catholiques) « parachutés » par Berne sont ignorés par les catholiques fidèles à la tradition. Les cérémonies qu'ils président sont désertées. Quant aux prêtres destitués par le gouvernement bernois, ils vont continuer à célébrer clandestinement la messe dans des granges, avec un large soutien de la population. L'évêque est exilé à Lucerne d'où il continue à diriger secrètement le diocèse. Les mesures prises par le gouvernement bernois resteront dans les mémoires des catholiques jurassiens comme la marque de la « dictature bernoise ». L'idée de séparatisme est confortée...

Le conflit s'apaise au niveau européen après 1874. En Suisse aussi, la nouvelle Constitution fédérale de 1874 diminue les tensions religieuses. Le canton de Berne est contraint par la Confédération d'annuler l'expulsion de ses prêtres, qui reviennent au pays. Le nouveau pape Léon XIII, dès 1878, se montre davantage prêt à la négociation.

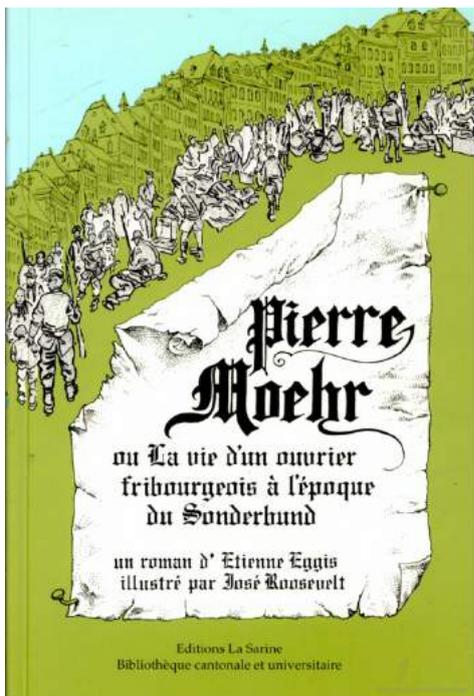


Les tensions entre catholiques romains et catholiques chrétiens existent aussi dans le canton de Genève. Des messes « à la grange » sont aussi célébrées.

UN ÉCRIVAIN FRIBOURGEOIS NON CONFORMISTE : ETIENNE EGGIS

Etienne Eggis est né à Fribourg en 1830 et il est décédé à Berlin en 1867. Il se tourne rapidement vers la littérature et la musique. Poète et romancier, souvent exilé, il est à Paris à l'âge de 20 ans. « Je partis de Fribourg seul à pied, le sac sur le dos, le bâton à la main, la flamme au cœur. Je traversai, à pied toujours, les montagnes de Suisse, les plaines poudreuses et immenses de la France et j'arrivais à Paris, seul, sans argent, sans relations, riche d'illusions, mais bien pauvre de réalités. » L'écrivain Maxime Du Camp écrit dans ses Mémoires : « Sans sa haute taille et quelque moustache, on l'eût pris pour une femme. Son teint rosé, ses longs cheveux châtain, ses yeux admirables l'eussent fait beau, si des dents douteuses n'avaient enlaidi son sourire. » A Paris, il est assidu dans les milieux de la bohème littéraire. Il vit lui-même en bohème... Il publie deux volumes de poèmes, « En causant avec la lune » (1851) et « Voyage au pays du cœur » (1853), influencés par le romantisme, ainsi qu'un recueil d'articles, « Voyage aux Champs-Élysées » (1854). Eggis est l'inventeur des mots « ensoleillé » et « enténébré »!

En 1851 paraît en feuilleton dans un journal parisien un roman d'Eggis intitulé « Pierre Mœhr ou la vie d'un ouvrier fribourgeois au temps du Sonderbund » Cette œuvre décrit la politique conservatrice et radicale et ses « interminables querelles intestines » à Fribourg au moment du Sonderbund. Réédité en 1994 aux Éditions La Sarine, cet ouvrage a soulevé à l'époque de sa première sortie en 1851 une « tempête de récriminations » dans le Tout-Fribourg. Dans ses « Réminiscences de voyage », Etienne



Eggis caricature les Fribourgeois et les Fribourgeoises. Revenu à Fribourg en 1859, il mène une vie désordonnée, dominée par l'alcool. En 1863, il repart pour l'Allemagne, où il mourra dans le dénuement.

Le Bulletin de l'Institut fribourgeois d'héraldique et de généalogie de décembre 2010 présente une remarquable étude sur Etienne Eggis et sa famille. On lit dans la conclusion « les Eggis ont eu un rôle non négligeable dans la vie culturelle de la ville de Fribourg, il y a plusieurs dizaines d'années. La musique, la littérature, les inventions et les revues de vulgarisation, tout cela a fait rayonner le nom de notre ville au-delà de ses limites. » <https://ifhg.ch/download/no43.pdf>

La ruelle Pierre-Mœhr à Fribourg - du nom de ce pâtissier-aubergiste ayant siégé au Conseil communal de la Ville de Fribourg, de 1863 à 1871 - n'a rien à voir avec le Pierre Mœhr du roman d'Etienne Eggis.

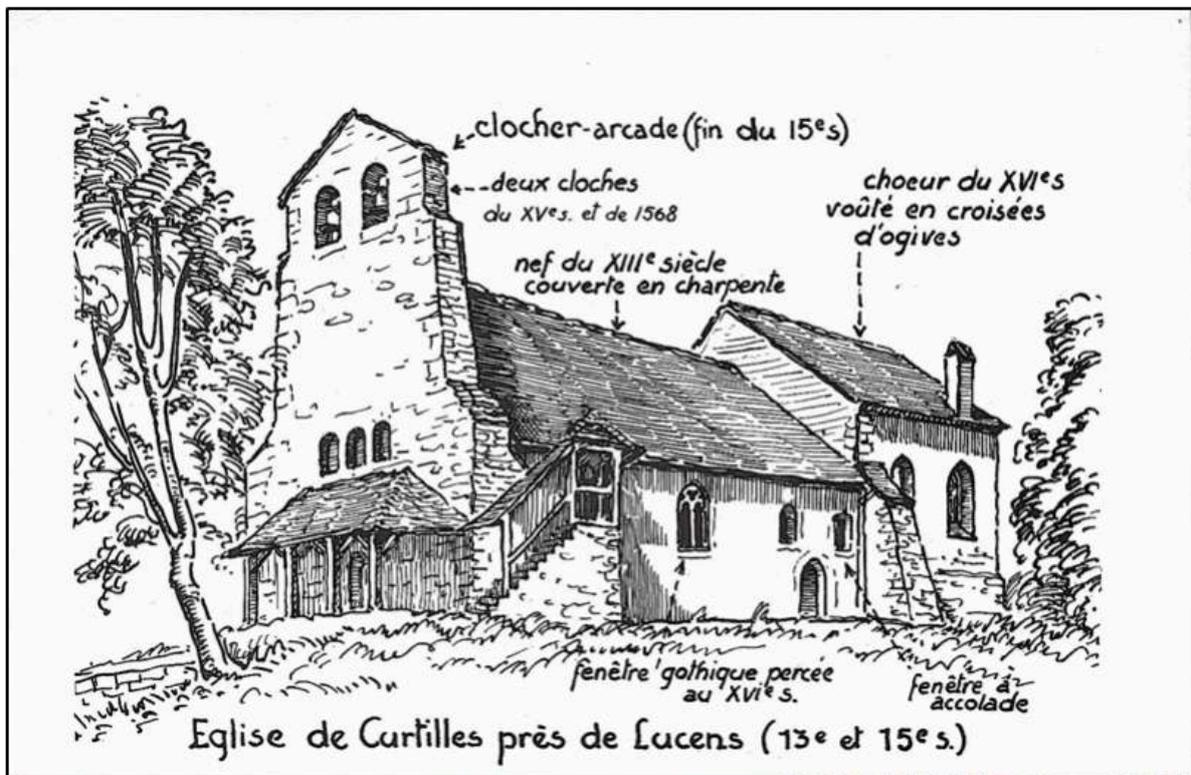
L'ÉGLISE DE CURTILLES



L'église de Curtilles - devenue temple en 1536 - a été reconstruite en 1231 par Boniface, évêque de Lausanne. De cette reconstruction subsiste la nef avec ses deux petites baies romanes. Jean Prahin (1918-2008) est le peintre-verrier dont les œuvres ont enrichi l'iconographie du sanctuaire. Le chœur a été démoli et reconstruit au XVI^e siècle par l'évêque Aymon de Montfalcon (1491-1517). Celui-ci a signé son œuvre par ses initiales et son portrait sur le grand vitrail du fond ainsi que par ses armoiries au-dessus d'une niche. Curtilles faisait partie du grand domaine de l'évêque de Lausanne.

Le clocher-arcade a été imaginé dans les premiers temps du christianisme pour des raisons économiques. Il est réapparu au XV^e siècle dans de petites églises et chapelles de campagne.

Les évêques de Lausanne avaient choisi Curtilles pour y installer une fortification, à laquelle ils ont préféré, avec le temps, le château fort de Lucens, moins accessible.



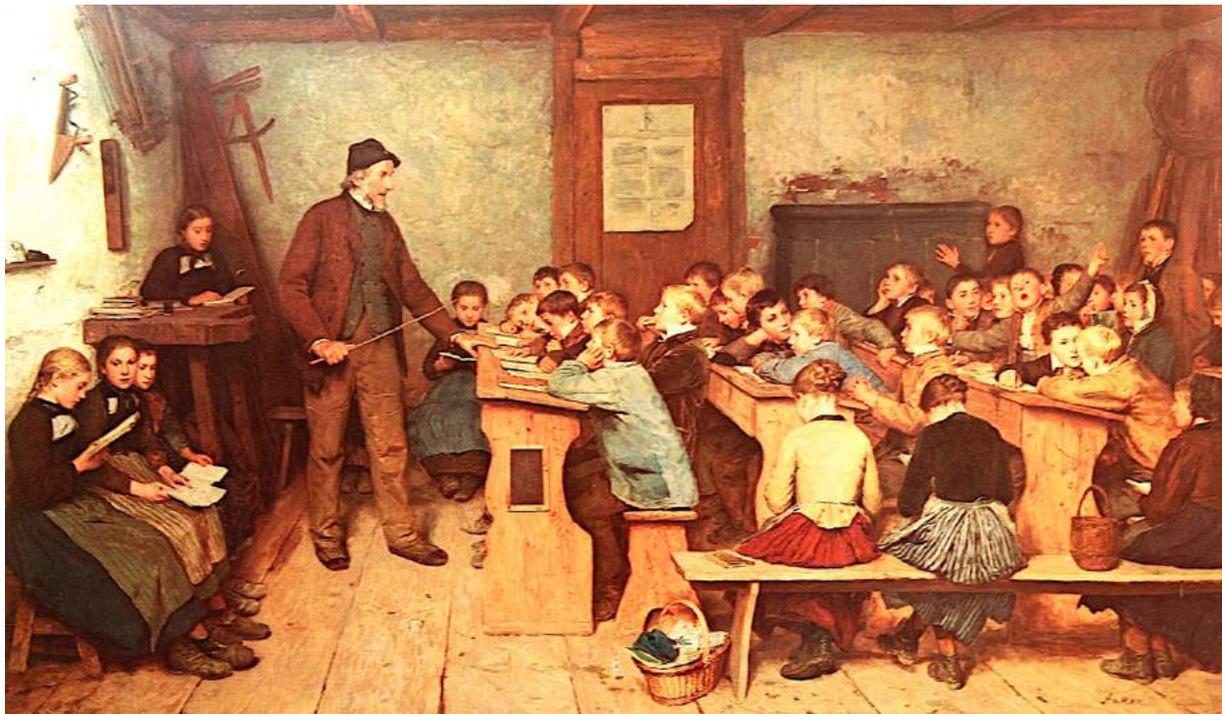
Dessin de Ric Berger et photo de JMB

AU TEMPS DE LA PALETTE

En étudiant l'histoire de l'apprentissage de la lecture, j'ai rencontré jadis le terme de « palette », qui servait d'abécédaire. Je n'ai jamais trouvé de description de cette palette. Je viens d'en trouver une dans l'ouvrage de Jacqueline Cornaz-Besson « Qui êtes-vous Monsieur Pestalozzi », Éditions de la Thièle, Yverdon 1977. L'explication est précédée d'une présentation de l'enseignement sous l'Ancien Régime, que je résume.

Partout on attache une grande importance à la mémorisation, et non à la réflexion des enfants. Et l'école reste un instrument de dressage. Elle n'est pas au service de l'individu, mais un auxiliaire précieux de la religion. Le catéchisme est l'une des branches importantes à côté de l'écriture et de la lecture. Au temps de l'Ancien Régime, jusqu'en 1798, l'enseignement est des plus rudimentaire. Les Rousseau (+1778), les Pestalozzi (+1827), les Grégoire Girard (+1850) s'insurgent et préconisent le respect de l'enfant et son activité. En 1796, Frédéric-César Laharpe - homme politique enthousiasmé par la Révolution française et la Déclaration des droits humains - disait : « L'instruction publique est entièrement négligée. L'ignorance et la superstition sont protégées par la politique des gouvernants. On se refuse à éclairer le peuple. »

Le matériel scolaire est très réduit avant les premières réformes. Les livres et le papier sont chers, l'encre rare et les plumes d'oie pour écrire sont fragiles. On confectionne soi-même les cahiers en cousant ensemble quelques feuilles à ligner avec la règle. Il faut en plus un abécédaire pour apprendre les lettres. Parfois c'est une simple palette : os d'omoplate de porc sur lequel on a collé une feuille de papier où sont inscrites les lettres ; ou une planchette de bois qu'on porte avec une ficelle.



ISAAC GENDRE (1830-1881), UN DÉPUTÉ INCISIF

Isaac Gendre, une personnalité politique oubliée, mais qui a sérieusement marqué la vie politique fribourgeoise à l'époque où les tensions entre conservateurs et libéraux-radicaux étaient parfois violentes. Si cet avocat fribourgeois radical, membre du Grand Conseil dès 1866, avait des ennemis politiques conservateurs, il comptait beaucoup d'amis et d'admirateurs dans l'autre camp, dont le conseiller d'État vaudois, puis conseiller fédéral Louis Ruchonnet.

L'avocat Gendre, brillant débateur, n'a pas ménagé ses coups de griffe. Mais ses qualités de cœur ont été relevées même par ses adversaires, déjà dans son enfance. Quand il fréquentait l'école primaire de Courtion avec sa sœur et un de ses frères, le repas de midi se prenait à l'école en raison de la distance entre Cormérod et Courtion. Isaac, l'aîné, attendait que son frère et sa sœur aient terminé leur modeste dîner et il se contentait de manger ce qui restait.



Les nombreuses prises de position - souvent percutantes - d'Isaac Gendre, en Grand Conseil ou ailleurs, mériteraient une étude approfondie. En voici quelques exemples :

Le 6 février 1868, Gendre prononce un long discours en Grand Conseil contre la peine de mort. Abolitionniste, il a tenu à lui seul la parole pendant cinq heures... mais la majorité conservatrice ne l'a pas suivi. La peine capitale a été formellement rétablie à l'issue d'un débat qui a duré deux jours au Grand Conseil.

Isaac Gendre, en bon radical de son époque, supporte mal les excès idéologiques du monde ecclésiastique. Mais ses prises de position ne sont pas toujours pertinentes. Ainsi, il a adressé à l'Assemblée fédérale un mémoire destiné à prouver que les Ursulines étaient affiliées aux Jésuites et que, par conséquent, l'article 58 de la Constitution fédérale de 1848 devait leur être appliqué. Cet article stipule que « L'Ordre des Jésuites et les sociétés qui lui sont affiliées ne peuvent être reçus dans aucune partie de la Suisse. » Après un long examen sur le plan fédéral, le mémoire d'Isaac Gendre a été débouté.

En mars 1874, le Grand Conseil discute du « Code rural ». Isaac Gendre s'insurge contre le sort réservé aux animaux : la loi de 1852, violée tous les jours, est presque tombée en désuétude. Il se passe souvent des choses hideuses de cruauté. Les bouchers tourmentent les pauvres bêtes sans nécessité. Ils ont fini par adopter des habitudes grossières et cruelles même envers les hommes. Ces faits se passent sous les yeux de la police.

Isaac Gendre fait pression en Grand Conseil pour « rajeunir » l'École normale d'Hauterive. Elle devrait être neutre et non confessionnelle estime Gendre. Elle ne s'occupe que des élèves de langue française et les Alémaniques sont formés ailleurs. Cette division nuit à l'unité de méthode et d'esprit ; elle est à l'origine du manque de relations entre les deux régions linguistiques. Le 21 novembre 1874, en séance de Grand Conseil, Gendre n'est pas tendre au sujet des abus dont est victime l'École normale d'Hauterive. Il s'en prend à l'embrigadement religieux et conservateur fomenté par les abbés Joseph Schorderet et Raphaël Horner. Des professeurs de tendance libérale ont été mis à pied. Il y a seize inspecteurs pour les écoles catholiques ; dix sont des

ecclésiastiques et les autres sont connus pour leurs sentiments religieux. Gendre s'en prend également aux livres utilisés à Hauterive.

Isaac Gendre est décédé à l'âge de 51 ans. Extrait du bref article nécrologique que lui réserve « La Liberté » du 10 juin 1881 : « Nous croyons inutile de retracer les grandes dates de la vie publique de M. Isaac Gendre ; nous n'en pourrions dire du bien. (...) Dans les relations privées, il avait de précieuses qualités et en particulier une inépuisable générosité envers les pauvres et les malheureux.

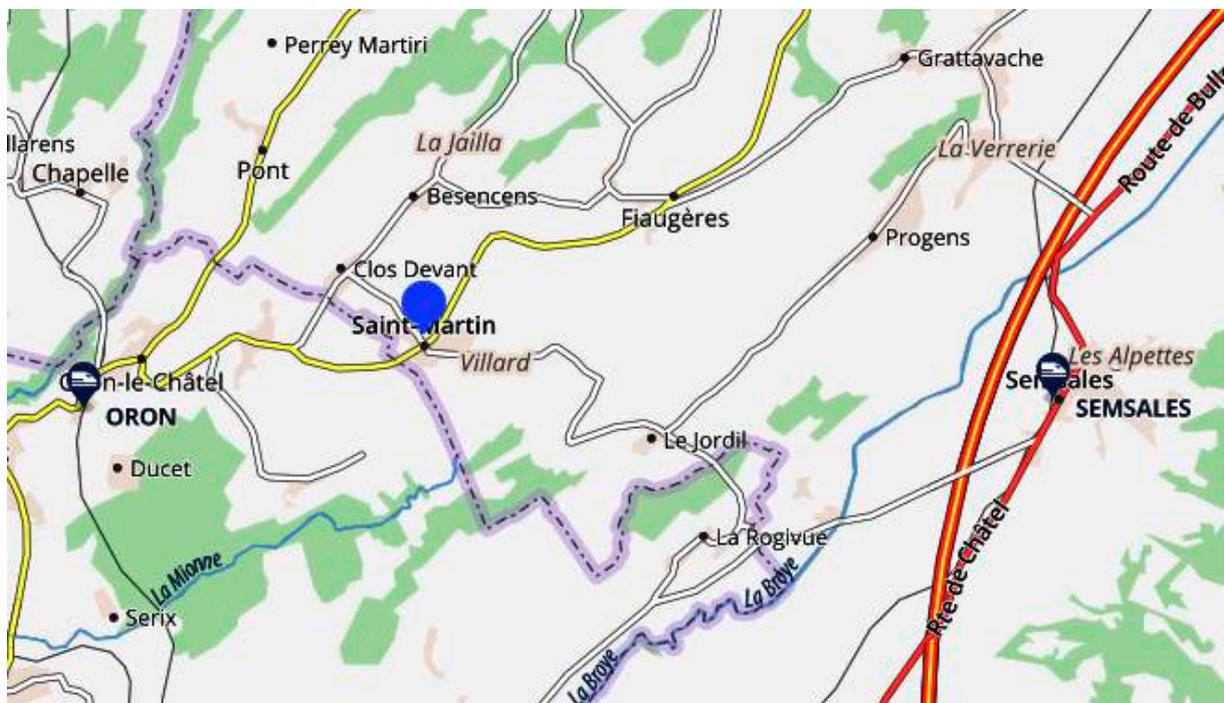
BESENCENS ET FIAUGÈRES : DÉCOUVERTES ÉTONNANTES !

BESENCENS, SE REFAIRE ; UNE MYSTÉRIEUSE CHAPELLE

« Pour que plus profondes soient vos racines et que fleurisse votre arbre de vie », le Studio l'Inkourao dirigé par Marie-France Jankow à Besencens offre un espace d'écoute et d'exploration du corps et du mouvement par la danse africaine et contemporaine, la conscience corporelle, la contact-danse, l'automassage par le mouvement, les massages harmonisants, la relaxation coréenne.

<https://inkourao.ch/acc-c3-a8s>

Inkourao, en patois, signifie le curé. L'ancienne maison d'école qui abrite l'Inkourao avoisine le pré du curé.



A Besencens encore, se cache une mystérieuse chapelle. En face de l'ancienne école, la ferme d'Yves et Nicole Currat intrigue. La façade arbore quatre vitraux. Nicole Currat nous fait entrer. Et on la découvre, cette fameuse chapelle, perchée sous le toit. L'autel, les chaises, les tableaux, tout y est. « Elle fut construite dans les années 1910 par Mgr Léonard Currat (1853-1940), qui habitait la ferme », relève la propriétaire. Né à Saint-

Martin en 1853, celui qui fut chancelier de l'évêché et vicaire général est le frère de l'arrière-grand-père d'Yves, précise Marie-Thérèse. Mgr Currat fut aussi professeur au Collège St-Michel pendant 15 ans, écrivain, poète, auteur d'une méthode d'enseignement du latin. Il a célébré la messe dans cette chapelle pour les gens de Besencens, chaque dimanche matin jusqu'à sa mort, le 18 avril 1840. (François Pharisa)



FIAUGÈRES, HUSKYS ET... RECTEUR

« Tendres Pattes » est une société animée par Angélique Currat qui habite Chemin de Hiaudzi 100, à Fiaugères. Elle travaille en tant qu'indépendante avec ses nombreux chiens polaires dans des institutions pour enfant(e)s ayant des troubles du comportement. Le chien est utilisé comme un outil de médiation, il ne juge pas et accepte la personne telle qu'elle est.

<https://www.loisirs.ch/agendas/24560/saint-nicolas-avec-les-chiens-polaires-fiaugeres>

C'est Mgr Jean-Baptiste Jaccoud, ancien recteur du Collège St-Michel à Fribourg, qui a fait construire la chapelle de Fiaugères, village appelé jadis *La Ville du Bois*. De style néogothique, elle est dédiée à Marie Immaculée. Elle a été bénite en 1884. On peut y voir

deux tableaux de Joseph Reichlen : un saint Canisius et un saint Nicolas de Flue. Jean-Baptiste Jaccoud (1847-1927), né à Fiaugères, a obtenu deux doctorats au Collegium germanicum de Rome. Tout d'abord vicaire à Assens, il est ensuite nommé curé de Siviriez, avant d'être engagé au collège Saint-Michel, en 1878, comme professeur de philosophie. De 1888 à 1924, devenu Mgr Jaccoud, il est appelé aux fonctions de recteur.

Extrait d'un portrait de Mgr Jaccoud signé Léon Savary : « C'est dans sa campagne de Fiaugères qu'il acheva sa carrière laborieuse. Il aimait ce site agreste et ce doux horizon, témoin de ses jeunes années, et c'est avec la sérénité du patriarche que, parvenu à l'extrême vieillesse, il a dû accueillir « cette autre jeunesse la Mort ». Bâti en athlète, il présentait sous sa soutane râpée où pendait un lambeau de ceinture, la carrure formidable des grands abbés d'autrefois. Demeuré foncièrement paysan malgré sa haute culture, il conservait avec l'esprit affiné d'un humaniste de la Renaissance, les rudes manières du terroir. Universel par l'intelligence, il restait « de son village ». Ses mains fortes et mal soignées maniaient allègrement le rabot, la truelle ou le fossoir après avoir caressé les feuillets jaunis des précieux incunables ou le riche papier des splendides éditions d'art de sa bibliothèque privée, une des plus belles que nous connaissions. »

À L'ÉCOLE NORMALE D'HAUTERIVE, UN PRÉCURSEUR DU TÉLÉPHONE

Alexander Graham Bell a fait breveter le téléphone en Amérique en 1876. L'École normale d'Hauterive a été à l'avant-garde en 1877 déjà ! Grâce à l'aumônier, l'abbé Raphaël Horner. On lui doit en effet le premier essai dans le canton de Fribourg. Les étudiants ont suivi sa démonstration d'avant-garde avec beaucoup d'intérêt. Des premières expériences parfaitement réussies. Les démonstrations se sont ensuite passées au Cercle catholique à Fribourg. Elles ont été présentées à un nombreux public par l'abbé Horner. La communication a été établie entre une salle de l'imprimerie catholique et la grande salle du Cercle. L'abbé Horner a commencé par présenter un exposé des principes scientifiques à l'origine du téléphone. De la musique a été exécutée dans la salle de l'imprimerie et les personnes présentes en ont écouté la reproduction dans le récepteur placé dans la salle du Cercle catholique. Etonnement et admiration !



En 1896, le téléphone a été introduit dans les cantons suisses. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, il n'existe qu'un seul téléphone par village, souvent à l'auberge communale. En 1940, il n'y a encore que 3 ou 4 téléphones par localité... Le téléphone ne s'est généralisé qu'à partir des années 1950. Et il a fallu pendant de nombreuses années recourir aux « demoiselles du téléphone » à qui l'on s'adressait pour indiquer le nom, l'adresse et le numéro du correspondant souhaité. A partir de 1923, les centraux téléphoniques ont été progressivement automatisés, ce qui a permis aux abonnés de composer eux-mêmes le numéro de leur correspondant.

RAPHAËL HORNER, AVANT-GARDISTE... PAS SUR TOUS LES PLANS !

À la fin du XIX^e siècle, l'école primaire fribourgeoise s'est montrée l'une des plus avant-gardistes du pays. Grâce à l'abbé Raphaël Horner (1842-1904) qui fut successivement aumônier de l'École normale d'Hauterive (1869-1882), recteur du Collège St-Michel (1882-1888), premier titulaire de la chaire de pédagogie de l'Université (1889-1904). C'était un esprit ouvert à tous les mouvements pédagogiques de son temps. Et pas seulement pédagogiques... A son actif : rédaction de nouveaux manuels parmi lesquels les « livres uniques » qui regroupent les différentes branches du programme, lancement d'un syllabaire novateur pour l'époque dont la démarche a été appliquée durant 80 ans (!), attachement à la compréhension en insistant sur la nécessité de recourir au concret, importance de l'étude du milieu proche de l'enfant, proposition de faire travailler en commun les instituteurs qui réfléchissent aux « questions mises à l'étude » par l'abbé Horner, rédaction d'innombrables articles dans le « Bulletin pédagogique », etc.

Des réserves, parfois percutantes, seront émises à son égard à cause de son indéfectible ultramontanisme et son rejet du libéralisme. « Le Confédéré », journal libéral, ne le ménage pas ! Le petit Horner, cet avorton littéraire (Alexandre Daguette (« Le Confédéré », 1^{er} mars 1874). Ses manœuvres scélérates ont réussi à éloigner de l'École normale les professeurs Pasquier et Bise (même journal, 4 février 1874). L'illustre géographe Horner est un de ces polissons qui mérite l'étrivière, (même journal 29 novembre 1874).

Toujours placer les jugements dans le contexte historique de l'époque !

LA GUERRE DE 1870 ET LES BOURBAKIS, QUELLE AVENTURE !

La guerre franco-allemande de 1870 est un conflit qui a opposé, du 19 juillet 1870 au 28 janvier 1871, la France - époque du Second Empire de 1852 à 1870 - à une coalition d'États allemands dirigée par la Prusse. Les causes de la guerre de 1870 reposent sur un coup politique du chancelier Bismarck. C'est la question de la succession à la Couronne d'Espagne, en 1868, qui déclenche l'exaspération de l'Empereur Napoléon III envers la Prusse. En suggérant la candidature du prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen, à la tête du Royaume d'Espagne, le chancelier Otto Von Bismarck entend soumettre la France à une situation d'encerclement. Napoléon III trouve la situation insupportable et déclare la guerre. Celle-ci s'achèvera par la victoire écrasante des Prussiens. La perte de la guerre par les Français - armée inférieure en nombre et mal préparée - entraîne la chute du régime de Napoléon III et la proclamation de la République. Un armistice est signé le 26 janvier 1871. Le traité de paix consacre la victoire allemande. Forts de cette

victoire, les États allemands s'unissent en un Empire allemand, proclamé au château de Versailles, le 18 janvier 1871. La victoire entraîne l'annexion par le Reich de l'Alsace - excepté le Territoire de Belfort - et d'une grande partie de la Lorraine, que la France ne récupérera qu'en 1918.



Photo tirée de « Les peintres français et la guerre de 1870 »

Harcelée par les troupes de Bismarck, l'Armée française de l'Est est en déroute et son commandant, le général Bourbaki, tente de se suicider. Son successeur, le général Clinchant, se résout à demander l'internement de ses hommes en Helvétie, seule porte de sortie pour éviter la capitulation. Huitante-sept mille hommes, appelés les Bourbakis, passent la frontière aux Verrières. On lit dans les manuels d'histoire : « Une profonde pitié s'empara de la population lorsqu'elle vit arriver ces soldats en loques, exténués de faim et de froid, et dont un grand nombre étaient gravement malades ». L'état des chevaux était aussi misérable que celui des hommes : des squelettes ambulants qui n'avaient en arrivant en Suisse même plus la force de manger et tombaient d'inanition. Des chevaux s'étaient mangé les crinières et les queues les uns aux autres.

Désarmés, les Bourbakis sont répartis dans 190 communes de 24 cantons par des unités militaires suisses dirigées par le général argovien Hans Herzog. L'internement de cette armée pose d'énormes problèmes. Accueillir, loger, nourrir, soigner et surveiller plus de 87 000 soldats français demande en effet d'énormes efforts. Fribourg, avec Neuchâtel et Yverdon, compte parmi les villes les plus fortement mises à contribution. Fribourg accueille, durant plusieurs semaines, environ 2700 officiers, sous-officiers et soldats. On assiste à un élan de solidarité sans précédent parmi la population fribourgeoise qui ravitaille les soldats et remplace les haillons, soigne les internés et leur offre le gîte.

À L'ÉCOLE NORMALE D'HAUTERIVE

Les renseignements sont tirés de lettres écrites par Joseph Pasquier, directeur de l'École normale, à la Direction de l'instruction publique. Sur les 2760 soldats français passés à Hauterive, 1000 sont restés dès le début du mois de février 1871. Un corps de garde occupé par des militaires suisses est installé à Saint-Loup, bâtiment situé en dessus de l'abbaye. Les étudiants sont obligés de rentrer chez eux. Des professeurs doivent eux aussi s'en aller. Il s'agit de loger tout ce monde. Pasquier exprime son désarroi : tout le bâtiment, salles, chambres, dortoirs, corridors sont occupés. L'insuffisance des installations sanitaires cause de graves problèmes d'hygiène. Joseph Pasquier décrit les occupations des internés : service intérieur astreignant vu le nombre impressionnant d'occupants, préparation du bois de chauffage, sablage des chemins et avenues du bâtiment à cause du dégel, travail en cuisine et à l'infirmerie. Et les exercices intellectuels ne sont pas négligés. Mais l'état de santé est précaire. Plusieurs véroles noires se sont déclarées. Au bout de peu de temps, les six salles et toutes les chambres de l'aile de l'abbaye appelée « l'ambulance » sont pleines de malades. Il y a des cas de petite vérole, de typhoïde, de scarlatine, de rougeole, de pleurésie, de fluxion de poitrine, de pneumonie, de sciatique. Des soldats sont décédés et ils ont été enterrés soit Ecuwillens, soit à Hauterive.

Les Bourbakis ont quitté définitivement Fribourg le 16 mars 1871 à pied, les chevaux rassemblés au Guintzet ayant été vendus à des paysans. Ce qui favorisera, pour la petite histoire, l'amélioration par croisement de la race chevaline fribourgeoise. Les 18 et 19 mars, les internés prennent le bateau à vapeur à Ouchy et à Vevey pour gagner la Savoie. Pour compléments d'information : Google, Bourbakis.

LE PEINTRE CASTRES ET L'ARMÉE DU GÉNÉRAL BOURBAKI



Édouard Castres est un artiste-peintre suisse. Il est né en 1838 à Genève et il est décédé en 1902 à Annemasse. Il a suivi une formation à Paris à l'École des Beaux-Arts. Il a pris part à la guerre franco-prussienne de 1870 dans l'armée de l'Est comme volontaire de la Croix-Rouge française. Il a participé à la retraite des « Bourbaki » en Suisse en février 1871. Il a peint plusieurs toiles représentant la vie très pénible de ces soldats dans le Jura enneigé.

L'entrepreneur genevois Benjamin Henneberg, marbrier genevois dans le quartier de la Jonction, a confié à Édouard Castres l'exécution d'un panorama circulaire représentant la reddition de cette armée de l'Est. Castres travaille à cette réalisation durant quatre ans, dès 1881, avec une équipe de peintres parmi lesquels se trouve Ferdinand Hodler. Le « Panorama Bourbaki » de Lucerne mesure 112 mètres sur 10. C'est un monument culturel européen qui rappelle l'internement de 87 000 soldats français.

CHAPELLE DE SAINTE-AGATHE

Allons au centre de la France, dans des localités situées à proximité de Vesdun, village en relation avec Avry. Ce sont les villages d'Epineuil-le-Fleuriel, et de St-Désiré où se trouve cette magnifique chapelle Ste-Agathe. Des lieux où se déroule - ou qui ont inspiré - le « Grand Meaulnes » d'Alain-Fournier.



MONUMENT À LA MÉMOIRE DES BOURBAKIS À ESTAVAYER

Le 9 février 1951, Robert Loup évoquait dans « La Liberté » le souvenir des Bourbakis et le monument édifié à leur mémoire au cimetière d'Estavayer.



Le 1^{er} février 1951, il y avait exactement quatre-vingts ans que les Bourbakis franchissaient nos frontières et demandaient l'hospitalité à la Suisse.

Le lendemain 2 février, beaucoup d'entre eux arrivaient à Estavayer par la route de Font. La population, médecins et prêtres en tête, s'était portée à leur rencontre et les conduisit dans leurs cantonnements. On se rappelle encore les récits des « anciens » qui ont gardé le souvenir de cette troupe malheureuse, affamée, épuisée.

En dépit des soins vigilants qui leur furent donnés, un certain nombre de soldats sont morts ; un monument se dresse aujourd'hui à l'angle sud du cimetière. Cette colonne en forme de pyramide rappelle la mémoire de ces

humbles héros qui n'ont point revu leur patrie et sur qui veille un peuple ami. (Photo Jean Périsset)

À ESTAVAYER, LA CROIX ET LE CHEMIN DES AUTRICHIENS



Au cimetière d'Estavayer, on lit sur une plaque apposée sur le monument destiné aux Bourbakis : « À la mémoire des soldats autrichiens morts à Estavayer ». Mais la date est illisible : 18... Des heures de recherche ! Il s'agit en fait de 1814. C'est l'époque où l'Europe vit la sixième coalition contre la France de l'empereur Napoléon. Pays coalisés : Angleterre, Irlande, empire de Russie, royaume de Prusse, Suède, empire d'Autriche... Plusieurs troupes des pays coalisés ont traversé la Suisse.

Dans une brochure intitulée « Richesses éternelles du patrimoine religieux », éditée par la paroisse d'Estavayer, Gérard Périsset donne des explications : « L'une des plus anciennes croix qui ait été recensée

se situait au XV^e siècle en bordure du chemin conduisant à Montbrelloz. Appelée croix de Crevel en 1432, puis croix de bois, elle est devenue croix des Autrichiens après l'enterrement à son pied de soldats allemands des armées des empereurs de Russie, d'Autriche et de Prusse en 1814. C'est là que furent aussi enterrés les Bourbakis morts en 1871. Cette croix a donné son nom au chemin longeant la salle et les prés de la Prillaz. »

VILLARS-LES-JONCS, UN DROGNENS POUR FILLES

Le canton de Fribourg s'est préoccupé des jeunes gens et jeunes filles à problèmes en ouvrant des maisons de redressement. Pour les adolescents et jeunes gens c'est l'Institut de Drognens (1889-1963). Pour les jeunes filles, est créé un institut au château de Corbières en 1923. Insuffisant, il est transféré en 1926 à Villars-les-Joncs. Corbières, puis Villars-les-Joncs sont confiés à la Congrégation française de Notre Dame de Charité du Bon Pasteur d'Angers. On appelle ces religieuses les Sœurs du Bon Pasteur. Villars-les-Joncs, en allemand Übewil, est un hameau situé dans le prolongement immédiat du quartier du Schoenberg de Fribourg.



Dès 1936, les Sœurs du Bon Pasteur dirigent en plus l'institut du château de Lully, près d'Estavayer-le-Lac. Ces établissements ont tous pour mission la rééducation des jeunes filles dont la conduite laisse à désirer : jeunes prostituées, fugueuses, voleuses, incendiaires, infanticides... Les autorités scolaires y envoient des rebelles, des vagabondes. Comme le rappelle Armand Maillard dans son ouvrage « Histoire des enfants différents », Université de Fribourg 2000, les communes et même les familles se débarrassaient des filles difficiles.

En 1956, l'institut de Lully est fermé et celui de Villars-les-Joncs - dont l'état est des plus précaire - est restauré. Il peut accueillir les pensionnaires de Lully. Les adolescentes et jeunes filles de ces institutions sont censées y recevoir une formation morale et la réhabilitation. Mais il faut nuancer. A côté de réels bienfaits, existe l'envers de la médaille... Comme dans des orphelinats - exemple de l'orphelinat Marini à Montet (Broye) - les pensionnaires peuvent être victimes de graves abus. Parmi d'autres cas, celui de Françoise Perroud est présenté dans « Enfance sacrifiée, témoignages d'enfants

placés entre 1930 et 1970 », de Geneviève Heller et al., 2005. Entre 1965 et 1969, Françoise Perroud est envoyée à Villars-les-Joncs, institution catholique encore plus stricte que les précédentes où elle avait été placée. « Enfermées la plupart du temps, les jeunes filles doivent travailler dans l'atelier de couture. Elles sont notées sur leur comportement et s'il est jugé répréhensible, elles ne reçoivent pas de visites, ce qui ne change rien pour elle. L'adolescente est rebelle et cherche les punitions. Elle finit par fuguer. Elle est retrouvée deux jours plus tard. Ramenée à Villars-les-Joncs, elle est détenue trois jours dans une chambre forte sans fenêtre. L'institution ne veut plus la garder. Son tuteur vient la chercher et la laisse à Lausanne, sans un sou. Elle a alors 18 ans et elle est encore mineure. »

La diminution des vocations religieuses et les difficultés posées par le personnel ont conduit à la fermeture de l'Institut de Villars-les-Joncs en 1979. Les Sœurs du Bon Pasteur sont restées propriétaires de leur grande maison, devenue lieu de retraite pour les religieuses. En 2020, quelques rares Sœurs y sont soignées. L'Institut des Buissonnets, tout proche, y occupe des locaux. Site internet : Kongregation unserer Frau von der Liebe des Guten Hirten, Übewil.

LONBAGO ET PETIT BAGO

Dénominations bizarres, mais réelles. Il s'agit en fait de deux instituteurs d'Estavayer-le-Lac, Léon Monney et Henri Rossier. Léon Monney se plaignait de son lumbago, souvent prononcé lonbago. Ses élèves l'ont alors appelé Lonbago. À son collègue Henri Rossier, de petite taille, fut donné le surnom de Petit Bago !



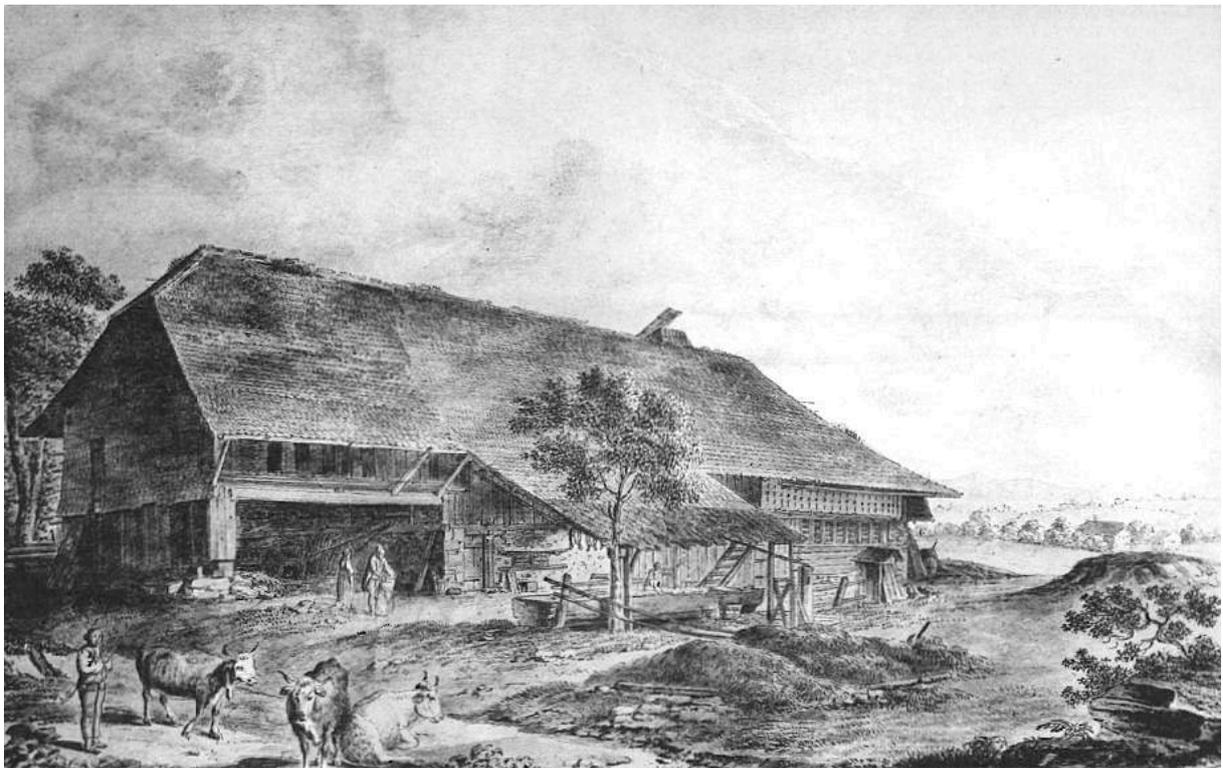
La photo représente la classe de Léon Monney, en poste à Estavayer de 1929 à 1949. Il était auparavant régent dans son village d'Ecuvillens, de 1923 à 1929. En 1949, il était

pressenti comme inspecteur des écoles de la Broye. Hilaire Plancherel, professeur à l'École secondaire d'Estavayer, lui a ravi la place... Léon Monney fut alors nommé chef de service à la Direction de l'Instruction publique, où il a terminé sa carrière.

Léon Monney et Henri Rossier appartenaient à la même classe de l'École normale d'Hauterive. En 1919, année où ils ont obtenu le brevet d'enseignement, le premier de classe était Camille Bugnon, qui fut le « régent de Cugy », le deuxième Alexandre Borcard, futur professeur à l'École secondaire de Bulle, le troisième Auguste Overney, qui a fait carrière comme professeur à l'École normale d'Hauterive, puis de Fribourg ; le quatrième était Léon Monney et le cinquième Henri Rossier.

FERME DU TEMPS PASSÉ

Authentique ancienne ferme fribourgeoise par Emmanuel Curty (1750-1813). Cet artiste a perfectionné son talent auprès du peintre Joseph Sutter. Il a travaillé pour des couvents et pour un comte anglais qui effectuait des fouilles à Avenches. La perfection de sa technique est à relever. Curty a accueilli avec joie la révolution de 1798 et l'arrivée des Français en Suisse.



Extrait du texte écrit par Georges de Montenach dans « Fribourg artistique » 1913 :

« Notre sol, malheureusement, se couvre de demeures qui ont perdu le cachet original de notre milieu et qui introduisent, en pleine campagne, des types de construction tout à fait citadins ou étrangers. Des maçons les construisent sans aucun souci de nos paysages, de notre climat, de nos traditions artistiques, de nos mœurs et de nos coutumes.

Jusqu'à l'époque que nous traversons, chacune de nos contrées possédait, à des distances peu considérables, un type spécial d'habitation campagnarde qui s'était formé et perfectionné lentement, sous la poussée des besoins et d'après les observations et les expériences de ceux qui les construisaient. Grâce à cette séculaire et prudente évolution, le village était resté, à travers le temps, parfaitement adapté à son entourage naturel, étroitement attaché au sol où il s'élevait ; chaque maison prise à part avait sa valeur, répondait à sa destination, et l'ensemble formait un tableau d'une harmonie parfaite, aussi satisfaisant pour l'œil que réellement pratique. ‘

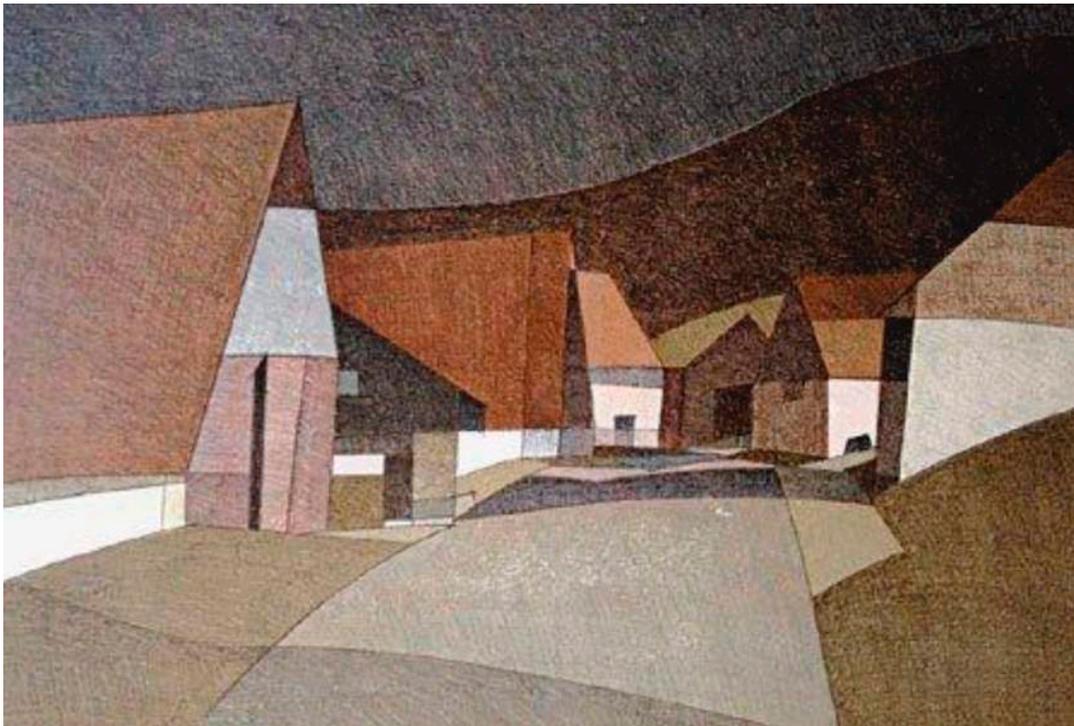
De nos jours, l'évolution normale de la maison paysanne est arrêtée, et les nouvelles constructions sont faites, très souvent, sans aucune obéissance aux lois qui avaient été observées toujours, avec le mépris même de la tradition architecturale et décorative de chaque région.

DEUX ARTISTES : LHERMITTE ET LERMITE

Léon Lhermitte (1844-1925) est né en Picardie dans le nord de la France (chef-lieu Amiens). Son père, instituteur, remarque son talent pour le dessin et l'encourage à persévérer. En 1863, il fréquente l'École spéciale de dessin et de mathématiques, dite « Petite École », devenue l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris. Il entre ensuite à l'École des beaux-arts de Paris. Sa région natale, très agricole, sera sa principale source d'inspiration. Il est surnommé le « peintre des moissonneurs ». C'est le tableau « La Paie des moissonneurs » (1882) qui lui apporte la notoriété.



Lermite (1920-1977) est un pseudonyme de Jean-Pierre Schmid. Né au Locle, il passe la plus grande partie de sa vie dans le Jura. Son environnement l'inspire profondément. Après une formation artistique, il s'établit en 1946 à La Brévine. Il s'installe dans une maison isolée nommée « L'Ermitage » ce qui lui valut son surnom. Il réalise de nombreuses toiles, dessins, estampes et vitraux. Dès 1975, presque aveugle, Lermite travaille à l'aide d'une loupe. Une partie de son œuvre est d'une figuration géométrique épurée confinant à l'abstraction. On trouve aussi dans sa vaste production d'autres avenues. (Il existe sur internet de nombreux sites consacrés à Lermite.)

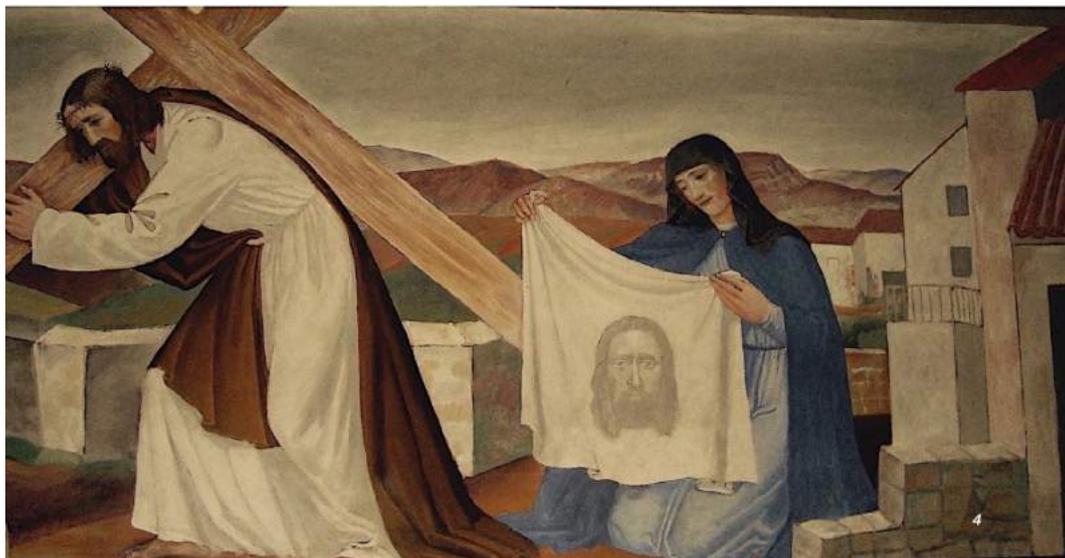
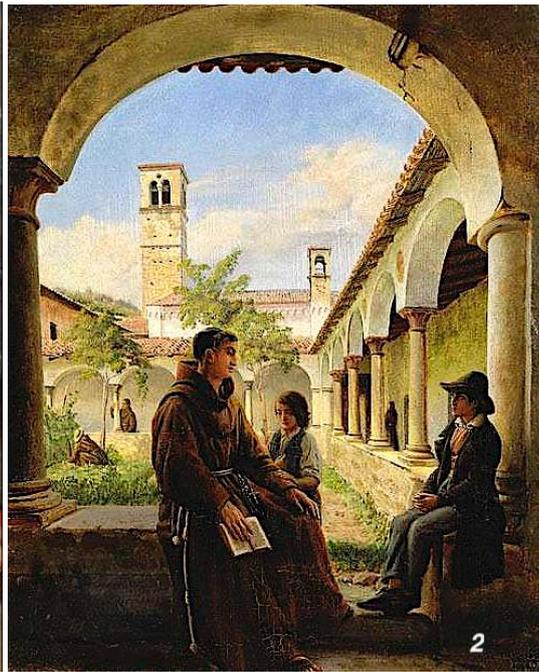


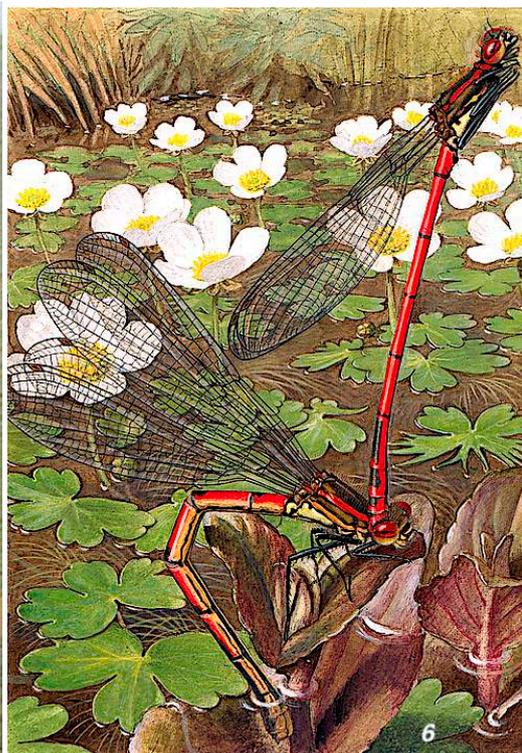
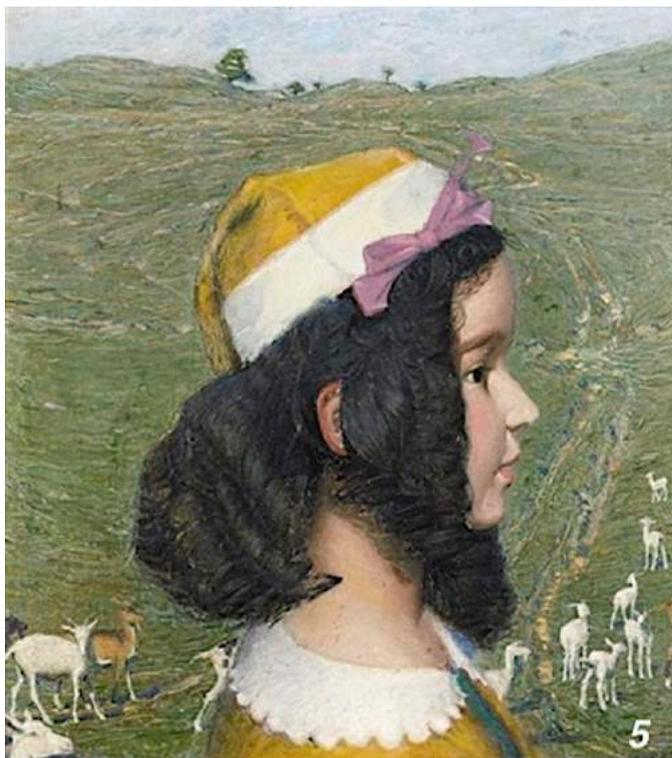
LES PEINTRES ROBERT

Les peintres Robert forment une vraie tribu ! Des Neuchâtelois domiciliés à Bienne. Aurèle, frère de Léopold, est le père de Léo-Paul. Les fils de Léo-Paul sont de Théophile, Philippe, et Paul-André.

Théophile Robert a laissé plus de 3000 dessins et plus de 2400 toiles. Sans fortune personnelle, il a vécu de sa peinture seulement. Il a peint un remarquable chemin de croix à l'église d'Orsonnens. Il s'étend sur une longueur de 43 m et a été restauré par Julian James, domicilié à Estavayer.

1. Léopold Robert, 1794-1835, Deux Baigneuses
2. Aurèle Robert, frère de Léopold, 1805-1871, Couvent à Lugano
3. Léo-Paul Robert, fils d'Aurèle, 1851-1923, Rouge-gorge
4. Théophile Robert, fils de Léo-Paul, 1879-1954, Chemin de croix Orsonnens
5. Philippe Robert, fils de Léo-Paul, 1881-1930, A la montagne
6. Paul-André Robert, fils de Léo-Paul, 1901-1977, Petite nymphe au corps de feu





QUAND LES JEUNES FRIBOURGEOISES S'EXILAIENT

Dans la riche histoire de la migration des Suisses - service militaire étranger, Nova Fribourgo, laitiers et paysans en Franche-Comté, etc. -, il s'agit essentiellement d'hommes. Quant aux femmes, on peut dire qu'il s'agit d'« émigration oubliée » car il est peu question d'elles dans les récits historiques relatifs à l'émigration.

Un mémoire de licence a porté naguère sur les jeunes Fribourgeoises contraintes de s'expatrier. L'auteure est Anne-Sibylle de Weck Roduit. Elle a évoqué le destin de très nombreuses jeunes femmes qui ont quitté leur famille pour la Prusse, l'Autriche-Hongrie ou encore la Russie d'avant la révolution de 1917. Elle a recensé 1680 Fribourgeoises, parties travailler à l'étranger entre 1860 et 1914. dont près de la moitié en Russie. Un article paru dans « La Liberté » du 26 février 1999 est consacré à cette étude, avec pour titre : « L'Europe de l'Est, un eldorado pour les femmes fribourgeoises ».

Engagées comme gouvernantes, institutrices ou bonnes d'enfants, ces émigrées ont connu des fortunes diverses. Partir seule, sans parler aucune langue étrangère, pour se retrouver en charge d'enfants parfois difficiles, dans un pays différent quant au climat et à la culture, représente une aventure semée de sacrifices et de difficultés. On ne peut qu'éprouver de l'émotion, lorsque les demandes de passeport des Archives cantonales de Fribourg dévoilent le destin de centaines de jeunes filles démunies, parfois de très jeunes filles âgées de 13 ans. Tel, par exemple, le cas de Jeanne Winckler qui, le 1^{er} janvier 1886 demande un passeport à destination de l'Empire russe pour y travailler comme « gouvernante ».

RAISONS DES DÉPARTS

Pourquoi ces départs ? Les raisons sont multiples : familles nombreuses, absence totale d'usines où des jeunes filles pourraient travailler, paupérisation et nécessité de gagner sa vie, attrait de la publicité en faveur de l'émigration. Dans le canton de Fribourg, les tensions dues à la pression religieuse relayée par la politique conservatrice va parfois « forcer » à émigrer. « Le Confédéré » du 25 novembre 1881 - journal libéral radical - nous donne des explications peu nuancées... :

« On voudrait continuer l'épuration du personnel enseignant, en exilant le plus possible nos instituteurs et nos institutrices pour les remplacer par des créatures cléricales, les petites Sœurs et les petits Frères, auxquels le canton de Fribourg doit déjà « l'honorable place » qu'il occupe dans les examens des recrues. Voilà l'idéal des libertards : les Fribourgeois et Fribourgeoises instruisant la jeunesse à Neuchâtel, à Genève, à St-Gall, en Russie, en Autriche, puis, pour le canton de Fribourg un ramassis de Capucins français, de Maristes, de Sœurs alsaciennes, théodosiennes, ursulines ou ignorantines. Ouvrez plutôt l'annuaire de nos écoles ! Qu'y trouvez-vous ? Sœurs à Domdidier, à Tavel, à Treyvaux, à Léchelles, à Charmey, Sœurs enseignantes partout ! Rappelons que les « libertards » sont les conservateurs assurés que la vérité n'est diffusée que par la très catholique et ultramontaine "Lberté". »

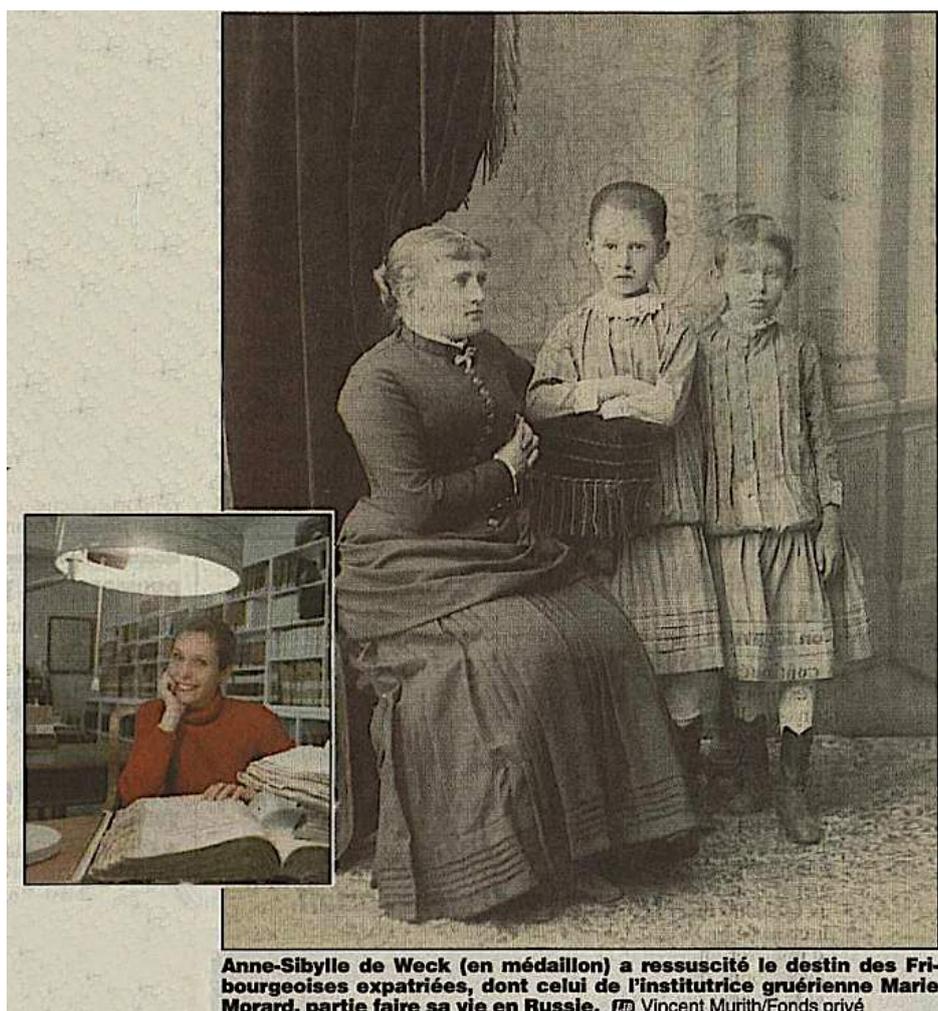


Photo dans « La Liberté » du 26 février 1999

LE BÉNIT DES CAPUCINS

Deux fois par an, des capucins - des Frères et non des Pères - passaient dans les maisons pour quêter : la viande (le salé) au printemps, les légumes en automne. Il s'agit des quêtes dans la région d'Onnens. Ailleurs, ils quêtaient autre chose. Après leur journée, les quêteurs s'en retournaient dans leur couvent de Fribourg, tout guillerets. On leur avait versé presque partout des « kretchus ». Les capucins donnaient des images pieuses aux enfants, et du bénit aux parents. Le bénit - de la fleur de foin appelée « hyoujin » - était contenu dans de petits sachets de papier savamment fermés. Il était destiné autant aux humains qu'aux animaux. Il devait être protecteur en diverses circonstances : conjurateur du mauvais sort, remède contre les maladies... J'ai connu une maman qui en mettait dans la soupe d'un jeune homme : elle ne souhaitait pas qu'il devînt son gendre. Plus le bénit était noir, plus il était efficace. Sans doute, la maman en question en avait-elle utilisé du peu foncé. Le mariage eut tout de même lieu...

Je me souviens avoir lu jadis que les capucins offraient chaque année aux armaillis un sachet de bénit. En arrivant au chalet d'alpage, ils le brûlaient dans la chaudière afin de la « désensorceler ». L'abbé Jacques Rime, écrivain, souligne dans ses écrits, notamment dans l'article intitulé « Comment les bergers des âmes sont montés vers les pasteurs des troupeaux », les diverses protections « providentielles » chères aux bergers : « On trouve dans les chalets, souvent placés sur le crucifix, des rameaux d'arbres verts, comme le sapin, le houx, le buis bénit le dimanche des Rameaux, etc. On orne aussi le bord des chalets de "mais", des hêtres au feuillage tendre, qui avaient la réputation de protéger de la foudre. La fleur de foin, en patois le hyoujin, est bénite et ensuite donnée au bétail avec le foin et du sel. Ce bénit, qui était surtout distribué par les capucins, va protéger le bétail de toutes sortes de maladies, mais aussi parce qu'en ce temps-là, le vétérinaire était hors de prix. Les colliers des cloches des vaches, ornés de labyrinthes ou d'entrelacs, passaient aussi pour des "repousse-mauvais". » On peut citer aussi le buis bénit le jour des Rameaux qui était placé sur le bénitier (photo).



À l'origine du hyoujin, les foins, en 1950, coll. Marcel Morel

EN 2015, DAVID BONNY A ACCUEILLI LE CONSEIL FÉDÉRAL

En 2015, David Bonny, en sa qualité de président du Grand Conseil fribourgeois, a accueilli à l'Hôtel cantonal le Conseil fédéral in corpore. En 2020, David Bonny est syndic de Prez (commune formée de Prez-vers-Noréaz, Noréaz et Corserey), député au Grand Conseil, professeur au GYB, le gymnase intercantonal de Payerne.

Abréviation ci-après de conseiller ou conseillère fédérale : c.f.

De gauche à droite, Ueli Maurer, c.f., Corina Casanova, chancelière de la Confédération, Doris Leuthard, c.f., David Bonny, président du Grand Conseil fribourgeois en 2015, Benoît Rey, vice-président du Grand Conseil, Simonetta Sommaruga, présidente de la Confédération en 2015, Bruno Boschung, 2^e vice-président du Grand Conseil, Johann Schneider-Ammann, c.f., Eveline Widmer-Schlumpf, c.f., Didier Burkhalter, c.f., Alain Berset, c.f.

Dès 2015, ont été remplacés au sein du Conseil fédéral : Johann Schneider-Ammann par Karin Keller-Suter, Eveline Widmer-Schlumpf par Guy Parmelin, Doris Leuthard par Viola Amherd, Didier Burkhalter par Ignazio Cassis. La chancelière fédérale Corina Casanova a cédé sa place à Walter Thurnherr.



VILLARZEL

Villarzel – ou Villarzel-l'Évêque – est un village vaudois chargé d'histoire. Il est situé à proximité de Châtonnaye. Pourquoi le nom de Villarzel-l'Évêque ? A cause de son appartenance à l'évêché de Lausanne. Au XIII^e siècle, l'évêque de Lausanne possédait le poste avancé de Villarzel qui servait à le défendre des seigneurs de la Suisse allemande.

La tour actuelle en était la porte d'entrée. En 1582, les Bernois ont utilisé cette tour comme prison et comme grenier. Puis, en 1802, la commune l'a rachetée pour la modeste somme de 155.- fr. afin d'y loger ses pauvres.

L'église, qui était déjà mentionnée en 1228, se signale au loin par un clocher fort original, appelé clocher-arcade. Le mur de la façade est surélevé et percé par une baie en arc brisé où pend une cloche, l'une des plus anciennes du canton de Vaud. Le chœur s'abrite sous une voûte en plein cintre en tuf. Une telle voûte était presque de règle à l'époque romane de l'an 1000 à 1200, et même un peu plus tard à la campagne. A côté de la chaire se voit encore la niche du tabernacle, utilisée avant la conquête de 1536.

Photos jmb : l'église, le chœur, la tour



À l'église de Villarzel, le vitrail de Saint Georges terrassant le dragon est dessiné par Théodore Delachaux (1879-1949), peintre, zoologue, ethnographe, archéologue, directeur de musées à Neuchâtel...

AUTOUR DE LA CÉLÈBRE VIERGE OUVRANTE DE CHEYRES

La Vierge ouvrante de Cheyres, appelée Notre-Dame de Grâce, a été volée dans la nuit du 22 au 23 juillet 1978. Les réactions enregistrées à Cheyres ont été unanimes à condamner l'outrecuidance des malfaiteurs qui ont privé la paroisse d'une part importante du patrimoine religieux local. « La population est extrêmement outrée et peinée », a déclaré l'abbé Joseph Grêt, curé de la paroisse. » Les cambrioleurs ont pénétré dans le sanctuaire en forçant le mécanisme d'une fenêtre située du côté de la route cantonale.

PROPRIÉTÉ DE LA PAROISSE D'YVONAND

Avant la Réforme, la Vierge ouvrante appartenait à l'église d'Yvonand. Cette localité était le chef-lieu d'une vaste paroisse dont Cheyres faisait partie. En 1532, année de l'introduction du protestantisme à Yvonand, beaucoup d'habitants de cette localité sont restés catholiques. Ils assistaient secrètement à la messe à Cheyres, devenu une paroisse indépendante. Il est probable qu'ils ont pris avec eux la statue avant qu'elle ne soit brûlée. Curé de Cheyres de 1876 à 1901, l'abbé François-Louis Jeunet affirmait que les archives d'Yvonand contenaient plusieurs testaments faisant mention de cette Vierge ouvrante. Un acte du pape Jules II, dont le « règne » a duré de 1503 à 1513, accordait des indulgences aux pèlerins de Notre-Dame de Grâce, à Yvonand.

DES STATUES HISTORIQUES

D'après d'anciens documents, les Vierges ouvrantes debout ont leur origine à l'époque gothique (1200-1500). Selon le professeur Schmid, de l'Université de Fribourg, la paroisse d'Yvonand a fait sculpter sa Vierge ouvrante vers 1330-1340, soit avant la naissance de celui qui les a proscrites, Jean Gerson. Ce théologien de l'Université de Paris a été le premier à dénoncer l'hétérodoxie de ces statues. Ces Vierges ouvrantes illustraient l'association entre Trinité et Incarnation. Elles pouvaient laisser croire que la Trinité tout entière s'était incarnée en Marie. Ces statues furent pourchassées, vidées de leur contenu, détruites ou occultées. Elles ont été interdites au Concile de Trente (1549-1563). Il n'en reste qu'un nombre restreint dans le monde.

DEUX VIERGES OUVRANTES DANS LE CANTON DE FRIBOURG

Deux Vierges du type de la Passion sont conservées en Suisse, une à Cheyres précisément et l'autre à Marly. L'original de la Vierge ouvrante de Marly se trouve au Musée d'art et d'histoire. Une copie est exposée à l'église paroissiale de Marly. Le triptyque ouvert présente plusieurs scènes peintes - et non pas sculptées - représentant l'Annonciation, la naissance de Jésus, son baptême, sa crucifixion et sa résurrection. La Nativité est surmontée de deux anges tenant une banderole avec une inscription latine signifiant « Et le Verbe s'est fait chair ». Quant à la Vierge de Cheyres, elle avait été restaurée en 1955 et 1956 sous la direction du professeur Alfred Schmid. Lors de cette « restauration », plusieurs couches de peintures ont été enlevées. Des spécialistes ont constaté que la statue a été modifiée, resculptée au goût du jour en vue « d'amélioration » et en faisant fi de sa valeur artistique primaire et historique.

UN JEUNE ARTISTE SCULPTE UNE COPIE

Une copie de la Vierge ouvrante de Cheyres a été réalisée. Une grande satisfaction pour les paroissiens qui, après la disparition de l'ancienne Vierge en 1978, souhaitaient sa renaissance. Cette copie est née grâce à un jeune artiste, Djamel Charni, paroissien de Cheyres depuis 1990. Il s'est montré enthousiaste face au bois de noyer qu'il a taillé comme la pierre à partir de photos. Le travail a duré une année. La Vierge ouvrante a réapparu couverte de dorures. Elle dévoile, lorsque ses vantaux sont ouverts, pas moins de cinquante-cinq personnages sculptés, répartis en huit scènes représentant la Passion du Christ, ainsi que sa résurrection, son ascension et la Pentecôte.

Vierge ouvrante reliquaire
NOTRE-DAME DE GRÂCE

d'Yvonand

~1381



(avant sa restauration de 1955/6, hauteur 107 cm)

Sources principales : Marie Brulhart, « Fribourg la Secrète », Société fribourgeoise des écrivains, Éditions La Sarine, 2007 ; Gérard Périsset, « La Liberté » du 25 juillet 1978, Cheyres, La célèbre Vierge ouvrante volée ; Manuel Jover, « La Croix », 9 mai 2009, Trinité et Incarnation ; Père Apollinaire Dellion, « Dictionnaire des paroisses », paroisse de Cheyres.

Illustration :

<http://archo.toile->

[libre.org/documents/73%20Vierge%20ouvrante%20d%27Yvonand.pdf](http://archo.toile-libre.org/documents/73%20Vierge%20ouvrante%20d%27Yvonand.pdf)

EN 1939, MA PREMIÈRE ANNÉE D'ÉCOLE

J'ai quelques souvenirs de ma première année d'école. J'ai pu ainsi répondre à une demande de « La Liberté » en 1993.



C'était l'année de la guerre, en 39. Mon père, régent du village, n'était pas mobilisé. Il avait passé entre les gouttes et ne le regrettait pas. Aucune velléité de devenir un virtuose des armes à feu ne l'avait jamais effleuré. Il a fait néanmoins une très brève apparition dans le corps de la garde locale, où étaient incorporés des dispensés du service. Cette garde disposait de brassards, de fusils impressionnants par leur longueur datant de la guerre de 14, et de bonnets de police. Mon père s'est débrouillé pour obtenir une dispense.

PAS DE CLASSES MIXTES, SAUF EXCEPTIONS

Aussi, au début novembre 1939 - la rentrée avait lieu à la Toussaint - mon père était-il à son poste pour le premier jour d'école. Avec des élèves plus nombreux que les grains d'un chapelet. Il ne s'agissait que des garçons. Tous étaient revenus à l'école, certains après un congé de six mois, pas toujours rongés par le désir d'apprendre. La Sœur faisait l'école à toutes les filles de la paroisse. Pas question de mélanger les garçons et les filles pour diminuer le nombre de cours ! Les classes mixtes n'étaient tolérées que dans les villages où le nombre d'élèves ne permettait pas l'existence de deux classes. Mgr Dévaud, par ailleurs pédagogue renommé, fustigeait à cette époque les classes géminées. Ainsi appelait-il les classes mixtes, suspectées sans doute d'être porteuses de quelque germe de concupiscence.

LA SALLE DE CLASSE

Dans mon village, la salle de classe des garçons se trouvait en dessus de l'appartement du régent. Ce qui permettait à sa famille - à ma famille - de tout entendre, même le contenu des séances de Conseil communal. Ma maman aimait tendre l'oreille sous la cheminée qui favorisait l'écoute... La Sœur, curieuse, regrettait cette inégalité de traitement. Comme il n'existait aucun autre local de réunion, tout se passait dans la salle des garçons, y compris les assemblées communales et les répétitions de chant. Parfois, certains bruits parvenaient en bas atténués. Ainsi, durant l'été, le râclage des galoches était-il remplacé par le tambourinage d'une légère pluie sur des tôles : nous venions à l'école pieds nus.

Je reviens à ma première année d'école. Montons dans la salle de classe. Que ceux du cours supérieur me paraissent grands, et savants ! Mon père leur parle avec des mots qui me semblent magiques : numérateur, dénominateur, conjonctions de subordination, Ephraïm et Manassé. Et ils sont capables de réciter d'une traite Arth, Schindellegi, Rothenthurm et Morgarten. Assistons à un moment de classe. Un moniteur s'occupe de nous, les petits. En tirant la langue, avec dans la main une craie bien trop épaisse pour nos petits doigts, nous repassons l'un après l'autre sur la lettre-modèle tracée pour nous au tableau noir. Les grincements des « crayons à ardoise » en pierre ou en métal des élèves de deuxième année nous font la « pidouille »¹. Ceux de deuxième conjuguent les verbes chanter et prier au présent. Les garçons du cours moyen lisent, l'un après l'autre, un passage d'un chapitre puis en font le compte-rendu, sur un ton plus bas pour cette deuxième opération. Mais la voix reste monocorde, sauf en fin de phrase.

RELIGION ET ÉDUCATION PHYSIQUE

La matinée commence par la bible, et l'après-midi par le catéchisme. Mon père multiplie ses commentaires et les digressions ne lui causent guère de remords. On consacrait bien plus de temps à l'instruction religieuse qu'à l'éducation physique. Chez les filles surtout, la gymnastique était réduite à sa plus simple expression. Je me rappelle avoir vu les filles qui mimaient un jet de pommes par-dessus une haie. C'est mon unique souvenir des prouesses gymniques de mes petites camarades. Nous, les garçons, nous faisons de temps en temps un peu d'« école de section » : en colonnes par quatre, en avant, marche ; à gauche, gauche. Puis, quelques préliminaires. Préliminaires à quoi ? Je ne l'ai jamais su. Pendant la guerre, on a fixé une perche contre les cabinets. Celle-ci était sûrement réservée aux grands, car je ne me souviens pas y être monté.

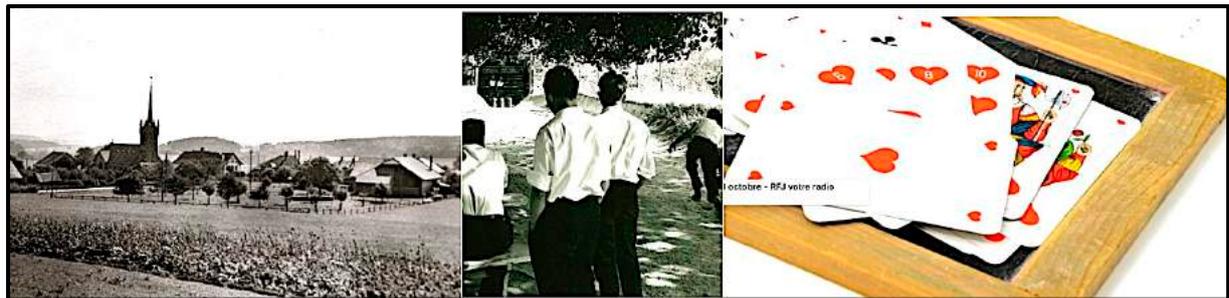
Un mauvais souvenir ? J'en ai un seul. J'ai commencé l'école sans sac à dos, ni caisse en bois. Car j'habitais la maison d'école. Dans les rangs, le premier jour, je me gênais comme si j'étais nu.

¹ la pidouille, pi d'ouye (patois), peau d'oie, chair de poule

TIRER AU COUTEAU SANS ÊTRE À COUTEAUX TIRÉS

Plutôt distractions masculines, car les femmes n'en avaient guère. L'auberge est, par définition, un lieu de rencontre, de discussions et, à l'époque, de bagarres aussi. On n'y voit presque jamais les dames. Sauf à la bénichon, au recrotzon et lors des bals que l'on nomme « concerts ». Encore, ces derniers sont-ils surtout fréquentés par la jeunesse, dont les divertissements sont plutôt rares, surtout pour les jeunes filles. Il y a bien eu, durant quelques années, vers 1940, la JACF (mouvement de la jeunesse agricole catholique fribourgeoise), qui donna aux jeunes filles l'occasion de se réunir, et de sortir de temps à autre.

JEU DE QUILLES



Les hommes se retrouvent à l'auberge, surtout le dimanche. Beaucoup y jouent au jass, jusqu'à l'heure de « fourrager ». Dès qu'arrive la belle saison, aux environs de Pâques, les « douves » du jeu de quilles situé entre l'auberge et la forge sont garnies d'argile fraîche et prêtes à accueillir jeunes et moins jeunes. Les équipes sont formées en « tirant au couteau » : les objets donnés par chaque participant sont jetés en l'air par le meneur de jeu ; les propriétaires des trois objets les plus proches du couteau - s'il y a six joueurs - forment la première équipe. Manches retroussées, chacun lance la boule une fois sur la « douve » gauche, une fois sur celle de droite. Souvent, la main qui vient de lâcher la boule reste tendue, la langue gonfle la lèvre inférieure, le corps oscille légèrement, l'œil mi-clos suit le projectile jusqu'aux neuf quilles dressées dans leur maisonnette. Le résultat est salué par des jurons ou des cris de joie. Les quilles sont relevées par le « raquilleur », un enfant qui recevra de 20 à 40 ct. pour son travail. Les perdants payent la boisson.

JET DES BOULES PLOMBÉES

A la belle saison, les hommes « boulent ». Jeu de force et d'adresse ! Il s'agit de lancer une boule plombée sur la route, le plus loin possible. Les dangers d'accident sont minimes : aucun véhicule, et les rares piétons laissent place libre aux « bouleurs ». Deux équipes s'affrontent. Le jour de Pâques, les ténors jouent contre les basses. En rentrant de la messe, les jeunes gens de Lovens jouent contre les mariés. Je me souviens d'un virtuose de la boule qui parvenait à loper le bâtiment de l'école, à le « cailler ». Parfois, les équipes sont désignées « au couteau », comme pour les quilles. Les gagnants sont les premiers arrivés au but. La récompense : un demi pour deux. Le trajet le plus pratiqué court de l'auberge à la maison Nicolet, en direction de Cottens. Les allers et retours sont nombreux. Des fanatiques de la boule en ont compté jusqu'à 16. Et autant de demis !

EPOUVANTAIL ET CHARIVARI

Lors d'un mariage, pour faire bisquer un amoureux éconduit, ou aussi lorsqu'il s'agit d'un veuf qui convole pour la seconde fois, les jeunes gens ou les hommes du village confectionnent un « goumou ». C'est une espèce d'épouvantail de la grandeur d'un homme, qui est placé sur un arbre proche de la maison de l'évincé, ou du veuf. Le mariage d'un veuf est aussi prétexte au « charivari ». Je me souviens d'un seul. Le vacarme descendait des hauteurs de Lovens : pétrin renversé traîné sur une planche, clochettes, fouets, instruments bizarres, tout cela pour marquer un mariage... insolite. En l'occurrence, c'était « le général » qui épousait Adèle Page. (Le général était sergent-major ; il s'appelait Gumy.) Un mariage ordinaire s'accompagnait de tirs au mortier, à la cheddite, au fusil.

À ESTAVAYER, DE CURIEUSES LUCARNES... ET VINGT BISTROTS !

Dans son imposant ouvrage « Saint Laurent à tous les vents », Gérard Périsset rapporte quelques curiosités que recèlent d'anciennes maisons d'Estavayer, décrites par l'abbé François-Xavier Brodard. Parmi ces curiosités, « d'étranges lucarnes »... Non pas les lucarnes ordinaires, mais, des sortes de portes ouvrant au niveau du toit sur la rue, et surmontées d'un petit avant-toit semblable à ceux des ponts de granges couverts. Vous en verrez à la maison Fivaz (partie supérieure de la Grand-Rue), à la cure, en d'autres endroits encore, On les supprime de plus en plus lors des réparations parce qu'on n'en a plus besoin. On n'en connaît même plus l'usage... Autrefois, tout le monde se chauffait – assez mal il faut le dire – avec des fagots. Ces fagots étaient entreposés dans les galetas. Pour les y monter, au lieu de grimper les escaliers, on ouvrait la porte donnant sur la rue, on faisait descendre une grosse corde à laquelle on attachait plusieurs fagots à la fois puis au moyen d'une poulie, on montait ainsi ses fagots. C'était plus rapide et moins pénible. L'hiver, on les descendait par l'escalier : ouvrir la porte eût donné trop de froid.



« Je fus fort étonné, – a dit l'abbé Brodard – , un jour que j'accompagnais un de mes amis, le grand folkloriste Ernest Schüle devenu rédacteur en chef du « Glossaire des

patois de la Suisse romande », de le voir soudain braquer son appareil de photo vers plusieurs de ces lucarnes successivement. J'avais bien souvent vu utiliser les poulies, monter les fagots. Cela me paraissait tout simple. Mais lui n'avait pas du tout idée de cette coutume ; il fut fort intéressé de la connaître. »

VINGT BISTROTS

Savez-vous combien Estavayer possédait de Cafés vers les années 1870 ? Nous allons les énumérer et nous arriverons au chiffre respectable de vingt. En voici la liste complète : La Fleur de Lys ; le Café des Vignerons ; un café se trouvait à la boucherie Pulver ; le Buffet de la Gare ; l'Hôtel de Ville ; le Café de l'Union (devenu le Carmen) ; le Café du Midi (maison Ellgass) ; le Grütli (magasin Surdez) ; Café Mulhauser (boucherie Bersier) ; À la Rataz (maison Dettwiler) ; Aux Agriculteurs (EEF) ; Café du Chemin de fer (Chasseur) ; l'Hôtel du Cerf ; La Grappe (maison Sidi Bovet) ; La Belle Étoile (laiterie de la Bâtiaz) ; La Gerbe d'Or ; Les Maréchaux (rue du Four) ; La Croix Fédérale (maison Baulina) ; l'Hôtel de l'Ancre (maison Goumaz, Rivaz). Cela représentait un établissement public pour quatre-vingts habitants. En ce temps-là le vin était bon marché et se vendait de 70 à 80 ct. le litre. Les foires et les marchés étaient très importants. De toute la Suisse romande, et spécialement du canton de Neuchâtel, l'on accourait aux foires d'Estavayer. Les transports de marchandises et de bétail par eau faisaient d'Estavayer un centre commercial assez considérable. Et voici le menu d'un jour de foire en 1870 à l'Hôtel du Cerf, que nous avons trouvé dans un journal de l'époque. « Potage. Bouilli garni. Rôti de mouton, pommes de terre, salade. Dessert plus une pichollette de blanc. Le tout 1 fr. 80 !! »

LE MESCHACEBÉ ME TROTTE DANS LA TÊTE...

L'âge nous replonge dans le passé. Tous les jours, remonte dans ma mémoire un mot en rapport avec autrefois, avec des rencontres, avec les études, avec des événements. Ces jours-ci, le mot que j'ai dans la tête à mon réveil est Meschacebé.

C'est le nom que donne Chateaubriand au Mississippi : « Le Meschacebé qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique. Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des Etats-Unis appellent le nouvel Eden et à laquelle les colons Français ont laissé le doux nom de Louisiane. » Chateaubriand y situe la tribu indienne des Natchez, révoltée contre les Français en 1727.

La seconde partie de l'œuvre prend l'allure d'un roman. René, jeune Français exilé dans les forêts de la colonie après une vie douloureuse, est accueilli en Louisiane chez les Natchez par le vieux Chactas. Celui-ci raconte sa jeunesse à René. Il est aimé d'une jeune fille chrétienne, Atala. Elle l'aide à s'évader, car Chactas est prisonnier et condamné par la tribu d'Atala. Ils errent à travers la forêt et sont recueillis par Père Aubry. Chactas veut se convertir pour épouser Atala mais celle-ci a promis à sa mère de se consacrer entièrement à la religion. Elle s'empoisonne alors, déchirée par le choix entre rester fidèle à sa religion et la passion qui s'est emparée de son cœur.

Numérisation d'Atala et René :

<https://bibliothequenumerique.tv5monde.com/auteur/14/Francois-Rene-de-Chateaubriand>



Le tableau est d' Anne-Louis Girodet (1767-1824), peintre, illustrateur et graveur français, disciple de David : https://fr.wikipedia.org/wiki/Anne-Louis_Girodet

PÉRIODES HISTORIQUES ; VOCABULAIRE DU MOYEN AGE

Dates-clés pour fixer les périodes historiques : 3000 avant notre ère, apparition de l'écriture ; 476, chute de l'Empire romain d'occident ; 1492, découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ; 1789, Révolution française

Dates arrondies : 3000 av. J.-C à 500 ap. J.-C, Antiquité ; 500 à 1500, Moyen Age (500 à 1000 : Haut Moyen Age) ; 1500 à 1800, Époque Moderne ; 1800 à nos jours, Époque contemporaine

VOCABULAIRE

- ✓ **Affranchir** : Un serf est dit « taillable et corvéable à merci » lorsqu'il est totalement soumis à son seigneur. Ce dernier peut exiger de lui des tailles (impôts), des corvées, des charrois, sans que le serf puisse refuser. Il peut être affranchi moyennant paiement d'une certaine somme.
- ✓ L'**alleu** est une terre libre de toute redevance, ne relevant d'aucun seigneur.

- ✓ Le **chapon** : un coq castré, engraisé pour la table. Des chapons sont souvent dus au seigneur ou au bailli comme redevance.
- ✓ Les **coutumiers** contiennent les règles du droit. Jusqu'à la rédaction du Code civil fribourgeois, entre 1834 et 1849, ces règles changeaient selon les régions. Le coutumier de Vaud a été adopté par plusieurs bailliages fribourgeois, dont celui de Montagny. Il porta le nom de Coutumier de Vaud fribourgeois.
- ✓ Le **curial** : le notaire ; il assistait le juge féodal.
- ✓ Le **feudataire** : le possesseur d'un fief
- ✓ Le **fief** : les immeubles que le tenancier tient du seigneur puis, dans un bailliage, de Leurs Excellences de Fribourg LL. EE.). C'est une concession perpétuelle, moyennant redevances.
- ✓ Les **grosses** sont aussi appelées terriers (registres fonciers). On y trouve les descriptions des biens-fonds, les noms des propriétaires voisins de la propriété décrite, ainsi que les redevances dues au propriétaire (le seigneur, puis le bailli représentant l'Etat, le curé, un hôpital, un couvent, une confrérie...). L'une des mesures de surface utilisée dans les grosses de Montagny est la seitorée, qui a la valeur d'une pose. On distinguait autrefois la grande pose de 50 000 pieds carrés (45 a), et la petite pose 40 000 pieds carrés (36 a).
- ✓ L'**hommage** : la cérémonie au cours de laquelle un vassal reconnaît un suzerain
- ✓ L'**hommage lige** est la forme la plus complète de l'hommage. Un homme lige est celui qui a rendu hommage et qui est dès lors tout dévoué à son suzerain.
- ✓ Le **métral** : le percepteur local
- ✓ Les **ovailles** : les dégâts naturels causés par la grêle, la tempête, des éboulements, etc.
- ✓ Le **pouillé** est la liste des redevances dont jouit une cure, une abbaye, un fief, une seigneurie. Le rachat des redevances s'est fait, dans notre canton, tout au long du XIX^e siècle. Aux seigneuries avaient succédé les bailliages, qui ont maintenu de nombreuses redevances. Lors de l'invasion française de 1798 - fin des bailliages - des pouillés furent détruits par le feu dans le canton de Vaud, afin que disparaisse toute trace de ces anciens impôts. Ces incendiaires sont les « bourla papè ». (Cf. La guerre aux papiers, de C.F. Ramuz)
- ✓ **Rière** : qui appartient au territoire de... ; rière la commune de Noréaz signifie donc qui est sur le territoire de Noréaz.
- ✓ Le **sautier** : le garde forestier
- ✓ La **seimorée** : la jachère, terre non cultivée temporairement
- ✓ La **seitorée** : mesure qui vaut une pose
- ✓ Les **sujets** : les gens, la plupart du temps paysans, qui doivent à leur seigneur obéissance et redevances. On appelle aussi albergataires, ou tenanciers, ou mainmortables, les paysans - les vilains - qui travaillent une terre faisant partie du fief du seigneur. Sujet signifiant subordonné, un seigneur vassal est aussi sujet d'un autre seigneur. Ceux qui travaillent une terre appartenant au seigneur peuvent bénéficier d'une bail emphytéotique (d'une longue durée, 99 ans par exemple).
- ✓ Le **suzerain** : le seigneur en dessus d'autres seigneurs, qui sont ses vassaux ; le comte de Savoie a comme vassal le seigneur de Montagny. Et le seigneur de Montagny a lui aussi ses vassaux, petits seigneurs de la région.
- ✓ La **tenure** : la terre qui appartient au seigneur et qui est tenue par ses sujets, les tenanciers.

- ✓ Le **vassal** : celui qui a prêté hommage à un seigneur au-dessus de lui dans la hiérarchie.

Une scène d'hommage

(Miniature extraite du *Capbreu de Tautavel*, du XIII^e siècle)

Le vassal fait hommage au seigneur. A l'arrière, un personnage note les termes du contrat.



AU CHALET DU HOHBERG



Clarisse Cerf et ma fille Bernadette, amies depuis leurs études à l'École normale, passent en 2020 pour la dixième fois une semaine de gardiennage au chalet du Hohberg, propriété de la section Moléson du Club Alpin Suisse. En 2020, elles ont été de faction la dernière semaine d'août.

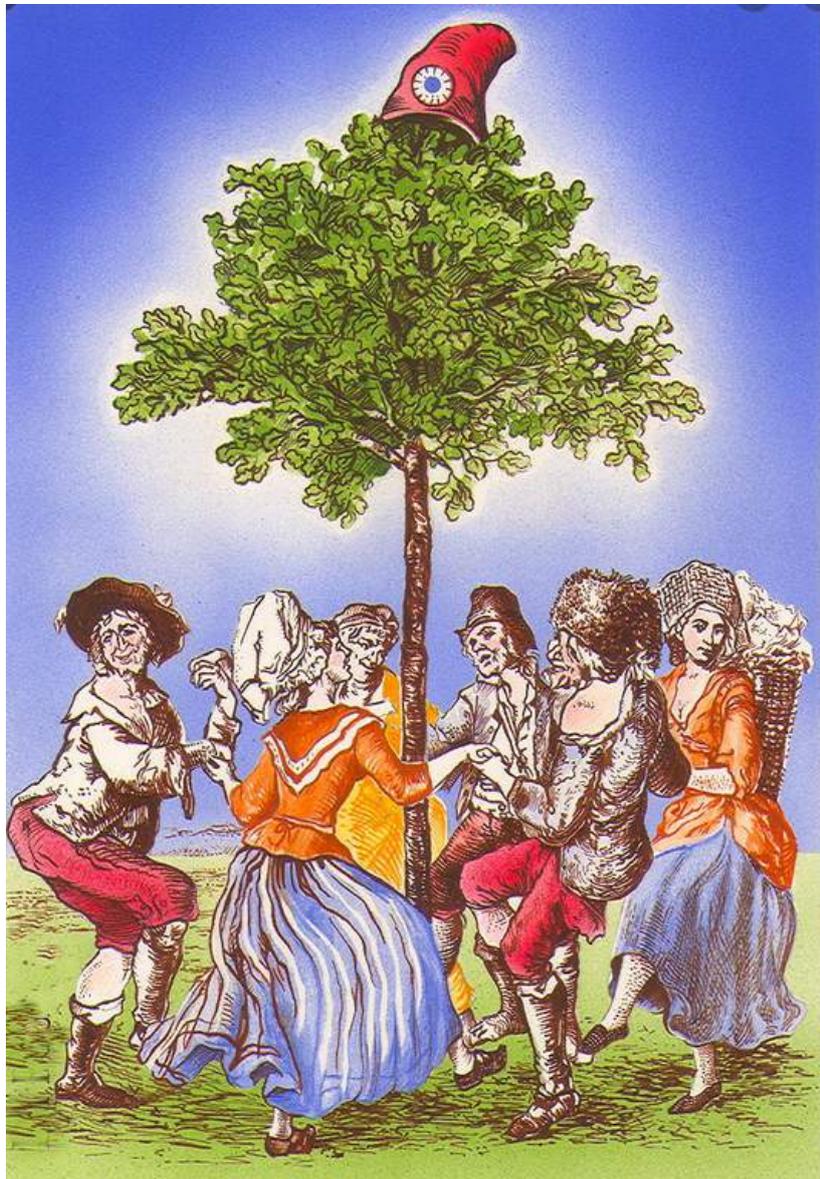
A Zollhaus, suivre la direction du col du Gurnigel. Rouler jusqu'à Sangernboden et traverser le pont. Le parking est gratuit à Schönenboden d'où on atteint le chalet en 30 minutes à pied. A Steinershohberg, il est possible de se parquer à 500 mètres du chalet pour 3 fr.

<https://www.cas-moleson.ch/infrastructures/chalet-du-hohberg>

QUAND LE PEUPLE RETROUVE LA LIBERTÉ

Tout d'abord, les emblèmes de cette liberté que la Révolution française a tenté d'apporter en France et en Suisse. Chez les Grecs et les Romains, le bonnet phrygien (origine : la Phrygie, contrée de l'Asie Mineure) était porté par des esclaves qui avaient retrouvé la liberté. D'où le lien symbolique avec la liberté. Ce bonnet est repris en France au début de la Révolution française comme symbole de la liberté, d'où son nom de « bonnet de la liberté ». Les arbres de la liberté et le bonnet phrygien marquent la fin de l'Ancien Régime et des privilèges aristocratiques et ecclésiastiques.

Le Pays de Vaud - Vaud ne deviendra canton qu'en 1803 - a été un grand bailliage sous la tutelle bernoise dès 1536. À la suite de l'échec d'un soulèvement dans le canton de Vaud contre Berne, les meneurs se sont réfugiés à Paris. Ils incitent à la fin 1797 le gouvernement français à envahir la Suisse. Le 28 janvier 1798, les troupes françaises entrent dans le Pays de Vaud et



proclament sa libération. Le 2 mars 1798, à onze heures du matin, les soldats du général Pijon franchissent les portes de Fribourg. Après quelques hésitations, le gouvernement baisse les bras, pour éviter le pire. L'armée française conquiert la Suisse, non sans de graves difficultés, surtout dans les cantons primitifs. La Suisse capitule en 1798. Le gouvernement français met alors en place le nouveau régime de la République helvétique, État centralisé et unitaire qui durera jusqu'en 1803. Des arbres de liberté sont plantés en maints endroits.

Les partisans des aristocrates considéraient ces arbres comme des emblèmes détestés. Ils les arrachaient. Les partisans de la République et des Français les replantaient. L'historien Alexandre Daguët - cité par Ric Berger dans « Pages d'art et d'histoire », Morges 1970 - raconte l'anecdote suivante : en 1799, dans une localité du canton de Saint-

Gall, les habitants ont abattu l'arbre planté par les Français. Pour les punir, on les a contraints à le replanter et à danser autour. Les prêtres ont dû en faire trois fois le tour et crier « Vive la République helvétique ».

En 1798, les taxes dues autrefois à Leurs Excellences (LL. EE.) ont été suspendues. Mais elles sont rétablies deux ans plus tard en faveur du gouvernement helvétique, qui réclame en sus le paiement des arriérés ! La révolte des « Bourla-Papey » - brûle-papiers - est le plus important soulèvement campagnard qu'aient connu le Pays de Vaud et certains bailliages fribourgeois, dont celui de Font. Des groupes de paysans armés, hostiles à un retour aux anciens droits féodaux, ont procédé en 1802 à la destruction de nombreux documents décrivant les redevances telles que la dîme, le cens, les corvées. (Illustration : Google, arbre de la liberté, images)

FLASH SUR NETTON BOSSON

Archives de la TSR, « Le village du peintre », vidéo de 18 min., du 25 janvier 1970. Écoutons Netton Bosson parler de son enfance : J'ai le souvenir d'un rêve et d'une fête perpétuels, entrecoupés de quelques taloches et de quelques bons coups de pied au cul. Pour moi, c'est la kermesse. Je n'ai pas de souvenirs qui défigurent mon enfance.



EN 2000, LE CHARRON JOSEPH MONNEY À PORSEL



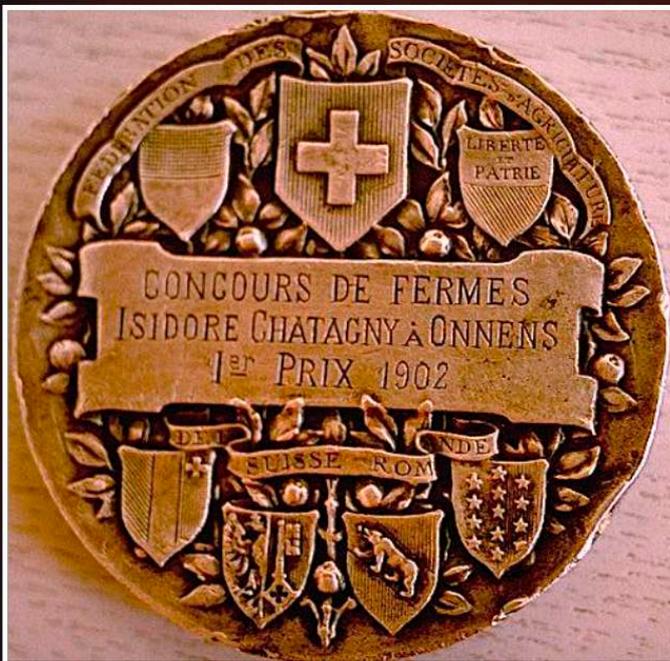
Le charronnage est un très ancien métier, presque aussi vieux que la roue. L'artisan charron invente, fabrique ou restaure à peu près tout ce qui est en bois et qui roule... de la brouette au

carrosse ! Dans nos villages, les charrons sont maintenant aussi rares que les chars aux

roues en bois cerclées de fer. Les derniers charrons s'adonnaient aussi à la menuiserie. Du désordre ? Mais non, il retrouvait tout ! (TSR archives vidéos)

ISIDORE CHATAGNY, LE GROS LOT !

Isidore Chatagny était mon grand-père. Sa vie fut celle d'un homme entreprenant, travailleur et compétent. Pas toujours commode comme syndic ! Un des événements positifs dans sa vie : il a gagné le gros lot comme en témoigne « La Liberté » du 28 février 1911. Un triste événement : son épouse meurt à la naissance de son treizième enfant en 1914 (Cf. mon site nervo.ch, Documents illustrés, Famille)



Isidore Chatagny était un bon paysan, très ordonné. Cette médaille en témoigne

Isidore a été syndic d'Onnens de 1909 à 1924, vice-président de paroisse, greffier de la Justice de paix, membre et secrétaire de la Société d'agriculture de la rive gauche de la Sarine, représentant général dans le canton - à vélo - de la Maison Ott, à Worb, pour la vente des charrues Brabant doubles, les plus modernes de l'époque.

Il est décédé le dimanche 12 juin 1927 à l'âge de 69 ans.

ARTICLE DE « LA LIBERTÉ » SUR LE GROS LOT

Nous avons annoncé que le gros lot de 50 000 fr. de la loterie du Casino-Théâtre avait été gagné par M. Isidore Chatagny, syndic d'Onnens. Or, il vaut la peine de raconter l'émotion par laquelle a passé l'honorable syndic ces jours derniers. Sitôt qu'on lui eût annoncé l'heureuse nouvelle, M. Chatagny se mit à la recherche du précieux billet portant le numéro 53 334, mais il ne le trouvait pas. Samedi, M. Chatagny vint en ville, aux informations. Comme ce billet lui avait été remis par la Banque de l'Etat, en remerciement d'un renseignement fourni, il était inscrit dans un registre de contrôle de cet établissement. On fit savoir à M. Chatagny qu'il pourrait, après les publications légales, entrer en possession des cinquante mille francs... dans dix ans seulement et à condition que le billet n'eût pas été présenté pour encaissement par une personne à même d'établir qu'elle en était la légitime propriétaire...

M. Chatagny s'en revint chez lui plutôt perplexe. Puis, dimanche, il a continué ses recherches et il fut assez heureux pour retrouver le billet gagnant qu'il avait enfermé, avec d'autres papiers, dans son secrétaire. (« La Liberté », 28 février 1911)

ŒUVRES D'ART

Les endroits sont nombreux où les seules œuvres d'art se trouvent dans les églises. Et certains édifices religieux présentent de célèbres artistes contemporains. Pensez à Assy en Haute-Savoie et à Audincourt à 25 km de Porrentruy. Au point de vue architectural, il convient de citer par exemple la cathédrale de Mario Botta à Evry près de Paris, à Ronchamp la chapelle de Le Corbusier.

Un artiste à ne pas oublier est Jorge Carrasco. Il est né en 1919 à La Paz en Bolivie. Il est décédé en 2006 à Le Menoux (Indre, Berry), à l'âge de 87 ans.



Quelques-unes des étapes de sa vie :

Il étudie les arts plastiques à l'Académie des Beaux-Arts de la Paz qui, plus tard, bénéficiera de ses cours. En 1953, il représente la Bolivie à la deuxième Biennale de São Paulo (Brésil). Il expose aux côtés de Picasso et Matisse. Puis il réalise de grandes fresques murales sur la production du sucre à Rio de Janeiro. En 1954, Carrasco part à la découverte de l'Europe : Gênes, Venise où il participe à la Biennale, l'Espagne, la Suède, l'Angleterre, l'Allemagne et la Suisse. En 1968, il s'installe définitivement en Europe, tout d'abord en Belgique, puis en France au Menoux d'où est originaire son épouse Simone. C'est à Paris qu'il l'a rencontrée. Il dit d'elle qu'elle a été son guide, son inspiratrice. « Pour moi, l'art est amour et l'amour c'est elle ». Il a vécu au Menoux pendant près de trente-huit ans où il fait preuve d'une incroyable énergie créatrice. Il consacre huit années (1968-1976) à la réalisation d'une formidable fresque dans l'église du village, à

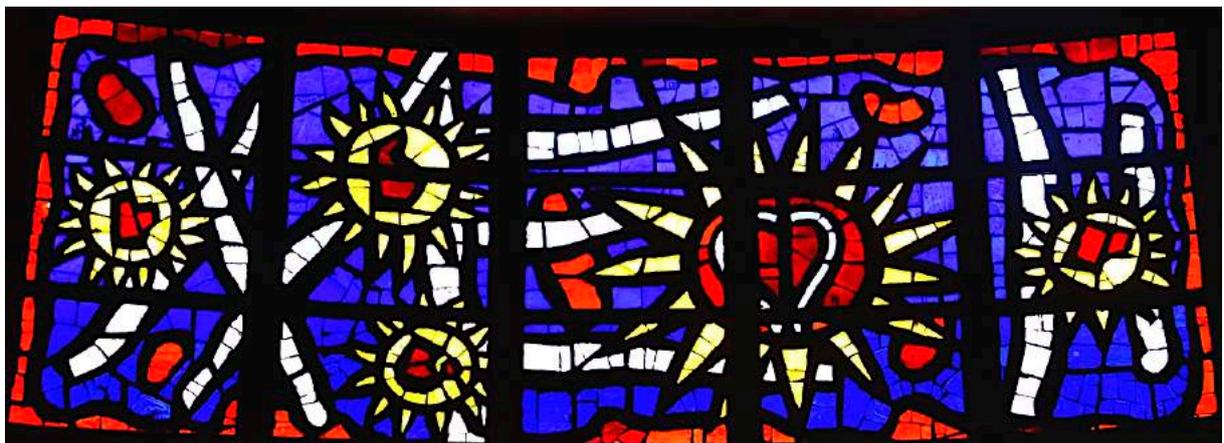
titre bénévole. Cette fresque couvre murs et plafonds de l'église du Menoux. Sur 400 mètres carrés, Carrasco illustre le thème de la création de l'homme et de l'univers. https://fr.wikipedia.org/wiki/Jorge_Carrasco

VITRAUX DE FERNAND LÉGER À AUDINCOURT

Fernand Léger, (1881-1955) est un peintre français, aussi créateur de cartons de tapisseries et de vitraux, décorateur, céramiste, sculpteur, dessinateur et illustrateur. Au début des années 1950, Fernand Léger participe avec Jean Bazaine et Jean Le Moal à la décoration de l'église du Sacré-Cœur, construite dans un quartier ouvrier d'Audincourt (Doubs). Il conçoit les dix-sept vitraux de la nef et du chœur et dessine les cartons de la tapisserie située derrière le maître-autel.

<https://www.pinterest.fr/gerardmonin/fernand-leger/>

<http://www.moreeuw.com/histoire-art/biographie-fernand-leger.htm>



JEAN-ÉDOUARD DE CASTELLA ET SAINT WENDELIN

L'artiste peintre-verrier Jean Edouard de Castella est né en Australie en 1881 et il est décédé à Fribourg en 1966. Sa formation : École des Arts et Métiers de Fribourg, Académie des Beaux-Arts à Munich, Académie Julian à Paris. A Munich, il a fait la connaissance de Paul Klee, un des artistes majeurs de la première moitié du XX^e siècle

avec lequel il voyage notamment en Italie. A Fribourg, il a suivi les cours de Ferdinand Hodler qui avait répondu à l'invitation de Léon Genoud, alors directeur du Musée industriel de Fribourg. Les cours de Hodler sont suivis par de jeunes artistes qui feront une belle carrière : Hiram Brülhart, Oswald Pilloud, Raymond Buchs, Jean-Edouard de Castella. Bien qu'affilié au Groupe Saint-Luc à sa création, de Castella s'en éloigne rapidement. Dans le canton de Fribourg, on peut admirer ses réalisations entre autres à Bourguillon, à Plasselb (vitrail St Wendelin, photo), à Forel, à Semsales, à St-Pierre de Fribourg. Il est illustrateur des contes d'Andersen et de Perrault.

Wendelin est un saint populaire et mystérieux, plus connu dans la partie alémanique. Les premières indications historiques à son sujet remontent à l'an 1000 et sont vraisemblablement véhiculées par des pèlerins. Saint Wendelin est le patron des bergers et du bétail, et aussi de tous les animaux domestiques (vaches, poules, chiens, chats, etc.) L'église de Chevilles possède aussi un vitrail de saint Wendelin, une œuvre de Raymond Meuwly.



AUTIGNY

Autigny a fait partie dès le XV^e siècle des Anciennes Terres. Celles-ci étaient l'embryon du canton de Fribourg et s'étendaient de Cressier à Plasselb et de Cressier à Autigny. Les autres paroisses de langue française des Anciennes Terres étaient Arconciel, Ependes, Marly, Treyvaux, Barberêche, Belfaux, Courtion, Cressier, Ecuwillens, Givisiez, Matran, Prez-vers-Noréaz et Villars-sur-Glâne. Elles formaient avant divers achats et conquêtes un petit coin francophone du canton de Fribourg.

De 1798 à 1803 - au temps de la République helvétique - Autigny a appartenu au district de Romont, puis à celui de Fribourg de 1803 à 1848. Depuis 1848, la commune fait partie du district de la Sarine. Au XIX^e siècle, le village possédait une tuilerie, une huilerie et une scierie.

La paroisse dédiée à Saint Maurice, attestée en 1228, comprenait Cottens avant 1930, et Chénens (encore à l'heure actuelle). Le couvent de la Part-Dieu y détenait des droits. L'église Saint-Maurice a été rebâtie en 1555, après l'incendie du village de 1545. Le sanctuaire actuel, néo-classique, date de 1830-1831. Les vitraux du chœur réalisés en 1934 par l'artiste Alexandre Cingria - 100 ans après la consécration de l'église - sont particulièrement remarquables. Cingria, 1879-1945, fut sans conteste l'homme qui a dépoussiéré l'art sacré avec la Société de Saint-Luc dont il fut le principal animateur.

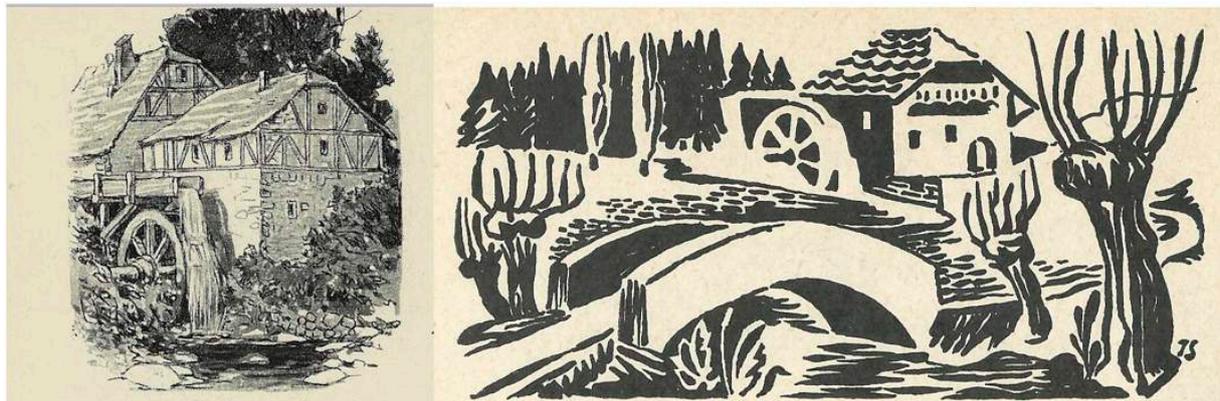
Deux évêques du diocèse sont natifs d'Autigny, Mgr Maxime Guisolan, capucin, (originaire de Chénens), évêque de 1803 à 1814 et Mgr André Bovet, de 1912 à 1915. Maxime Guisolan n'est autre que le confesseur de Louis d'Affry. Le choix de ce roturier est doublement significatif. Alors que, depuis plus d'un siècle, le diocèse était en mains patriciennes, désormais plus aucun aristocrate n'accédera au siège épiscopal.



Aloys Lauper écrit au sujet du château d'Autigny : « Ce petit manoir très caractéristique, qu'on rencontre dans les campagnes fribourgeoises durant tout le XVII^e siècle et même au-delà, fut construit pour Tobie-Protais de Fégely et son épouse Marie-Benoîte née Reyff. (...) Leurs descendants, issus d'une des familles patriciennes les plus anciennes et les plus en vue de Fribourg le conserveront intact jusque vers 1840. » Le château d'Autigny a aujourd'hui fière allure. Ce sont les propriétaires qui ont sauvé le manoir en 1994 et qui en ont fait notamment le siège d'une Fondation culturelle. Dans les années 1980, l'état de délabrement du château d'Autigny était jugé dramatique, après des décennies d'un quasi-abandon. <http://www.swisscastles.ch/Fribourg/autigny.html>

DE NOMBREUX VILLAGES ONT PERDU MOULIN ET HUILERIE

Dans un article de *La Liberté* du 28 avril 2017, Lise-Marie Piller écrit que « le royaume des meuniers a été fauché comme des épis de blé ces dernières décennies. » Néanmoins quelques petits moulins ont réussi à subsister. Que s'est-il passé ? Autrefois, bien des villages possédaient leur propre moulin. Les agriculteurs devaient garder du blé pour leur propre consommation. Ils le confiaient au meunier du village ou de la région qui le transformait en farine. Daniel Stern, meunier retraité à Romont, explique qu'à la suite de la nouvelle législation de 1985, cette mesure a été supprimée. Plus de 600 moulins ont été fermés et certains se sont réorientés.



Gravure de gauche : « Syllabaire » de Valentine Marchand ; gravure de droite, de Jules Schmid, manuel « Lecture et poésie », 1955

Le moulin.

Regarde! Le moulin marche.
La rivière passe sur la roue.
La roue tourne toute la journée.
Le moulin moudra le blé mûr.
Le blé donnera de la farine.



L'âne mènera le sac à la ville.
A la fin du jour, le tic-tac s'arrête.
Le tic-tac sonore du moulin.

Le « Syllabaire » de Valentine Marchand, en usage de 1923 à 1962, suscite maints regrets... Mais, si la méthode - ou sa méthodologie - étaient restaurées, les textes de Valentine Marchand devraient être mis au goût du jour. L'exemple du moulin est éloquent...

(Site nervo.ch, Documents illustrés, Apprentissage de la lecture)

LES HUILERIES

En Suisse, l'huile de noix est une tradition historique. Le fruit est également très apprécié et le bois de noyer est recherché, étant de grande qualité.

Je me souviens être allé avec mon oncle Michel Chatagny, d'Onnens, amener des noix à l'huilerie de Vers-chez-Perrin, en activité jusque vers 1960, à l'emplacement du restaurant actuel. Longtemps riche en noyers, le Pays de Vaud a compté de nombreuses huileries. En 1941, on en dénombrait encore 36 en parfait état. C'était plus de la moitié de toutes les huileries de Suisse.

Très typée quand elle est pressée à l'ancienne, l'huile de noix était alors souvent retravaillée pour alimenter des lampes à huile (huile noire).

L'effectif de noyers a diminué sans cesse depuis le milieu du XIX^e siècle et semble avoir atteint le creux de la vague. Une année néfaste a été 1956 à cause de la rigueur du gel. Ces 40 dernières années, environ 70% des noyers ont en effet disparu et, aujourd'hui, l'huile est surtout produite dans le canton de Vaud à l'huilerie de Sévery, et à celles d'Yverdon, de Bex, de Pompaples, de Corcellles près Payerne. L'huilerie de Sévery - seule de Suisse en activité toute l'année - fabrique annuellement près de 30 000 litres d'huile de noix. Le pessi - ou pèti, ou nion - est le résidu solide (tourteau) obtenu après l'extraction de l'huile. Je me souviens du « gâteau au pessi » de jadis, nourrissant, mais lourd...

De multiples raisons font que les gens se remettent à planter davantage de noyers. En Suisse romande, diverses associations cherchent à favoriser le développement de leur plantation.

Il existait au commencement du XVIII^e siècle, sur les flancs de la colline qui domine les villages de Font et Châtillon, près d'Estavayer, une vaste forêt de châtaigniers d'environ 15 hectares. Elle appartenait à la « Grande Commune » formée de Font, Châbles et Châtillon. (Cf. mon site nervo.ch, Textes, « Châbles, son histoire d'hier à aujourd'hui »)

QUAND LE PDC METTAIT L'ACCENT SUR LE C

24 mai 1852 : assemblée de quinze à vingt mille conservateurs sur la petite colline du Sapex à Posieux, en plein Régime radical (1848-1856). Il s'agit pour les conservateurs de montrer leur force et leur résistance aux radicaux.

- 10 septembre 1884 : décision de construire sur la colline du Sapex à Posieux une chapelle vouée au Sacré-Cœur, commémorant cette assemblée et dédiée au parti conservateur. Cette décision est prise par le Piusverein, mouvement solidement ancré dans un catholicisme ultramontain, inspiré par le bouillant chanoine Joseph Schorderet. L'aile dure du parti conservateur - il existe une aile plus modérée - accapare le pouvoir à cette époque.
- Pourquoi dédier la chapelle au Sacré-Cœur ? En 1856, le pape Pie IX a étendu la Fête du Sacré-Cœur à l'Eglise catholique. L'Equateur dont le président était Garcia Moreno, le canton de Fribourg, puis l'Eglise tout entière ont été successivement consacrés au Sacré-Cœur dont les portraits ont envahi les

familles. Valérie Clerc, dans son mémoire publié en 2002 sur « L'assemblée de Posieux. De la contestation populaire à la commémoration politique (1852-1956) », cite l'historien René Rémond. Ce dernier montre comment, au XIX^e siècle, la dévotion au Sacré-Cœur se charge d'une connotation hostile à la modernité, au point de devenir le signe de ralliement de tous les nostalgiques de l'Ancien Régime.

- 16 octobre 1911 : pose de la première pierre de la chapelle de Posieux. Celle-ci sera visible loin à la ronde ! Pour l'occasion, l'abbé Bovet a composé le martial « Fribourg au Sacré-Cœur ». Quelque 11 000 personnes sont présentes. Discours,



entre autres, de Jean-Marie Musy, futur conseiller fédéral, à l'époque directeur du Crédit gruérien à Bulle, qui pourfend le radicalisme.

- 1923, réalisation des premières fresques par le peintre Oscar Cattani. Il a fait figurer sur ses fresques des personnalités du canton de Fribourg du « bon bord », connues dans les années 1920-1930. L'ensemble des peintures constitue un formidable instantané de la réalité politico-confessionnelle du canton de Fribourg dans le premier quart du XX^e siècle. Une étude détaillée des fresques montre à quel point l'Assemblée de Posieux a servi de prétexte à une célébration en bonne et due forme de la République chrétienne.

- 30 juin 1924, bénédiction de la chapelle par Mgr Marius Besson, en « petit comité » écrit Valérie Clerc qui décrit l'ordonnance du cortège. On y découvre la composition sociologique de la manifestation. La croix de la paroisse d'Ecuvillens est suivie par les enfants des écoles, la musique d'Ecuvillens-Posieux, les bannières des différentes sociétés représentées (sections de la Société des étudiants suisses, Céciliennes, fanfares, tir, fédérations ouvrières, etc.), l'École pratique d'agriculture de Grangeneuve, l'École normale d'Hauterive, la Jeunesse paroissiale de St-Nicolas, le comité de construction de la chapelle, le comité fribourgeois de l'Association catholique, divers notables, les membres du clergé régulier et séculier et les représentants du Conseil d'Etat. Les fidèles venus d'Ecuvillens et des paroisses environnantes ferment la marche. Les hommes politiques sont exclus de parole, mais pas de représentation. C'est le cas pour Pierre Aeby, le colonel de Reynold, Bernard de Weck, Ernest Perrier, Marcel Vonderweid et Georges Python, six personnalités qui ont entre autres points communs celui de figurer sur les fresques du monument commémoratif.
- 25 mai 1952 : le centenaire de l'assemblée est organisé par la Sté des étudiants suisses, 5 à 600 participants.
- 7 octobre 1956 : 100^e anniversaire de la fin du Régime radical et de la prise de pouvoir par les conservateurs. Des assemblées préparatoires ont sensibilisé l'opinion et la pression a été considérable. On compte 8000 participants et 14

discours sont prononcés ! José Python, directeur de l'instruction publique - fils de Georges Python, personnage central de la République chrétienne -, trace un parallèle entre radicaux et communistes... Le corps enseignant de la Broye, convoqué par l'inspecteur scolaire Alfred Pillonel, doit assister in corpore à la manifestation. (J'en faisais partie !)

- 1966 : fin de la majorité conservatrice au Grand Conseil
- 1981 : fin de la majorité conservatrice au Conseil d'Etat

POUR UNE ÉCOLE PASSIONNANTE ET DISCIPLINÉE OÙ L'ON APPREND...

Le jour où « La Gruyère » publie un article sur l'école intitulé « Où il est permis d'apprendre par terre, debout, seul ou pas » - le 12 septembre 2020 - un autre son de cloche est donné par Jean-Pierre Chevènement, qui publie un nouveau livre dont la radio et internet se sont fait l'écho.

Après « Passion de la France », 1518 pages, Ed. Robert Laffont, 2019, Jean-Pierre Chevènement publie en 2020, également chez Laffont « Qui veut risquer sa vie la sauvera ».

L'ancien ministre socialiste est né le 9 mars 1939 à Belfort. Haut fonctionnaire et homme politique, plusieurs fois ministre - de l'Education nationale entre autres - dans les années 1980 et 1990, sa personnalité a été remarquée aussi dans les fonctions de député, de maire de Belfort, de sénateur...



Son seul véritable coup de poker politique depuis qu'il est ministre de l'Education nationale, lit-on dans un compte rendu de sa vie, Jean-Pierre Chevènement l'a joué le 22 novembre 1984 au matin dans un amphithéâtre de Villeteuse, en banlieue parisienne, une université qui vote plutôt à gauche. Là, il parle devant les six cents étudiants de première année.

Il est le premier depuis 1968 à tenter l'aventure. « Le matin même - raconte Philippe Barret, un des conseillers les plus proches du ministre - personne ne pouvait nous dire comment ça allait tourner. » Chevènement y teste ses thèmes favoris : patriotisme, effort, travail, mérite... Et ça passe. Les étudiants applaudissent.

Habile, Chevènement ? Non, sincère lorsqu'il parle d'école. Père instituteur et socialiste, mère institutrice et catholique ... Il croit à ce qu'il dit. On l'a dit converti par Jean-Claude Milner, linguiste et philosophe, auteur d'un livre puissant dans lequel on retrouve beaucoup des thèmes des discours chocs du ministre.

Chevènement, avec une éloquence matoise et une érudition sans faille, a terminé un exposé sur son dernier livre comme il termine son livre, par l'école. Parce que, dit-il, le vrai populisme en ce moment est moins dans la drague effrénée des catégories

populaires par tel ou tel parti que dans « la promotion de l'école ludique, lieu de vie dédié aux activités d'éveil, périmant l'idée de mémoire et de travail individuel ». Et de suggérer fortement, d'emblée, de cesser d' « ubériser »¹ l'école pour la « ramener à sa vocation de transmission », tordant le cou « aux utopies qui depuis un demi-siècle la sapent de l'intérieur ».

1 Ubériser : Modifier un marché en appliquant le modèle pratiqué par l'entreprise Uber. Ubériser signifie proposer un modèle où le professionnel et le client peuvent échanger de manière instantanée en utilisant les nouvelles technologies.

AU TEMPS DES DISCOURS

Il fut un temps - assez lointain - où je devais prononcer des discours. Cette photo a été prise dans les années 1960 à Estavayer.

De droite à gauche, Michel Périsset, cousin de Colette, très connu dans la Broye, Colette, Mme Jacqueline Guisolan, à côté de moi, est en grande partie cachée, tout à gauche, son mari, le préfet de la Broye Georges Guisolan.



DEUX GRANDS ARTISTES SE RENCONTRENT DANS LE JURA

ZOUC

Isabelle von Allmen, dite Zouc, est une actrice, auteure-compositrice-interprète et humoriste née le 29 avril 1950 à Saint-Imier. Elle a passé sa jeunesse à Saignelégier. Elle

a rencontré l'artiste Coghuf qui habitait la région et qui a découvert son talent. « Tu dois faire du théâtre ». Mime et imitatrice de génie, elle restitue, en les stylisant, des tranches de vie observées avec une acuité déroutante : scènes familiales ou villageoises, souvenirs de la « maison des fous » où elle a effectué un séjour. Une attention particulière est donnée aux êtres les plus humbles et les plus marginaux. Après une carrière exceptionnelle, une opération d'un cancer en 1997 lui fait attraper des staphylocoques dorés. Il faudra neuf autres interventions pour en venir à bout, qui la laisseront sans force, des côtes et des parties de poumons en moins. Elle a besoin d'assistance respiratoire, de soins intensifs tous les matins. Et la moindre infection lui serait sans doute fatale, ce qui la fait s'isoler des mondanités, elle qui était déjà d'une timidité rare. Frêle dans son corps meurtri, l'humoriste a suscité une énorme émotion, palpable dans les médias, le 1^{er} septembre 2015, en venant chercher au Noirmont (JU) son Prix jurassien des arts, des lettres et des sciences. Son impact semble rester majeur dans l'histoire du spectacle. Photo de Coghuf et Zouc tirée d'une vidéo, archives RTS



COGHUF

Coghuf, de son vrai nom Ernst Stocker (1905-1976), est né à Bâle et il est décédé à Muriaux, près de Saignelégier, où il s'est établi en 1946. C'est à Muriaux qu'il a fait la connaissance de Zouc. Il s'est consacré entièrement à la peinture, à la sculpture et à l'art du vitrail sous le pseudonyme de Coghuf, après un apprentissage de serrurier. Très jeune, il a conçu dès 1927 de nombreux décors muraux pour des bâtiments officiels. Il est entré en 1928 dans le groupe Rot-Blau dont l'influence a été importante en Suisse, faisant connaître l'expressionnisme et l'art moderne. (L'expressionnisme est la projection d'une sensibilité personnelle qui tend à déformer la réalité pour inspirer des émotions au spectateur). Coghuf a effectué des séjours à l'étranger, notamment à l'Académie parisienne de la Grande Chaumière en 1931-1932. Il a signé de nombreux vitraux. Parmi les plus célèbres, il faut signaler ceux de l'église jurassienne de Soubey.

Coghuf est le frère de Hans Stocker, grand artiste lui aussi, qui a assumé la présidence de la Commission fédérale des Beaux-Arts et qui a joué un rôle majeur dans la renaissance de l'art sacré.

Photo : Coghuf et les vitraux de l'église de Soubey (JU).

« La spiritualité d'un artiste »

Auteure : Barbara von Orelli-Messerli



CLÔTURE D'ANNÉE SCOLAIRE À ESTAVAYER-LAC



Cette clôture a eu lieu probablement en 1967. Les principales personnalités du district étaient présentes. De droite à gauche, René Corminbœuf, président du tribunal de la Broye de 1963 à 1984, Jacques Bullet, conseiller communal à Estavayer de 1946 à 1962 et syndic de 1962 à 1978, Georges Guisolan, préfet de la Broye de 1958 à 1981, Emile Chassot, directeur de l'École secondaire de 1959 à 1968, Afred Pillonel, inspecteur scolaire de la Broye de 1955 à 1979, l'abbé Paul Castella, curé d'Estavayer de 1964 à 1981.

L'ÉCOLE SECONDAIRE D'ESTAVAYER, DIRECTEURS

En 1955 est décédé Robert Loup, directeur de l'École secondaire et écrivain. Hilaire Plancherel lui a succédé de 1955 à 1959. Emile Chassot l'a remplacé et il a assumé la direction de l'École secondaire durant 9 ans, de 1959 à 1968. Jean-Marie Pidoud a pris sa succession. Nommé au Collège de Gambach professeur et plus tard directeur, Jean-Marie Pidoud a démissionné en 1976, après 8 années de direction. Joseph Chatton est devenu directeur de 1976 à 1989, année où Jean-Marcel Juriens a été désigné.



Jean-Marie Pidoud et Emile Chassot

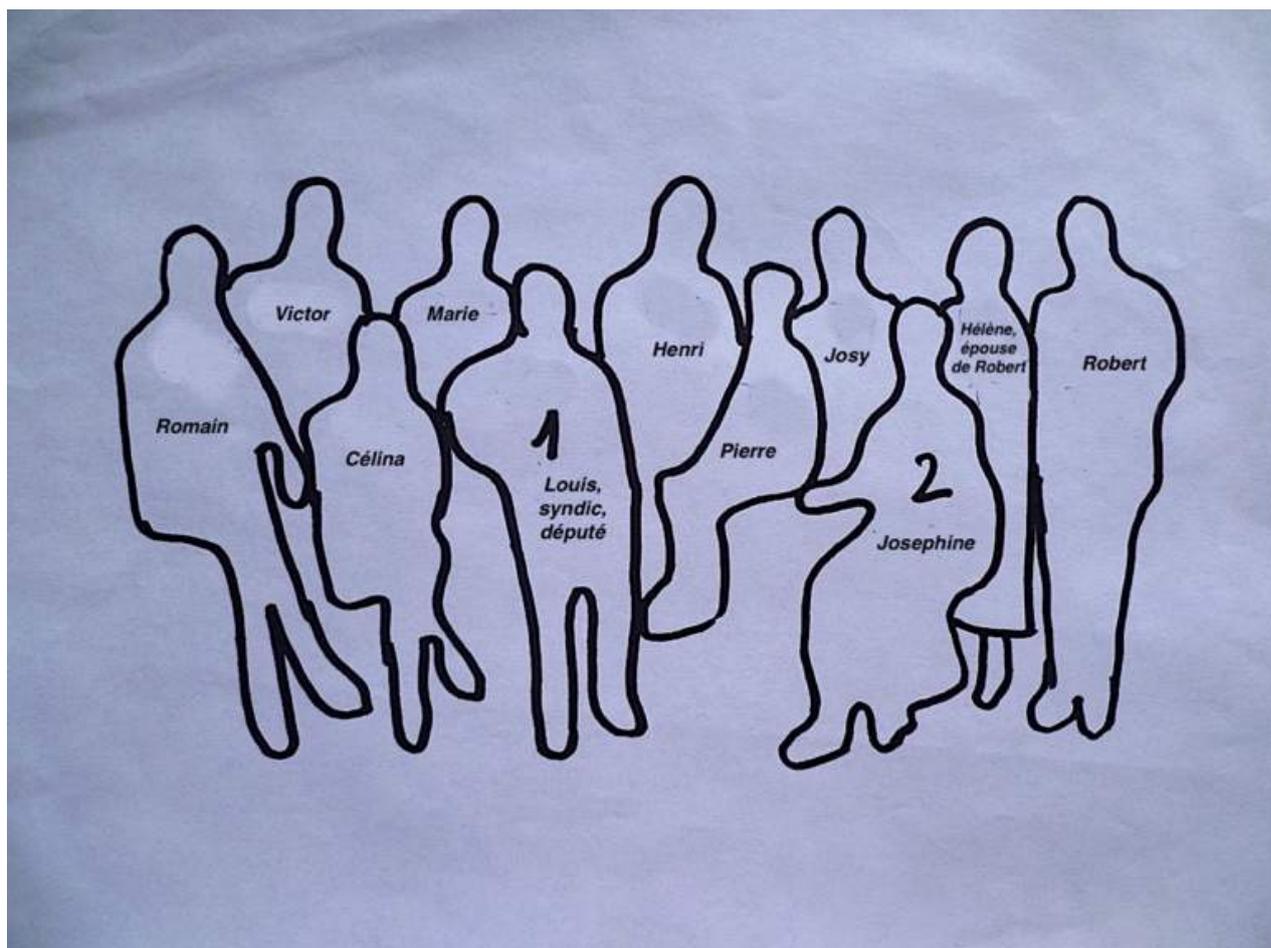
LOUIS CHATAGNY, UNE PERSONNALITÉ DE CORSEREY, ET SA FAMILLE

Louis Chatagny, appelé à l'époque « le député », appartenait à la famille Chatagny dite « du moulin ». Il est né en 1857 et il est décédé le 26 juin 1931. En 1881 - il a 24 ans - il est nommé syndic de son village de Corserey. Il a conservé cette charge jusqu'en 1921, soit durant 40 ans. En 1891, il est élu député au Grand Conseil. Constamment réélu, il était encore député à son décès. Actif comme agriculteur et meunier, il a accepté divers mandats à côté de ses fonctions professionnelles et politiques : juge de paix dès 1923, membre des comités de la Fédération laitière vaudoise et fribourgeoise, de la Société des meuniers de la Suisse romande, de la centrale du beurre, membre de la Commission fédérale d'expropriation et d'estimation, membre de la Commission de surveillance et d'enseignement de l'Institut agricole, premier président de la Caisse d'épargne de Prez-vers-Noréaz dès 1897, très attaché au chant d'église...

Ses fils Henri, Robert et Romain ont exercé tous trois la profession de meunier dans leur moulin de Corserey. Victor a pris la responsabilité du domaine du Grand-Clos. Henri a dû reprendre - parfois à son corps défendant - plusieurs des importantes activités exercées par son père : syndic, député, président du comité de direction de la banque de Prez, président de paroisse... On peut lire dans la nécrologie parue dans « La Liberté » du 23 novembre 1984 : avec lui disparaît le dernier meunier du moulin de Corserey.

Une fille de Louis Chatagny, Marie, a épousé mon oncle Michel Chatagny, à Onnens, le 17 mai 1933. Céline était religieuse à l'Hôpital des Bourgeois à Fribourg et Josy, nurse, a même pratiqué son métier en Amérique.





UNE FAMILLE DE VAULRUZ S'EXPATRIE

Cette photo parue dans « La Liberté » du 18 septembre 2020 représente bien les grandes familles de jadis. Dans nos régions catholiques, la propagande nataliste et anticonceptionnelle de l'Eglise de jadis est bien connue. Néanmoins, affection et bonne entente caractérisaient bien souvent les grandes familles !

Sur cette photo parue dans « LaLiberté » du 18 septembre 2020 est présentée la famille de Joseph Charrière, de Vulruze, et de son épouse Marie-Thérèse née Seydoux. En 1938, l'exploitation de Vulruze étant trop petite et la crise économique aidant, Joseph Charrière a décidé de s'expatrier et de poursuivre en France son activité de paysan. La famille s'en est allée dans le sud-ouest de la France, dans le département de la Charente, à Marthon (au hameau de Saint-Sauveur). Deux enfants de plus y sont nés. Et les Charrière ont travaillé dur !

Grâce à un contact téléphonique avec une petite-fille de Joseph Charrière, domiciliée à Marthon, j'ai appris que l'important domaine exploité actuellement à Saint-Sauveur par un cousin est encore la propriété de la famille Charrière, à qui l'émigration a bien profité.



SOUVENIRS

Famille à Vulruz, en 1932. Photo prêtée par M^{me} Chiara Bovigny, Marly

La Liberté 18 sept. 2020

LES TSÊRÊRE DU MU : LES CHARRIÈRE DU MUR (VAULRUZ)

C'est le titre d'articles en patois parus dans « Fribourg illustré » en 2001-2002, sous la signature du patoisant connu Albert Bovigny. En voici un résumé « francisé ». Il complète le texte précédent sur la famille Charrière partie pour la France en 1938 !

Entre 1930 et 1939, la vie économique laissait fort à désirer, autant pour les entreprises que pour les paysans. Beaucoup de ces derniers avaient du mal à « nouer les deux bouts ». Et certains étaient proches de la ruine à cause d'imprudents cautionnements. (La signature de l'épouse n'était pas encore requise.) Quelques paysans vendaient leur bien et partaient en France. A Vulruz, la famille de Joseph et Marie Charrière du Mur souhaitait elle aussi trouver à l'étranger un domaine plus rentable, le leur étant insuffisant compte tenu de leur nombreuse famille...



Vulruz autrefois

En 1936, Joseph Charrière avait appris qu'il y avait de bonnes affaires offertes en Charente. Quelques paysans de la Gruyère étaient déjà partis, certains dans le Jura, d'autres en Savoie. En Charente, un grand domaine du nom de Saint-Sauveur était à vendre à Marthon, à une trentaine de km d'Angoulême. En automne 1936, Joseph et son frère Xavier qui tenait boutique à Bulle sont allés voir cette propriété. Elle leur a plu : de la bonne terre, un hiver très court, le bétail pouvant pâturer toute l'année. Mais une bonne partie des terres devrait être drainée ou essartée (défrichée). L'exploitation dotée d'une grande maison avec deux appartements et trois étables leur a convenu.

Mais Joseph n'était pas suffisamment riche pour acheter seul. Il a pensé à sa sœur Marie et son beau-frère Louis, des paysans sans enfant qui avaient bien quelques mille à la banque. Au printemps 1937, Joseph, Louis, Xavier et Marcel, un autre beau-frère, sont allés à Marthon. Au retour, Joseph et Louis, satisfaits de leur visite, ont décidé un achat en commun, de moitié chacun. Joseph n'a pas voulu vendre son bien du Mur à Vulruz. Compte tenu de la situation économique, il aurait trop perdu. Pendant l'hiver 1937-1938, Joseph et Louis ont préparé le bétail et le chédail pour les deux mises. Elles ont eu lieu au printemps.

En 1938, les enfants de Joseph et Marie du Mur ont chanté pour la dernière fois le 1^{er} mai à Vulruz. Pour la circonstance, Joseph avait appris à ses enfants un chant en français, émouvant pour ceux qui l'entendaient. Bref extrait : « Viens père, il faut chercher un nouveau monde, un ciel plus doux et des champs moins ingrats. Quittons, mon père, cette terre rebelle. » Et ce fut le départ pour Marthon !

DE VAULRUZ À MARTHON : UNE ÉPREUVE !

Le 1^{er} juin 1938, toute la famille de Joseph Charrière - avec les meubles, les habits, les outils et tout le saint-frusquin jugé nécessaire - est partie en train de Vulruz à Romont, puis de Genève vers la France. À la gare de Vulruz, la parenté et bien des villageois sont venus très émus faire leurs adieux.

Tout s'est bien passé jusqu'à Genève. Comme il faisait de plus en plus chaud dans le train dès l'entrée en France, les passagers ont ouvert les fenêtres et les ennuis ont commencé. La cadette des dix enfants n'avait que quatre semaines et s'appelait Marie-Thérèse. La maman n'avait plus de lait et avait acheté tout le lait Guigoz nécessaire pour le voyage. Dans un tunnel, le souffle d'une fenêtre ouverte a emporté le sac qui le contenait. Plus rien pour nourrir la petite ! A chaque arrêt du train, Joseph courait de-ci de-là pour trouver du lait.

Trois jours plus tard, toute la famille est arrivée à Marthon. Bien sûr qu'il n'y avait personne pour la recevoir. Il a fallu marcher plus d'une demi-heure pour atteindre sa nouvelle maison. Le lendemain, le wagon de meubles et de tout le saint-frusquin devait arriver. Rien de toute la journée ! Joseph a appris que le wagon avait été retenu à son entrée en France, en raison d'un pistolet découvert par les douaniers. Joseph avait emporté cette arme reçue à l'armée. Maintes formalités ont été nécessaires durant plus d'une semaine pour que le wagon arrive à Marthon. Dix jours sans meubles, sans habits,

sans vaisselle : il a fallu dormir sur la paille. Bien que les Charrière aient été des étrangers d'emblée mal acceptés, il s'est tout de même trouvé des Français charitables pour les aider à subsister.



Marthon

UN GRAND MALHEUR

La petite Marie-Thérèse, pas nourrie comme il le fallait durant le voyage, n'a jamais pu retrouver la santé. Après les revers des premiers jours, elle est décédée. Et pas d'amis, personne pour soutenir la famille. La nouvelle vie commençait mal ! De la maison à l'église, le jour de l'enterrement, Joseph portait le petit cercueil. La maman, les neuf enfants, le beau-frère Louis Grandjean et sa femme - les copropriétaires du domaine - l'accompagnaient. À l'église, personne du village...

AU TRAVAIL !

Ce n'était pourtant pas le moment de se décourager. Il était indispensable de mettre en ordre l'appartement et les étables, d'acheter quelques vaches et des chevaux, de faire un peu de foin, bref, de mettre en valeur cet important domaine délaissé durant quelques années. Joseph soignait le bétail, s'occupait des pâturages, fanait et faisait les regains avec les plus grands des enfants. Louis, dès le premier jour, s'est mis à abattre les arbres et à extraire les troncs, à faire sauter les grosses pierres et à préparer quelques poses pour semer. Au mois d'août, il a fallu labourer, herser, rouler et, le moment venu, ensemençer le froment d'automne. Les femmes apportaient les dix heures. Pour atteindre les morceaux les plus éloignés, elles devaient marcher plus d'une demi-heure.

En automne, les enfants les plus âgés ont dû prendre le chemin de l'école : vingt minutes pour descendre au village et une demi-heure pour remonter. Le dimanche, tout ce monde allait à la messe, les uns à la « la matinale », d'autres à la grand-messe. Joseph chantait à la tribune. Après quelques mois, des amitiés sont nées. Mais la Suisse n'était pas oubliée !

LES CHARRIÈRE À MARTHON

LE MAL DU PAYS

Au printemps 1939, la sœur de Joseph, Marie Grandjean née Charrière, épouse de Louis, s'ennuyait à mourir. Personne ne pouvait la guérir de sa nostalgie. Et les époux Grandjean sont repartis en Gruyère où ils ont pu se procurer un joli domaine. Joseph et son épouse se sont retrouvés seuls à la tête de la propriété, avec leurs neuf enfants. L'aîné, Polon, avait 15 ans et les autres se suivaient à une année d'intervalle. Avec sept garçons et deux filles, il y avait du personnel pour donner un coup de main. Mais les journées étaient longues et pénibles. En 1939, l'année s'annonçait bien. La moisson était prometteuse. Mais, pendant l'été, ça sentait la poudre... On parlait tout le temps de la guerre.

LA GUERRE

À la fin du mois d'août 1939 est arrivé le premier jour de la guerre. L'Europe était sens dessus dessous. Tous les Français en âge de servir étaient mobilisés. Joseph, Suisse, a pu rester sur ses terres. Mais il était appelé à rendre service ici et là, dans les fermes où les hommes étaient au front. Des voisins seront tués ou déportés. Et Polon, le fils, était fort apprécié chez les agriculteurs qui l'appelaient lors des grands travaux. Les chevaux étaient aussi mobilisés et il fallait atteler des bœufs ou des vaches. Pendant l'été 1940, les soldats allemands sont arrivés dans la région d'Angoulême. Les paysans étaient contraints de leur livrer des récoltes et du bétail. Ils étaient payés mais ça leur faisait mal au cœur.

Au commencement de la guerre, Jean-Claude, nouveau-né, est venu apporter du soleil dans la maison et consoler sa maman et toute la famille qui pleuraient encore le décès de la petite Marie-Thérèse.

LA ROUE TOURNE

En 1945, la roue a tourné et l'ordre a été rétabli. Joseph a retrouvé ses chevaux. Les plus grands de ses enfants avaient terminé leur scolarité et les bras ne manquaient pour pour essarter, épierrer, aller à la charrue, semer et moissonner. En quelques années, la famille a prospéré. Des machines et un tracteur sont venus faciliter les travaux. En 1947, Joseph, retourné en Gruyère pour la bénichon, a vendu son ancienne propriété du Mur à Vaulruz. Aussi, en 1948, a-t-il pu acheter deux biens proches de chez lui, la Chabrite et la Jaumerie. Des enfants ont trouvé du travail dans les alentours et se sont mariés. Dès la fin de la guerre, Joseph et Marie, avec un de leurs enfants et plus tard avec des petits-enfants, sont revenus chaque année en Suisse lors de la bénichon. Des Gruériens, apparentés ou amis, se sont aussi rendus souvent à Marthon.

Les deux premiers garçons ont effectué en Suisse leur école de recrues, Polon en 1946 à Colombier et Armand en 1947 à Lausanne. Les autres n'ont pas eu besoin de « faire du service » en Suisse. Néanmoins, en 1960 à Genève, Jean-Claude, a tenu à être recrue dans le pays de ses parents. Il a travaillé ensuite durant deux ans en Gruyère avant de revenir à Marthon.

FÊTES, MAIS AUSSI DÉCÈS

Joseph du Mur était aussi un homme attaché aux sociétés : le tir, la fanfare, et surtout la Société de chant. En 1948, quand il est revenu à Vulruz pour la bénichon, il a invité toute la chorale à lui rendre visite en Charente. Dont acte ! Durant l'été 1949, deux cars sont partis de Vulruz à six heures du matin pour une sortie de quatre jours en France. Après le dîner à Vichy, les cars ont repris la route. Une erreur du chauffeur a occasionné 50 km de plus. Après avoir « traîné » tout l'après-midi et toute la nuit sur les routes de France, le jour s'était levé lorsque les cars ont atteint la ferme de Saint-Sauveur. Les Charrière étaient en train de traire.

Les chantres de Vulruz ont passé deux jours en Charente. Le samedi, ils ont chanté pour les gens de Marthon et ceux d'Angoulême. Une excursion les a conduits au bord de la mer, à Royan. Le dimanche, ils ont chanté une belle messe à l'église de Marthon. Le lundi matin, les cars sont repartis pour arriver le mardi de bonne heure à Vulruz.

LA VIE CONTINUE

A Marthon, quelques enfants ont quitté la maison. Armand et Francis sont restés fidèles à la terre. Joseph a quitté ce monde au mois de décembre 1958. Quelques mois après, un des enfants qui était retardé et passait tout son temps avec son papa est aussi décédé. La maman, Marie, les a suivis en octobre 1960.

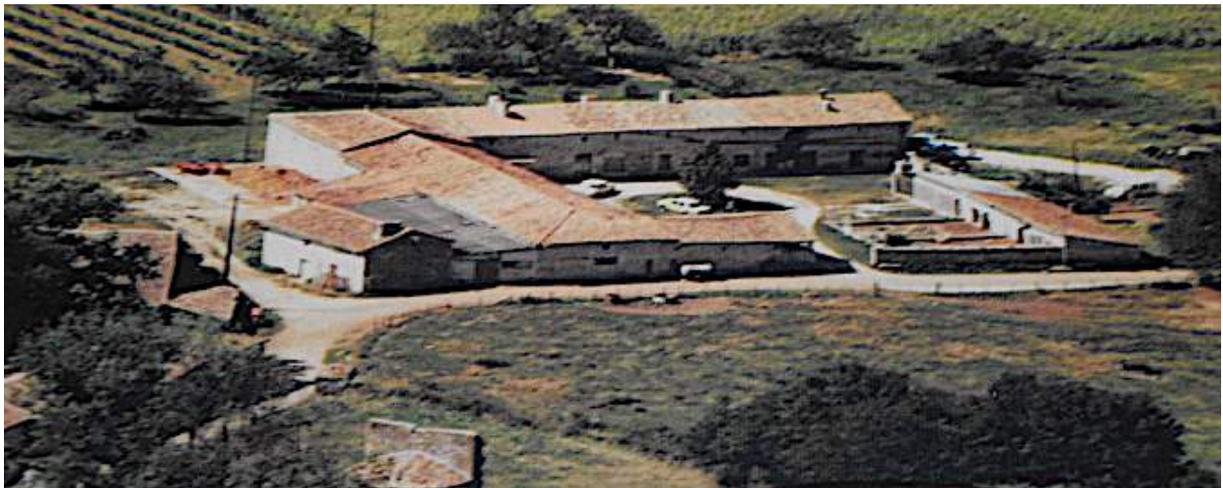
En 1988, 50 ans après leur arrivée en Charente, les Charrière ont invité leurs cousins de Suisse à participer à une grande fête. Huit d'entre eux ont fait le voyage. Ils ont passé deux journées avec les très nombreux descendants de Marie et Joseph : enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, époux et épouses. Le dimanche matin à la messe, les cousins suisses avaient revêtu un bredzon pour le plus grand plaisir des assistants. Après la messe, ils se sont recueillis sur les tombes de Joseph, de Marie et de leurs trois enfants. Après le dîner, les Charrière et leurs cousins ont fêté, dansé, chanté en patois et en français jusqu'au soir. Le lundi matin, les Suisses sont repartis, la larme à l'œil.

En 1996, le plus âgé des Charrière, Polon, a quitté ce monde tout seul. On l'a trouvé mort près de ses brebis. En 2000, la seconde des filles, Yvonne, est aussi décédée.

En 2002, Albert Bovigny écrit que, chaque année, des cousins et des amis de Suisse viennent à Marthon « donner le bonjour » à la ferme de Saint-Sauveur.

Texte d'Albert Bovigny, un passage de son texte de 2001

In 1945 la ràvoua l'a veri, to l'è rèvinyè in ouâdre. Dzojè l'a rè pu travayi chon bin avoui di tsavò, lè j'infan krèchan, lè pyc grò iran bâ de l'èkoula, lè bré ne mankâvan pâ por'ècharfâ, pèrèyi, tsèruâ, chènâ è mèchenâ. Pou dè j'an apri l'an adzetî di machinè è on trakteu. Dè kotyè j'an la famiyc l'a fè tsèvanthe. In 1947 Dzojè k'irè vinyè in Chuiche po la bènichon l'a vindu le bin dou Mu è in 1948 l'a adzetâ duvè j'òtrè propriètâ a rinda chon bin: «la Chabrite è la Jaumetrie».



Saint-Sauveur, le domaine des Charrière

GUSTAVE ROUX, ILLUSTRATEUR, AQUARELLISTE, MUSICIEN

Gustave Roux (1828-1885) est né à Grandson où son père était pasteur. Il a commencé des études de théologie avant de se consacrer à l'art. Il hésite à se vouer à la musique mais son choix se porte sur le dessin. Il se forme à Munich et à Genève et il devient graveur-décorateur. Il se perfectionne à Paris dans la gravure sur bois. Il collabore avec divers journaux où sont appréciés ses talents d'illustrateur. En 1869, ses illustrations de l'ouvrage « Le Ranz des vaches de Gruyère et la Chanson du vigneron », lui valent une invitation à venir travailler pour l'éditeur César Schmidt à Zürich. Il collaborera ainsi au journal « La Suisse illustrée », à l'album « Tableaux de l'histoire suisse ». Il réalise aussi

des illustrations pour l'almanach le « Messenger boiteux ». Il illustre des guides touristiques publiés par l'éditeur Orell Füssli. Musicien, il compose quelques hymnes sur des paroles d'Eugène Rambert et de Juste Olivier.

https://fr.linkfang.org/wiki/Gustave_Roux



La servante du curé.

Une illustration de Roux. Des aides au prêtre pouvaient être fort jolies...



Vaulruz (Gruyère).
Vaulruz jadis, par Gustave Roux

LES VIEUX MÉTIERS

Le patoisant Albert Bovigny - l'auteur de « Ceux du Mur » de Vaulruz - décrit quelques vieux métiers dans « Fribourg Illustré » du 14 juin 2002. « Je veux vous parler aujourd'hui de ces petites gens que j'ai connu(e)s quand j'étais un petit garçon. (Albert Bovigny est né en 1925, à Vaulruz.) Ils faisaient de petits métiers et ils gagnaient à peine ce qu'il fallait pour nourrir leur famille. Souvent, ils travaillaient à la maison mais certains se rendaient chez les gens. »

Voici la traduction, adaptée, de son article :

LE TAPE-SEILLON

François Ody, tape-seillon, fabriquait et réparait des baquets à lait (photo), des seillons à traire, et toutes sortes d'ustensiles en bois. Il avait le surnom de Goudreban. Je ne saurais pas vous dire d'où lui venait ce sobriquet. Lui dire Goudreban le rendait furieux. Un jour Joseph à Claude (Dzojè à Yôdo), a envoyé sa fillette lui apporter un seillon à réparer. En arrivant celle-ci a dit : « Bonjour Monsieur Goudreban. » Celui-ci a répliqué vertement : « Mon nom est François Ody. »



LE SELLIER

Le sellier du village s'appelait Moïse Bourquenoud. Quand il était enfant, un jour, il s'est chicané à l'école avec son voisin. Celui-ci lui a planté sa plume pleine d'encre dans le genou. Le pauvre Moïse n'a rien osé dire, ni au régent, ni à la maison. Au bout de quelques jours, la plaie s'est envenimée et on l'a conduit chez le médecin. Comme il avait été soigné trop tard, il est resté toute sa vie avec une jambe raide. Quand il devait aller travailler dans une maison, le paysan qui l'attendait allait le chercher avec un petit char en allant couler le matin. Moïse restait tout le jour sur place. On lui donnait son dîner. On le ramenait chez lui le soir. Il avait réparé les colliers des chevaux, les rênes (les guides), les courroies des sonnailles, tout ce qui était en cuir. Bien sûr que, entre-temps, il travaillait à la maison.

LE TAUPIER

Le taupier était souvent engagé dans la commune. Il allait tendre ses trappes le printemps, quand la neige avait fondu, après les foins et après les regains. Entre-temps, il n'osait pas aller fouler l'herbe. Il allait montrer ses taupes au boursier de la commune qui le payait à la pièce.

Mon père m'a raconté qu'à Avry (sûrement Avry-devant-Pont), le taupier ne devait porter que les queues pour se faire payer. Et l'hiver, le taupier fabriquait des queues de taupes avec un vieux chapeau de frotson (tissu en laine de mouton) et, le moment venu, il les mélangeait aux autres queues.

Parmi les histoires de Villarimboud, on raconte que le Conseil communal de ce village avait nommé quatre hommes pour porter le taupier sur un brancard afin qu'il ne piétine pas l'herbe !

LE TAPE-MÉTIER À TISSER

Le tape-métier à tisser allait d'un village à l'autre pour réparer les métiers à tisser en métal. Souvent, celui-ci était encore rémouleur (aiguiseur). Il aiguisait les ciseaux, les haches, les scies. Il arrivait sur la place du village et criait de-ci de-là : « Qui a des métiers à tisser à réparer, des couteaux et des ciseaux à aiguiser ? » On ne savait jamais d'où il venait ni où il se rendait.

LE CHIFFONNIER

Notre chiffonnier s'appelait Menoud mais on lui disait Pékin. Il voyageait dans la Gruyère et la Glâne pour y rapercher des pattes. On les mettait dans un sac que Pékin pesait avec un petit poids qu'il tenait dans la main. Au bout, il y avait un crochet où pendait le sac. Pékin tendait le bras pour

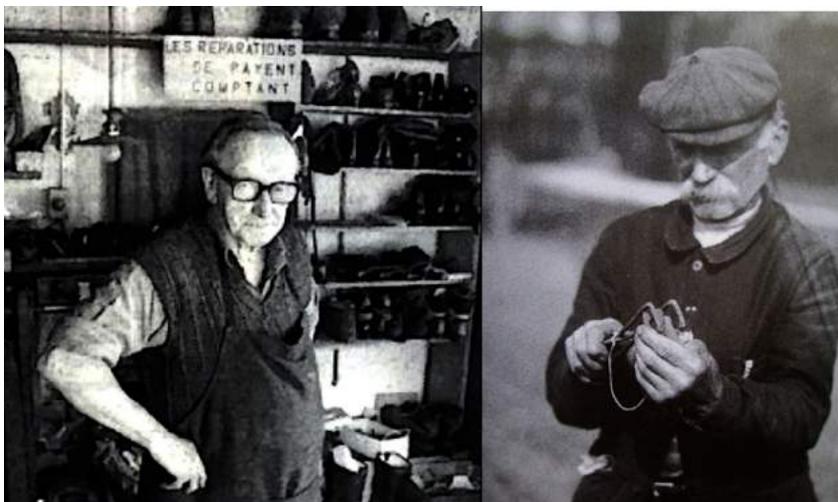
évaluer le poids du sac. Pour nous payer, il nous donnait un pot à lait ou une pièce de vaisselle.



Gaston Oberson a dessiné Pékin avec sa femme, ses chiens et son petit char

Il voyageait avec trois chiens attelés à un petit char. Quand il s'éloignait jusqu'à Sivrize ou à Porsel il disait qu'il allait jusqu'à l'étranger. C'est sûrement la raison pour laquelle on l'appelait Pékin. Ce chiffonnier habitait à La Sionge (près de Vaulruz) avec sa femme et ses deux enfants.

LE CORDONNIER



Un cordonnier et un taupier

Quand j'étais enfant, nous avons quatre cordonniers au village. Un des quatre allait aussi travailler chez les habitants. Ils ont fabriqué des chaussures neuves tant que les prix

qu'ils demandaient concurrençaient ceux des fabriques. Quand ce ne fut plus le cas, ils ont quitté leur métier les uns après les autres. Le dernier, Fanfolè, s'est mis en plus à couper les cheveux. Avec ces deux métiers, il arrivait juste à nourrir sa famille.

Roland Fontannaz de Villarvolard racontait que son arrière-grand-père veuf, cordonnier, allait travailler chez les gens avec ses deux enfants. Ils restaient souvent deux ou trois jours dans la même maison où ils étaient nourris et logés.

LES MÉTIERS DES FEMMES DE JADIS

Aujourd'hui, écrit Albert Bovigny dans le « Fribourg Illustré » du 2 juillet 2002, je vais vous parler de quelques petits métiers exercés par les femmes. Les souvenirs d'enfance d'Albert Bovigny datent des années 1930.

LES BUYANDIÈRES (LES LAVANDIÈRES)

Quand j'étais jeune et que maman était malade, une lavandière venait faire la lessive (la buya) une fois par mois. On lui donnait 3 fr. par jour et le dîner. On avait une grande cave qui occupait tout le dessous de la maison, avec une importante fontaine. D'un côté, il y avait une grande fenêtre. L'hiver, la lavandière était bien à l'abri. Mais, « suivant où », la fontaine était dehors, sous l'avant-toit et même en plein air. Quand il neigeait, ce n'était pas un plaisir de faire la lessive.

La lavandière cuisait le linge dans une romaine et le tapait ensuite sur la planche à lessive près de la fontaine. Aujourd'hui, il n'y a que les vieux qui se souviennent de ce temps.

LA COUTURIÈRE, LA TAILLEUSE

La couturière allait parfois coudre dans les maisons. Quand on était enfants, on allait porter le tissu chez elle. Elle prenait les mesures. Quelque temps après, on allait essayer l'habit. La tailleuse mettait au point ce qui n'allait pas. Deux à trois jours plus tard, on pouvait aller chercher le vêtement neuf qui était confectionné pour une grande fête, la première communion ou la confirmation. La couturière faisait aussi des vêtements pour les hommes et des robes de mariage. Quant aux capotes et aux habits militaires, ils cassaient les mains pour peu d'argent.

Ce métier de couturier – en patois kojandê, kojandêre au féminin - a donné le nom de famille Cosandey. (Divers noms patois sont à l'origine de noms

de famille comme èkofè, cordonnier, Ecoffey ; tsapouè, charpentier, Chappuis...)

LES TRICOTEUSES

Dans notre maison, nous avons deux logements. Nous disposions de celui du dessous. L'étage était loué à une dame qui y habitait avec sa fille qui exerçait le métier de tricoteuse. Elle avait une machine à tricoter. Je me souviens que celle-ci avait des poids pendus par-dessous pour tendre le tricot qui avançait sur la machine. On est parfois resté des heures à la regarder travailler. Elle avait rapidement terminé un tricot et passait au suivant. Bien sûr que toutes les femmes tricotaient à la main pour leur famille.

LES FILEUSES



La famiye Tsolè de Vòru din lè j'an 1930.

Ces six teilleuses (batyorè) sont comme de grandes mâchoires en bois, qui séparent les fibres textiles de la chènevotte (partie ligneuse de la plante). Ainsi est obtenue la filasse, de fines touffes prêtes à être travaillées par la fileuse sur le rouet.

On trouve de nouveau aujourd'hui des gens qui cultivent du chanvre, mais ce n'est pas pour le travailler comme cela se faisait encore lors de la dernière guerre... Sur la photo (ci-contre), on voit la famille Chollet de Vulruz qui broie du chanvre sur des teilleuses. Les teilleurs prenaient des poignées de tresses de chanvre qu'ils teillaient. Ceci donnait de fines touffes prêtes pour la fileuse, qui

faisait son fil sur le rouet.

LES TISSERANDES

La tisserande faisait son tissu sur le métier à tisser. Les fils de chanvre et de lin passaient en long et en travers sur le métier.

En dessus du château de Vaulruz, Rosa a été la dernière tisserande connue au village. On se tenait de longs moments devant sa grande fenêtre à la regarder tisser.

LES TRESSEUSES DE PAILLE

De nombreuses femmes avec leurs enfants tressaient la paille pour gagner quelques sous à côté des travaux de tous les jours. Mon père, qui a passé bien quelques années au foyer d'Avry-devant-Pont dirigé par des religieuses, racontait que les orphelins devaient tresser la paille dès leur sortie de l'école jusqu'au souper. Ceux qui étaient trop lents et qui n'avaient pas tressé la grandeur prescrite n'avaient pas de souper !

(Ajout : Au XIX^e siècle, la Gruyère comptait de très nombreuses tresseuses. La paille provenant du blé cultivé sur place était très apprécié. Les bandes tressées pour la confection des chapeaux en paille ont atteint des chiffres de vente élevés.)

LE MARTYRE DE L'APÔTRE ANDRÉ, DE MURILLO

B.E. Murillo (Bartolomé Esteban) est un grand peintre baroque espagnol. Il a vécu à Séville (1617-1682). Sa renommée est due à ses œuvres religieuses

ainsi qu'aux portraits de femmes et d'enfants pauvres. La croix de saint André est une croix en forme de X. Son nom provient de la forme de la croix qui aurait été utilisée pour supplicier l'apôtre André. Cette croix figure sur des armoiries, notamment



sur celles d'Onnens dont le patron de l'église et de la paroisse est saint André.



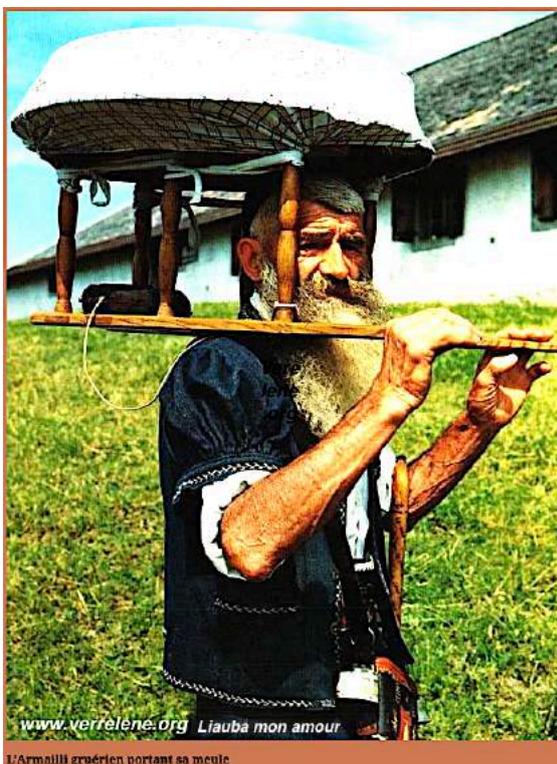
LÈ BARLATÈ

Article d'Albert Bovigny, dans le « Fribourg Illustré » du 30 juin 1995. Traduction et adaptation pas très faciles compte tenu d'un vocabulaire spécifique. Je me suis posé diverses questions. Par exemple, lorsque le « barlatè » transportait ses fromages sur une luge, attelait-il le mulet à la luge ou se tenait-il entre les limonières ?

Texte d'Albert Bovigny :

D'après le dictionnaire du patois gruérien, un « barlatè » est celui qui porte le fromage du chalet à la plaine. Mais aussi celui qui va de maison en maison acheter des œufs, des poules et des poulets pour les revendre au marché (le polati).

En premier lieu, on veut parler de ce « barlatè » qui transportait du chalet à la plaine les



meules de fromage sur l'oiseau. Et il remontait avec toutes sortes de marchandises. Sur place, il allait chercher du bois à la forêt et il l'apportait au chalet. Il plantait des piquets jusqu'au pied des vanils et partout où il fallait clôturer les pâturages.

Le « barlatè » avait aussi recours à un mulet. Il s'agissait de bâter l'animal dans les règles. Il fallait fixer les caissons à fromage sur le bât, des deux côtés, pour y placer les meules de fromage. Le « barlatè » attachait les caissons avec des sangles.

Quand la production était la plus importante, huit à dix fromages étaient transportés sur une luge. Dès qu'un bon chemin était atteint, le « barlatè » chargeait les fromages sur un char. Il fallait alors préparer le mulet pour l'atteler et continuer la route jusqu'à la cave-saloir où les fromages

étaient soignés tout l'été. Ensuite, c'était la remontée au chalet avec les victuailles, le pain pour toute la semaine, les lettres pour les armaillis, envoyées par leur femme ou leur bonne amie jamais revues de tout l'été. Le transport du fromage et la remontée au chalet, c'était le travail d'une journée, entre deux traites.

Toute la semaine, avec son mulet, le « barlatè » avait suffisamment de travail aux alentours du chalet. Il devait porter le bois parfois depuis fort loin, transporter les piquets et les rouleaux de fil de fer afin de clôturer tout le pâturage. Les jours de la montée à l'alpage et de la désalpe, il chargeait les malles des armaillis, la chaudière, le baquet à lait, les chòles (sièges pour traire) ainsi que tout l'outillage nécessaire à la fabrication du fromage, les oiseaux, enfin tout ce qui fait partie du train de chalet.

La chanson « Au pays d'Intyamon » du curé Max Biemann nous dit :

A Enney, ils ne sont pas tous gros, mais il y en a de vraiment vaillants.
Jacques, sans discuter, prend trois meules sur l'oiseau.
Pas du tout gêné, sans jamais se reposer,
Il aime bien parler en allant porter son fromage au saloir.

LE « BARLATÊ » DE LA PLAINE

C'est celui qui va de maison en maison pour acheter des poules, des poulets et des œufs (le polati). Il allait revendre tous ses achats en ville, au marché. Parfois, il achetait aussi des poussins qu'il élevait et revendait à ceux qui ne faisaient pas couvrir leurs poules. Ces derniers n'ont pas souvent fait fortune, étant souvent de pauvres gens qui s'affairaient parfois jour et nuit pour gagner « peu d'affaire ».

Souvent, les enfants avaient peur du « barlatê » parce que leur maman leur disait : « Si tu fais le crapaud, je te donnerai au polati. » Mais, aujourd'hui, que ce soit en montagne ou dans la plaine, on ne rencontre plus les « barlatê » d'autrefois. Est-ce mieux, est-ce plus mal ? Je n'en sais rien.



MUSICIENS FRIBOURGEOIS



De gauche à droite : Louis Joye, instituteur puis maître secondaire à Estavayer ; il a été président de la Société cantonale des chanteurs fribourgeois ; Paul Mossu, décédé en 1992 à l'âge de 96 ans, tour à tour instituteur à Broc, Prez-vers-Noréaz, La Tour-de-Trême et Fribourg ; musicien renommé, compositeur, il a obtenu le diplôme fédéral de chef de musique au Conservatoire de Lausanne ; il a dirigé l'Union instrumentale, créé le Chœur mixte du Christ-Roi et dirigé d'autres chœurs, dont le Chant de Ville d'Estavayer ; le ténor Charles Jauquier.

Photo prise en 1972, à l'occasion de la présentation du Festival « Images de mon Pays », de Carlo Boller, dirigé par Bernard Chenaux, lors de la Fête cantonale des chanteurs fribourgeois.

Charles Jauquier, ténor que l'on dit gruérien mais en réalité broyard, est né à Cheiry puis domicilié au hameau tout proche de Coumin. Doué d'une voix de ténor exceptionnelle, premier prix de virtuosité du Conservatoire de Lausanne, après une carrière nationale et internationale suivie d'une retraite, il est décédé en 1996 à l'âge de 76 ans.

Le chant que l'abbé Bovet a dédié à Paul Mossu est « Paysan que ton chant s'élève » interprété ci-après par Charles Jauquier et la Chanson de Fribourg dirigée par Pierre Kaelin.

https://www.youtube.com/watch?list=RDFfbolpo5_kE...

LE LIÈVRE ET LE MATOU

Jules Clément a publié cette anecdote dans le « Fribourg Illustré » du 2 février 1993. Le personnage de l'histoire est un professeur de Grangeneuve nommé « Moncheu de Brémont ». Il s'agit en fait de Rodolphe de Brémont (1866-1917), ingénieur agronome dont la famille s'est rendue célèbre à La Verrerie près de Semsales. L'arrière grand-père de Rodolphe, Jean-Baptiste-Jérôme de Brémont, fut dès 1806 administrateur de la verrerie. Celle-ci, devenue la première fabrique de verre de la Suisse, a donné son nom au hameau où elle était implantée. Elle a occupé jusqu'à 400 ouvriers (verrerie, mines et domaines). L'entreprise a été rachetée par celle de Saint-Prex en 1913.

Traduction de l'histoire racontée en patois par Jules Clément



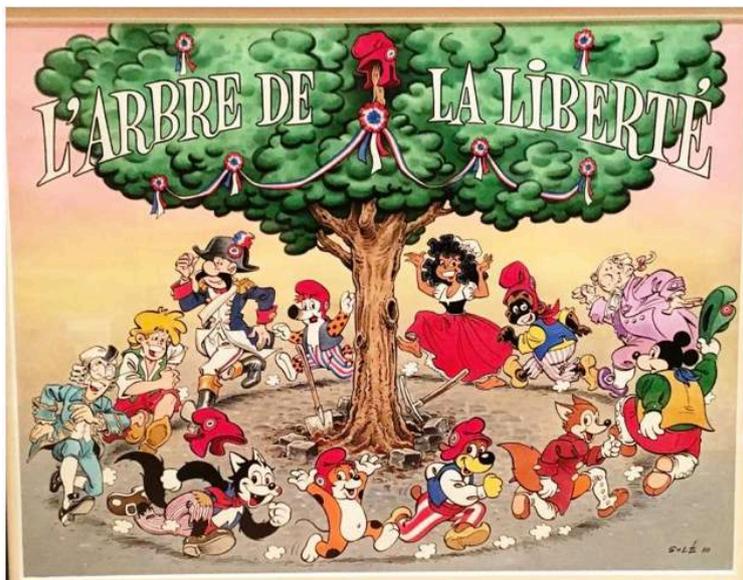
Ça s'est passé en 1893 ou 1894. Monsieur de Brémont était professeur à l'École d'agriculture. Le jour où il a été désigné comme expert, il est arrivé de grand matin pour faire une partie de chasse au Bois d'Amont. Il a réussi à tuer un beau lièvre. (En patois na bala lèvra : lièvre est féminin en patois.) Il est arrivé au village tout fier de le montrer. Avant d'exercer son rôle d'expert, il est allé cacher son sac et son fusil dans le corridor de l'école. Le régent Tinguely a couru chez son voisin : « Il me faut un chat, vite un chat. » La voisine lui a dit : « Allez prendre ce gros matou malade qui dort près du foyer. » Le régent l'a pris, lui a tordu le cou puis l'a mis dans le sac à la place du lièvre.

Quand Monsieur de Brémont eut terminé ses examens, il est allé boire un verre au Café puis il est parti tout fier pour Fribourg, le fusil à l'épaule et le matou dans son sac. Imaginez la tête qu'il a tirée quand il a ouvert sa besace pour montrer le lièvre à sa femme et aux amis qui l'attendaient pour souper ! Le lendemain, le lièvre est arrivé par la poste... Le journal de carnaval, « Le Gugus » a relaté cette farce avec pour titre : « Un souper manqué. »

Notes : le régent Tinguely est vraisemblablement Calybite Tinguely, instituteur à Ependes dès 1882 et durant 40 ans. Le « village » est Ependes avec sa forêt proche le « Bois d'Amont ».

PARTISANS DU SONDERBUND À BUSSY

Ce court article paru dans le journal radical « Le Confédéré » en 1847 est l'un des rares qui relate l'abattage d'un arbre de la liberté. Il avait été planté autour des années 1798-1800, à la suite de la suppression des bailliages et des charges diverses dues au temps de l'Ancien Régime. Les arbres de la liberté dataient des années où les Français ont envahi la Suisse et créé la République helvétique.



— Estavayer, le 29 décembre 1847. (Corr. part. du *Confédéré*.) Dans la nuit du 24 au 25 courant, on a abattu l'arbre de liberté qui avait été planté dans le village de Bussy, surmonté du drapeau fédéral; on dit que le ministère public est à la recherche des auteurs de ce délit qui serait de nature à amener une occupation militaire de ce village dont les habitants paraissent avoir conservé toute leur affection pour le défunt Sonderbund, les autorités locales ayant gardé le silence sur la grave insulte faite au drapeau de la Confédération.

Les élections qui viennent d'avoir lieu à Estavayer pour le renouvellement du conseil communal ont été faites en un instant, presque sans opposition, et dans un sens tout-à-fait libéral.

HAUTERIVE REDEVIENT UN COUVENT EN 1939

Le retour des moines à Hauterive a eu lieu en 1939, grâce au gouvernement fribourgeois et spécialement au conseiller d'Etat Joseph Piller. L'abbaye avait été supprimée en 1848, à l'avènement du parti radical et à la suite de la défaite des cantons catholiques formant le Sonderbund (alliance séparée). Les moines sont arrivés de Mehrerau, près de Bregenz (Vorarlberg). Six d'entre eux, de nationalité allemande, partiront à la guerre. Trois, dont le Père Benno qui avait dit sa Première Messe à Hauterive en 1940, ont été tués en Russie.

Les moines, à leur retour à Hauterive, ont cohabité avec les derniers étudiants de l'École normale des jeunes gens.

Les instituteurs ont été formés à l'abbaye d'Hauterive de 1859 à 1939-1940. Les moines ont même suivi des cours avec ces derniers étudiants.



Les premiers moines revenus à Hauterive en 1939

LE CAPITAINE AUMÔNIER LOUIS KØRBER



L'abbé Louis Kørber (1909-1982) a été l'inamovible curé de Villars-sur-Glâne pendant 44 ans, de 1937 à 1981. Doué d'une forte personnalité, il était néanmoins connu et estimé pour sa bonhomie, sa simplicité, son entregent... et son langage souvent guère châtié ! Capitaine aumônier, il a été responsable pendant la « mob » de l'aumônerie militaire dans les cours de répétition du régiment haut-valaisan commandé par le colonel Roger Bonvin, futur conseiller fédéral. Mme Monique Bonvin, sa fille, m'a obligeamment autorisé à demander

aux archives de l'Etat du Valais une photo du capitaine aumônier Kørber, prise lors de la préparation d'un culte en haute montagne, en provenance du « fonds Roger Bonvin. » Le cap Kørber fut aussi chef du service de l'aumônerie de la brigade de montagne 10. Il était l'aumônier du Contingent des grenadiers depuis 1944.

EN CORÉE



A un poste frontière coréen,
de gauche à droite le cap Schori,
le br Gross, le maj Bieri
et le cap aumônier Kørber

En sa qualité de capitaine aumônier, il a fait partie du 7 mai au 7 novembre 1954 de la mission suisse en Corée, chargée par l'ONU et d'entente avec la Confédération, de surveiller si les conditions d'armistice de Pan-Mun-Jom étaient respectées. Un engagement qui dure 6 mois au minimum. Le « Fribourg Illustré » de janvier 1955 consacre un long article au séjour en Corée du capitaine aumônier Kørber, qui décrit surtout son long voyage. Il s'exprime aussi au sujet de la Corée du Sud :



« Elle possède un riche paysage, au décor toujours changeant et, à côté de belles montagnes, des côtes qui peuvent rivaliser aisément avec les rivieras européennes. Les Coréens ne forment pas un peuple arriéré. Certes la mécanisation et l'électricité n'ont pas encore pénétré dans les campagnes où la culture du riz est d'ailleurs si délicate qu'elle exclut l'emploi de tracteurs ou d'autres machines agricoles. Mais ce peuple est instruit, tous les villages ont leur école que fréquente chaque enfant et, même aux époques de la plantation et de la récolte du riz qui mobilisent tout le monde aux rizières, les enfants vont encore en classe. Le gouvernement encourage largement cet effort et les instituts d'études secondaires et supérieures accueillent et forment l'élite intellectuelle. Et nombreux sont ceux qui parlent l'anglais, à côté du coréen. Séoul, qui a subi des influences françaises comme d'autres cités du sud, possède aussi des admirateurs de la littérature française. »

Cette mission est remplie conjointement avec les délégations suédoise, tchèque et polonaise. Leur présence sur la ligne de démarcation entre les deux Corées date de 1953,

année où un armistice a mis un terme à une guerre fratricide qui avait duré 37 mois. Elle était due surtout à la frontière artificielle tracée en 1945 par des généraux américains et russes, le long du 38^e parallèle. Mais armistice ne signifie pas paix ! Techniquement, les

deux Corées sont encore en guerre, aucun traité de paix n'ayant été signé.



Photo : Un officier suisse surveille la frontière entre les deux Corées. (Photo RDB)

(Voir mon site nervo.ch, rubrique Textes, « Episodes de la vie fribourgeoise XI », Un officier fribourgeois et son activité en Corée)

On lit dans « La Liberté » du 17 janvier 1956 : le colonel Jacques Bullet, d'Estavayer-le-Lac, a été désigné comme suppléant du chef de la délégation suisse en Corée. Il remplacera le colonel EMG Albert Meyer, dont le stage va prendre fin. Le colonel Bullet gagnera son poste avec un groupe de relève qui quittera la Suisse prochainement. Le syndic-pharmacien-brig Bullet a failli se trouver en Corée en même temps que le curé de Villars-sur-Glâne...

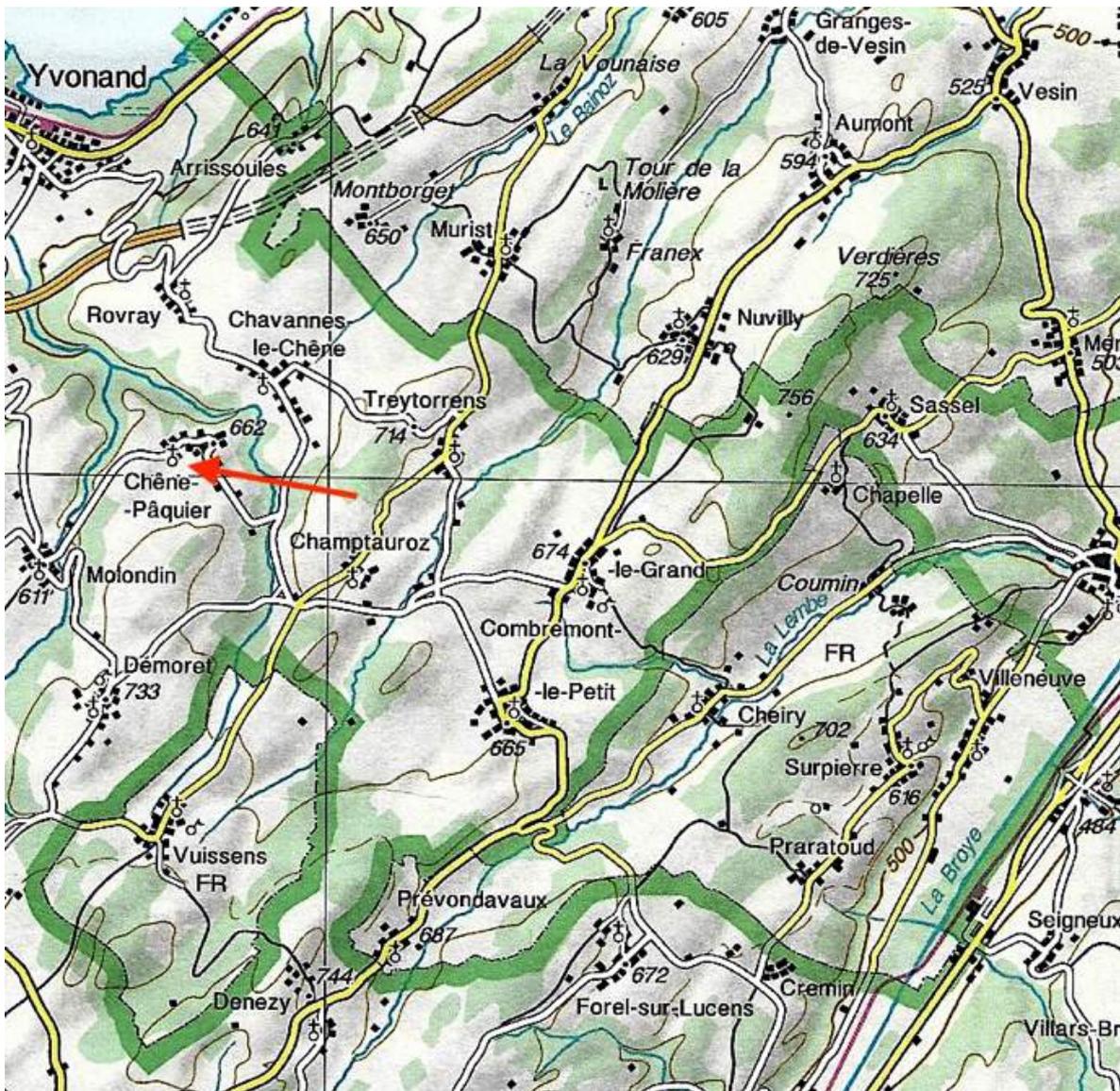
CHÊNE-PÂQUIER



L'église ovale (temple) de ce village est célèbre par son architecture, un chef d'œuvre - difficile à réaliser - créé en 1667.

La disposition intérieure de l'église s'inspire des Jésuites qui, lors de la Contre-Réforme, ont accordé la priorité à la parole : tous les regards des fidèles doivent se porter sur la chaire.

Sur la photo de l'église, on entr'aperçoit à l'arrière-plan le donjon du château qui dominait le village disparu de Saint-Martin du Chêne. Au XIII^e siècle, le seigneur du lieu était l'un des plus importants de toute la région. Abandonnés, château et bourg ont servi de carrière pour la construction des villages proches.



ESQUISSES SUR LE RÉGIME RADICAL

1847 : la diète fédérale – elle est formée des représentants des cantons – décide de dissoudre le Sonderbund, cette alliance qui groupe les cantons catholiques pleins de méfiance à l'égard des cantons protestants de tendance radicale. Le Sonderbund est

dissous après une guéguerre conduite de main de maître par le général de l'armée fédérale Guillaume Henri Dufour. Les catholiques ont perdu ! A Fribourg, le Régime radical s'installe et durera jusqu'en 1856. Comme l'écrit Louis Ruffieux dans « La Liberté » du 18 et 19 avril 1998, le radicalisme a été érigé en épouvantail par les conservateurs et en suppôt de Satan par le clergé.

NÉANMOINS, ASPECTS POSITIFS

Il faut reconnaître que les radicaux ont transformé et modernisé le canton de Fribourg et lui ont donné de nouvelles structures : découpage territorial qui prévaut encore aujourd'hui, avancées importantes dans les domaines de l'enseignement et de la justice, œuvre législative et administrative considérable. L'un des penseurs du Régime était Julien de Schaller. Fondateur du journal « Le Confédéré » de Fribourg (1848), représentant de l'aile la plus intransigeante de son parti, il représentait l'âme du Régime radical fribourgeois. Son influence, dominante jusqu'en 1851, s'affaiblit ensuite face à une aile modérée. Comme directeur de l'Instruction publique, il a réorganisé l'école primaire, a créé les écoles secondaires et a transformé le Collège St-Michel en École cantonale. Avec son collègue Frédéric Biemann, il a défendu habilement les intérêts ferroviaires fribourgeois, en obtenant l'appui d'une majorité des Chambres fédérales en faveur de la ligne Berne-Fribourg-Lausanne (1856). Après l'échec électoral radical de 1856, de Schaller est devenu directeur du chemin de fer Berne-Fribourg-Lausanne, puis des chemins de fer de l'Etat bernois.

ANTICLÉRICALISME

Mais l'anticléricalisme des radicaux, leurs réactions contre l'emprise omnipotente de l'Eglise ont



profondément blessé une grande partie du peuple fribourgeois viscéralement attaché à la religion. Un exemple parmi de nombreux autres des attaques du « Régime de 48 » contre l'Eglise. Le 28 mars 1848, le gouvernement radical de Fribourg décrète la suppression immédiate des couvents d'Hauterive, de la Part-Dieu et des Augustins.

Photo : couvent de la Part-Dieu en 2020, photo Thomas Marta, site Ancien couvent de la Part-Dieu

Le 57^e Abbé d'Hauterive, avec quinze moines et deux Frères convers prennent le chemin de « l'exil ». Ils deviennent aumôniers de couvents, curés. L'Abbé d'Hauterive, Dom

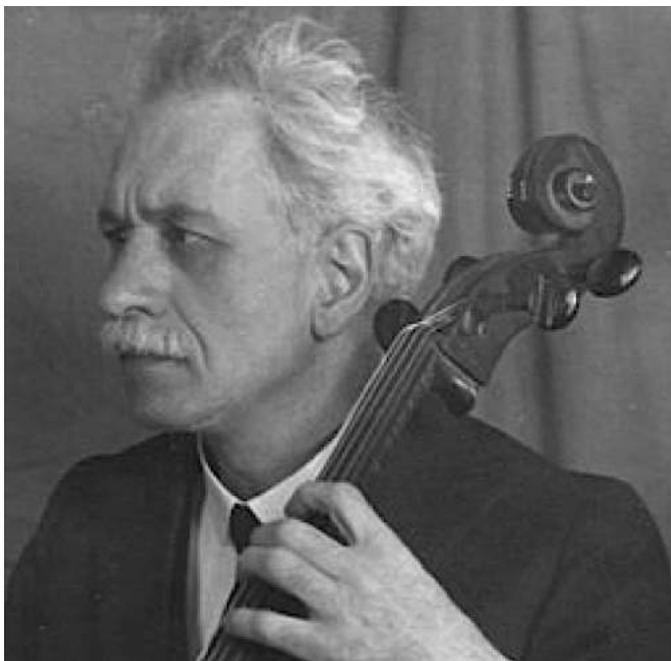
Aloys Dosson, se réfugie à la Maigrauge dont il avait été l'aumônier. Le Conseil d'Etat, jugeant que « cette installation n'est ni régulière, ni due », décide de donner l'ordre à l'Abbé de quitter la Maigrauge. Il se rend dans son village d'origine, à Fétigny, chez son frère Jean-Baptiste, curé de cette paroisse où il meurt en 1853.

Exemple d'un sermon à l'église de Surpierre lorsque le gouvernement radical lançait dans le canton des « Cercles radicaux ». Du haut de la chaire, le curé Grandjean a annoncé : « Des paroissiens ont trop légèrement donné leur nom pour faire partie du Cercle. Errare humanum est ! Rien de plus simple que de retirer sa signature. Je promets un franc à celui qui me procurera la liste des membres du Cercle. Je tiens à ce qu'elle soit déposée dans les archives de la cure. Je suis persuadé que 10 ans ne se passeront pas sans que Dieu ne punisse par quelque châtiment public ceux qui s'obstineront à vouloir introduire dans la paroisse un nouveau moyen de démoralisation et de ruine. » Le Cercle radical de Surpierre était mort dans l'œuf.

Le Gouvernement radical a dû affronter des révoltes à répétition. Pour se maintenir en place, il a recouru à plusieurs reprises aux troupes fédérales. L'opposition conservatrice a choisi la voie de la légalité qui la mènera au grand rassemblement de Posieux de mai 1852.

DE LA BRISE VOLAGE À LA FRANC-MAÇONNERIE

La brise volage ? C'est quoi ? C'est un chant que tout Staviacois fredonne, ou fredonnait. Il s'agit de l'une des compositions d'un excellent musicien que l'oubli a couvert de son



ombre : Jules Marmier (1874-1975 : décédé à 101 ans !) Professeur de violoncelle au Conservatoire de Fribourg pendant près de 30 ans, organiste de la collégiale Saint-Laurent d'Estavayer de 1915 à 1938, il était l'auteur de partitions chorales réputées telles « La Brise Volage », « Ahasvérus », « Le coup de Joran », « La Voie Lactée ».

Photo : Jules Marmier au violoncelle en 1940

Comme l'a fait remarquer Bernard Chenux, « Jules Marmier a accompli sa tâche avec une distinction, une compétence et une

ponctualité au-dessus de tout éloge. Il faut relever aussi sa verve d'improvisateur où se retrouve cette spontanéité, cette générosité et ce coloris propres à ses compositions chorales et instrumentales. »

Jules Marmier a servi la musique. Jamais il ne s'en est servi pour se faire un nom. Après son décès, l'exploration de ses tiroirs a réservé des surprises de taille. Que de partitions inédites, ouverture, symphonie, sonates, quatuors à cordes, etc., qu'il a composées pour son plaisir et pour la joie de créer, sur ce piano où Jaques-Dalcroze lui-même jouait et composait lorsqu'il venait le trouver à Estavayer. Jules Marmier a écrit les partitions musicales des œuvres théâtrales du docteur Louis Thürler, célèbres à l'époque : « Le Vieux Stavayer », « Alcool et petite ville », « Les Transplantés », « Jésus et le Centenier », « La Krotzeranna ». (Voir sur mon site nervo.ch, Textes, Episodes de la vie fribourgeoise IV, p.106 et stes)

Parallèlement à sa vie musicale, Jules Marmier était banquier. Il a 18 ans lorsqu'il doit seconder son père gravement malade à la Banque cantonale, agence d'Estavayer. Deux ans plus tard, il doit lui succéder. Il a 20 ans et restera fidèle à la banque jusqu'à sa retraite.

Et que vient faire la franc-maçonnerie dans la vie de Jules Marmier ? Des personnes mal intentionnées rappelaient avec mépris l'appartenance de son père, l'avocat Auguste Marmier (1841-1894), à la loge maçonnique fribourgeoise « La Régénérée ». Et pourtant, la nécrologie du grand patron du radicalisme fribourgeois que fut Auguste Marmier – avec l'avocat Edouard Biemann – relève son intelligence supérieure, son savoir-vivre. Peu d'hommes, précise cette nécrologie parue dans « La Liberté » et les « Basler Nachrichten », ont manifesté autant de noblesse de sentiments et autant de culture ; peu d'hommes ont joui autant que lui de l'attachement de leurs partisans. Sa brève appartenance – pour des raisons de santé - au Conseil national et au Grand Conseil lui a valu une enviable renommée. Il faut relever combien l'Eglise a condamné la franc-maçonnerie. Un des plus graves reproches formulé à son égard : son silence... Le silence, l'Eglise ne le connaît pas ? (Google : La Régénérée)



De gauche à droite, lors de la Fête cantonale des chanteurs en 1972, Jules Marmier qui a 98 ans, Henri Mauron, qui fut président cantonal des Chanteurs fribourgeois, Bernard Chenaux, successeur de Jules Marmier à Estavayer, Jacques Bullet, syndic d'Estavayer

MON PREMIER TOUR EN MONTAGNE

Le 7 décembre 1994, Albert Bovigny a décrit en patois dans « Fribourg Illustré » son premier tour en montagne. L'oncle Joseph est Joseph Charrière, parti en France avec sa famille à Marthon. Traduction :

Un dimanche de la fin du mois de juillet 1932, après le dîner, l'oncle Joseph est arrivé chez nous avec ses quatre enfants. Il a demandé à mon papa s'il voulait bien me laisser aller avec eux faire un petit tour en montagne. Les paysans avaient presque tous fini de faner et ce n'était pas encore le moment de commencer les regains. L'oncle voulait aller voir ses génisses qui alpaient en dessus de Vuadens. Mon papa a été d'accord. Le temps de me changer un peu, de chausser une paire de grosses bottes et nous sommes partis.



En passant devant l'église de Vaulruz, on a vu que l'horloge indiquait une heure. L'oncle a passé rapidement chez le curé pour lui dire que ses enfants ne pourraient pas assister aux Vêpres. Presque à la course, on a dévalé l'escalier qui passe à proximité du vieux moulin, on est passé près de la scierie à « Kunyu », remonté par Les Creux, l'Adrey et, plus loin, on a laissé à main gauche le couvent de la Part-Dieu. On est entré dans la belle forêt de Vuadens au moment où les clochers des alentours sonnaient les Vêpres. Vers deux heures et demie, on était déjà au chalet des « Viyu ». Les génisses étaient à l'étable, à l'ombre. Tout se passait au mieux là-haut et l'oncle était content de constater le bon état de son troupeau.

C'est alors que notre véritable tour de montagne a commencé. Nous autres, les cinq enfants, nous ne voulions pas redescendre si rapidement et nous souhaitions aller jusqu'au Gros Plané, ce chalet connu dans toute la région, où il y a un « vendage » et où bien des gens se rendent à pied, le samedi soir pour y faire la fête. Ils y passent la nuit et montent au Moléson le dimanche matin avant le jour, pour voir le soleil se lever derrière les cimes. L'oncle regarde sa montre et décide de monter avec nous au Gros Plané. Nous

avons alors gravi cette belle forêt pour arriver au Tsavô Bourlâ , un chalet situé en dessous du Gros Plané. Avant quatre heures, nous étions déjà en train de boire un sirop au « vendage » du Gros Plané.



Chalet du Gros Plané

Alors nous est venue l'envie d'aller jusqu'au sommet du Moléson. Mais l'oncle était pressé de rentrer pour « gouverner » (affourager le bétail). À la maison, il y avait une



rangée de vaches à traire. A ce moment, le téléphone qui était déjà installé au Gros Plané s'est mis à sonner. Ça nous a donné une idée. Polon, le plus grand de notre bande, a dit à son papa : « Tu peux téléphoner à Siméon d'aller traire et couler et maman sortira les vaches. » L'oncle, d'accord, a appelé la Maison de Ville de Vaulruz et il a demandé d'aller faire une commission chez son voisin, Siméon, un petit paysan qui venait volontiers donner un coup de main.

Il était quatre heures et demie lorsqu'on a quitté le Gros Plané. Tout s'est bien passé jusqu'à Bonne-Fontaine. Mais, dès cet endroit, l'oncle a dû porter sur ses épaules le petit François qui ne pouvait plus nous suivre : il n'avait que cinq ans ! Nous autres, nous étions aussi fatigués mais pleins de courage. Il était plus de six heures quand nous sommes arrivés, éreintés, mais fiers et heureux au sommet du Moléson, cette belle montagne que l'on admire tous les jours depuis notre maison et qui fait rêver tous les

enfants de la Gruyère.

De là-haut, quelle vue ! On avait sous les yeux toute la Gruyère, notre beau village de Vulruz, la ville de Bulle, Fribourg et bien plus loin, Neuchâtel.

On voyait aussi la Berra, le Cousimbert, le Gibloux et, au-delà, les montagnes valaisannes et bernoises toutes blanches, et la plus belle, le Mont-Blanc. A neuf heures et demie, il faisait déjà nuit quand nous sommes rentrés chez nous. Aujourd'hui, qui pourrait imaginer que l'on peut monter à pied de Vulruz au Moléson et rentrer au village en un après-midi ?

ÉCOLES DE JADIS

Au temps des écoles (normales, primaires, ménagères...) confiées à des religieuses :

- les Sœurs de Saint Vincent de Paul, à Fribourg (La Providence) dès 1862 ; fin de l'École normale (EN) en 1975
- les Sœurs Ursulines, à Fribourg (pensionnat Ste-Agnès), dès 1876 ; fin de l'EN en 1987
- les Sœurs de Menzingen, à Bulle (Institut Sainte-Croix), dès 1899 ; fin de l'EN en 1986
- les Sœurs d'Ingenbohl, à Estavayer-le-Lac (Institut du Sacré-Cœur), dès 1905 ; fin de l'EN en 1983.E

Dès la fermeture des Écoles normales conduites par des religieuses, les jeunes filles ont été formées avec les jeunes gens à l'École normale cantonale de la rue de Morat. A partir de 1970, les classes primaires dirigées des religieuses ont peu à peu été confiées à des laïques, vu l'insuffisance de la relève.



A Prez-vers-Noréaz en 1959 (religieuse de Menzingen)

LE GARDE-GÉNISSES (VAJIYÊ) D'AUTREFOIS

Traduction et adaptation du texte écrit en patois par Robert Guillet, de Treyvaux, dans le « Fribourg illustré » du 29 janvier 1993. L'illustration est de Bernard Chaney, découverte sur le site « Les imagiers de la Gruyère, Bernard Chaney »

Louis (Luvi) et Joséphine (Finon) demeuraient dans une petite maison, loin du village. Ils vivaient de peu avec « une bande » d'enfants. Ils possédaient un lopin de terre, deux ou trois chèvres, des poules, un cochon. L'hiver, Louis bûcheronnait et Joséphine allait faire des lessives ici et là pour nouer les deux bouts. L'été, ils alpaient comme gardes-génisses. Tous les printemps, ils se réjouissaient de retrouver le chalet. Là-haut, ils vivaient de peu avec leurs nombreux enfants.

Le jour où ils montaient au chalet, c'était une curiosité pour le village. Tout leur petit « butin » était chargé sur un char à ridelles. Il n'y avait pas grand-chose : deux malles, deux caisses, une pour le cochon et l'autre pour les poules, une hotte, une lanterne, le chaudron et quelques outils. La maman et les enfants prenaient place sur le char tiré par une belle jument et conduit par le propriétaire du chalet et du pâturage (l'amodiateur). Derrière, suivaient Louis et le plus grand garçon avec les chèvres et les chevreaux. Leurs petites clochettes faisaient un joli « redzingon » (carillon).

En arrivant au chalet, on se mettait tout de suite au travail. Il fallait faire du feu pour réchauffer les petits. La maman mettait de l'ordre dans les rares locaux du chalet. Louis s'occupait de l'étable.

Le lendemain, le papa et son plus grand fils devaient clôturer le pâturage. Que de clôtures à relever ! Joséphine faisait le ménage et s'occupait des chèvres. Les plus petits s'amusaient devant le chalet.

Au bout de deux ou trois jours est arrivé le troupeau. Dès lors, que de travail ! Attacher les génisses, les surveiller, les étriller, les sortir et puis de nouveau nettoyer l'étable. Durant le jour, il fallait chercher du bois, faire des piquets, arranger les chemins.

Le papa et les enfants faisaient des heures dans les pâturages. Ils arrachaient les chardons, ils épierraient et élevaient des murs de pierres sèches. Il fallait admirer ce pâturage bien tenu, épierré, où les génisses pouvaient aisément s'ébattre. Ces heures de travail procuraient quelques francs en plus du salaire. L'automne, le propriétaire du pâturage était fier de son « vajiyê ».

Et puis, les années ont passé. Les enfants s'en sont allés ici et là. Les parents ne pouvaient plus monter au chalet. Le soir, sur le balcon de leur petite maison, quand le soleil éclairait encore les montagnes, les yeux des deux « anciens » se tournaient vers les sommets. Ils pensaient avec nostalgie à tout ce qui s'y était passé.



Grô cha d'ouâ

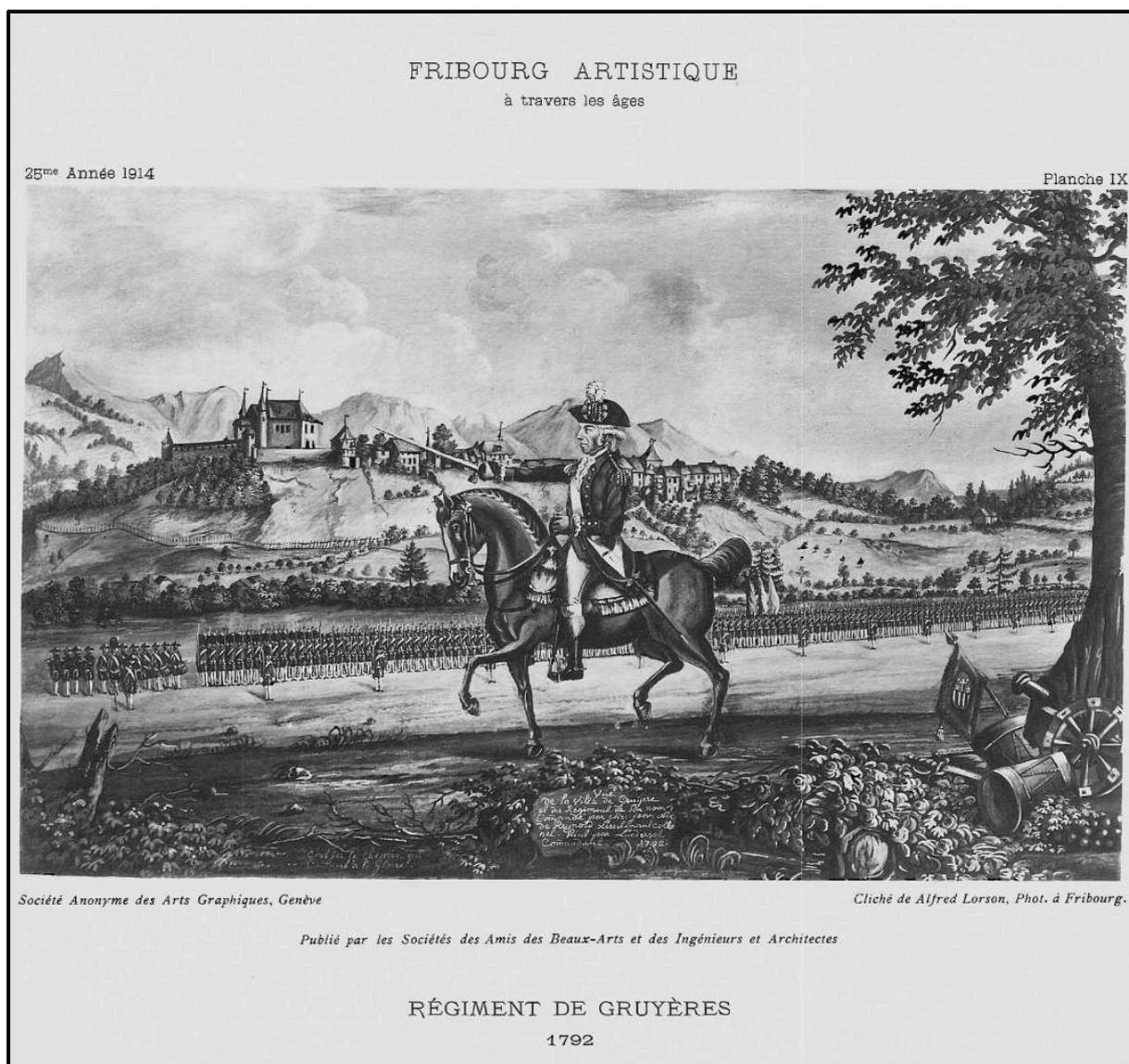
Remarque : C'est étonnant que le nom de ce chalet soit orthographié la plupart du temps « Chadoua ». Le sens est perdu... « Grô cha d'ouâ » signifie en patois « Gros sac d'or ».

LES MILICES CANTONALES AVANT UNE ARMÉE FÉDÉRALE

Avant 1798 (Ancien Régime), il n'y avait pas de forces armées relevant de la Confédération, mais uniquement des milices cantonales. Une armée fédérale pouvait être constituée occasionnellement par la Diète - assemblée des députés des cantons jusqu'en 1848 - en cas de nécessité, en faisant appel aux cantons qui envoyaient des hommes : exemple, l'armée du général Dufour lors de la guerre du Sonderbund.

La constitution d'une armée fédérale fut l'un des soucis politiques majeurs à partir de 1800. La Constitution fédérale de 1874 a remis à la Confédération le pouvoir de disposer de l'armée fédérale, ne laissant plus aux cantons que quelques compétences. Celles-ci ont disparu en 2004 par la réforme Armée XXI.

Les régiments qui formaient la milice fribourgeoise portaient les noms de Gruyère, Romont, Estavayer, Morat... Leur organisation était aléatoire. Cette aquarelle, œuvre du peintre de Landerset, représente le régiment de Gruyère en grande tenue et prêt à être passé en revue par son colonel, Jean-Nicolas de Reynold. Ce régiment est formé de soldats en provenance des villages gruériens.



LES ACTIVITÉS VILLAGEOISES D'AUTREFOIS

L'exemple de Pont-la-Ville figure dans le « Fribourg illustré » du 17 janvier 1997. L'article en patois est signé Albert Bovigny. Comme dans les autres villages, au « vieux temps », divers métiers étaient exercés. Des métiers indispensables à la vie en quasi-autarcie qui caractérisait l'époque. Texte d'Abert Bovigny :

Bien sûr que Pont-la-Ville est un village où il y a encore bien des paysans. Tout de même moins que dans le vieux temps. On en compte encore une vingtaine. Comme partout en Gruyère, il y a des troupeaux de rouges et des autres de noires.

Aujourd'hui, on veut surtout parler des gens de métier, des entreprises et des magasins.

LA CHÂLA

Les personnes âgées de Pont-la-Ville se souviennent du temps où il y avait à la Châla un moulin, une scierie, une forge et un domaine. Tout cela était la propriété de la famille

Bapst, formée de quatre frères et d'une sœur : François, Xavier, Joseph, Jules et Mariette. Pour tous les travaux nécessités par cette entreprise, il y avait une quinzaine d'ouvriers. Chacun avait son travail et tout allait pour le mieux. En 1912, tout a été exproprié par les Entreprises électriques et reloué à Joseph Gilgen dont le surnom était Yosi. Gilgen a aussi tenu une boutique et il était garde du barrage de Thusy construit de 1898 à 1901.



LES LAITERIES

Au village d'en bas, actuellement en partie noyé dans le lac, il y avait aussi une fruitière (laiterie). Cette fromagerie, en Malamolière, se trouvait juste en dessus de la route cantonale. C'est là que vivait le laitier de la société de laiterie d'en bas. Il a transformé le lait en gruyère jusque vers les années 1980-85. A cette période, les deux sociétés ont décidé de fusionner, de supprimer une laiterie et de transformer la laiterie d'en haut.

LES GENS DE MÉTIER

Il existait jadis deux boutiques au village : la boulangerie Tinguely et le magasin de Joseph Risse, qu'on surnommait Djaf. Bien sûr qu'il y avait encore bien des métiers. Le sellier Niclass allait par les maisons pour réparer les colliers et les courroies de sonnailles. Il y avait aussi le cordonnier Joseph Bovigny et Joseph Yerly le menuisier. Certains venaient de l'extérieur : le potier Liard du Bry, Privet de Sorens qui passait par les maisons pour acheter les poules et les lapins, le taupier Boni qui venait d'Arconciel en passant par la forêt de pins. On lui donnait dix centimes par taupe. Les enfants du village allaient le dimanche lever ses trappes et, le lundi était un mauvais jour pour le taupier. Pour entretenir les routes et les chemins, deux piqueurs avaient été engagés : Calybite de la Gota et Firmin à Nicolas.

Pour diminuer leurs impôts, les gens allaient « faire des heures » à la commune. Ceux qui avaient des chevaux conduisaient le gravier avec des chars à cadre sur lesquels

étaient chargées les « maies » de gravier et les autres éparpillaient ce gravier sur les chemins communaux.

LES TRAVAUX DES FEMMES

Quand on parle des gens de métiers, il s'agit de ne pas oublier les femmes. Dans tous les villages, il y avait des lavandières et des couturières qui allaient travailler dans les maisons. Marie Rigolet allait coudre et raccommoder. Ses tricots étaient aussi fort appréciés. Rosine Bovigny confectionnait des gilets à manches.

LES PORTEURS DE VALISES

Ainsi appelait-on dans les années 1950 les personnes qui soutenaient les vœux des Algériens partisans de l'indépendance de leur pays. L'Algérie était une colonie française. Cette indépendance ne s'est réalisée qu'en 1962, après une « guerre d'Algérie » qui fut un terrible conflit armé entre 1954 et 1962. Des documents et de l'argent étaient collectés en France, en Suisse et dans d'autres pays européens pour soutenir le FLN algérien (Front de libération nationale). Les fellagas étaient les combattants en vue de l'obtention de l'indépendance. Les biens récoltés arrivaient en Algérie dans des valises après un long voyage confié à divers « porteurs de valises ». A part les porteurs de valises, il y avait les « passeurs ». De Paris vers la Suisse, puis vers l'Allemagne où la Belgique, ils « passaient », en voiture, des Algériens condamnés puis évadés ou recherchés par la DST (Direction de la Surveillance du territoire). Une part assez importante des fonds récoltés servait à l'entretien des membres du FLN qui étaient actifs en France et en Allemagne. Ces fonds permettaient de louer des appartements pour cacher les Algériens en attente de leur départ pour la Suisse, l'Allemagne ou la Belgique.

Les soutiens au FLN - de tendance de gauche - étaient motivés par le mépris manifesté par les colons à l'égard des Algériens, les tortures auxquelles ils étaient soumis, et l'idée que tous les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes.

<https://www.rts.ch/archives/tv/culture/histoire/3435335-le-porteur-de-valise.html>

La droite, fidèle à la tradition, à la suprématie française religieuse et politique, méfiante envers une éventuelle islamisation, était pour le maintien d'une Algérie française. L'Organisation de l'armée secrète, l'OAS, était une organisation politico-militaire clandestine française proche de l'extrême droite. Elle avait été créée en 1961 pour la défense de la présence française en Algérie par tous les moyens.

ILS ONT SOUTENU L'INDÉPENDANCE DE L'ALGÉRIE

- 1) Parmi les appuis inconditionnels à l'indépendance de l'Algérie, citons en premier lieu le Père dominicain fribourgeois Jean de la Croix Kaelin, frère du musicien Pierre Kaelin, lui aussi soutien des porteurs de valises. Ruth Dreifuss - la future conseillère fédérale (photo) - était l'admiratrice du Père dominicain à l'époque où elle était universitaire et elle lui a conservé plus tard son amitié. Le Père Kaelin, alors aumônier des étudiants de l'Uni de Genève affichait son opposition au

colonialisme. En politique, il affirmait : « A Genève on me reprochait de ne pas



orienter mes étudiants vers le Parti Démocrate Chrétien. Ceux qui s'occupent des petits et des pauvres votaient plutôt socialiste. Il y aurait donc une affinité entre foi chrétienne et socialisme. Pour moi, la préférence pour les pauvres est capitale... » Le Père Jean a en outre marqué des générations de catholiques romands par son enseignement et sa prédication. Spécialiste de Thomas d'Aquin, il en fut fut le traducteur et l'éditeur.

Le Père Jean de la Croix Kaelin et Ruth Dreifuss

- 2) En second lieu, quelques mots du philosophe français Francis Jeanson. Sa colère, il l'avait personnellement et durement ressentie lors de ses différents séjours en Algérie, dans les années 1940-1950. Il a découvert le mépris dans lequel les colonisés étaient tenus. A partir de 1957, au plus fort de la guerre d'Algérie, il a mis en pratique ses idéaux anticolonialistes en créant le Réseau Jeanson, chargé de transporter des fonds à destination du FLN. Il a payé cher son soutien au FLN ! Les Kaelin étaient des partisans de son réseau. J'ai connu des amis fribourgeois porteurs de valises - ou passeurs - commandités par le réseau Jeanson.
- 3) Robert Davezies, 1923-2007 est un prêtre français - savant - et militant de l'indépendance algérienne et des causes tiers-mondistes, en Afrique et en Amérique latine. Il entre à la Mission de France en 1953, où sont formés les prêtres-ouvriers que l'Eglise va bientôt écarter. Robert Davezies fréquente des chrétiens progressistes, ces chrétiens qui ont cherché, surtout entre 1945 et 1981, à détacher le christianisme de la réaction et à le rapprocher des partisans d'une transformation sociale (c'est-à-dire de la gauche). La « réaction » est la tendance qui s'oppose au progrès social et s'efforce de rétablir un état de choses ancien. (Cf. Google, Robert Davezie)
- 4) Le gouvernement fribourgeois a refusé de nommer à la chaire de littérature française de l'Université le célèbre écrivain et historien Henri Guillemin, parce qu'il était catholique de gauche... et ennemi du colonialisme !
<https://www.letemps.ch/culture/henri-guillemin-un-carton-youtube>

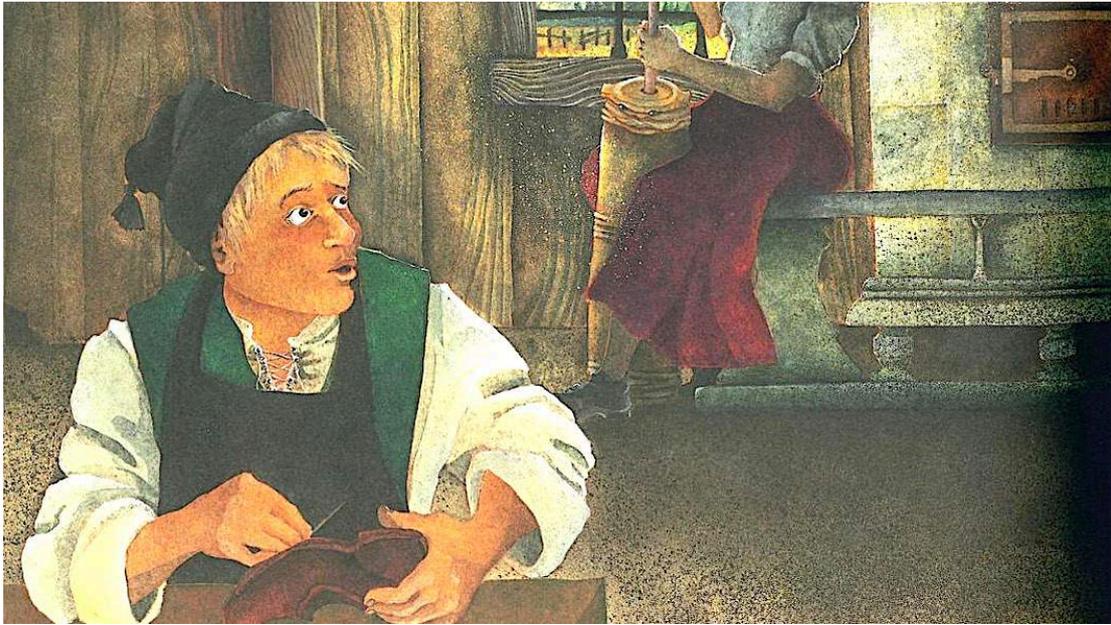
LA BARATTE DE CATHIAU

Dans la légende « La baratte de Cathiau » , illustrée remarquablement par Steve Fragnière d'Avry-devant-Pont, il est question de Crépin à la Ratta, cordonnier ambulante. Adresse de cette histoire bizarre :

<https://www.la-gruyere.ch/fr/P10773/la-baratte-de-cathiau>

Digression sur Crépin :

Crépin : un prénom qui a quasiment disparu. Saint Crépin et son frère Crépinien ont vécu au III^e siècle. Ces saints martyrs, des chrétiens venus de Rome, étaient cordonniers à Soissons. Ils sont célébrés dans le calendrier liturgique le 25 octobre. Ils sont les patrons des cordonniers. Le terme français « le saint-crépin » désigne l'ensemble des outils du cordonnier.



THUSY



Ce chef-d'œuvre photographique de Pierre Schwaller présente un superbe paysage de la Gruyère avec, en son centre, la chapelle - anciennement l'église - de Thusy. Le hameau de Thusy, situé sur la commune de Pont-la-Ville, a une histoire perturbée par la construction du barrage de Rossens entre 1944 et 1948. Le barrage a donné naissance au lac de la Gruyère qui a inondé Thusy. Son célèbre pont a été enfoui dans le lac. Il gît aujourd'hui par 35 mètres de fond lorsque le lac est à sa cote maximale. D'excellentes terres ont subi le même sort.

La chapelle a été sauvée de justesse. Ce sanctuaire de Thusy était jadis l'église paroissiale de La Roche et Pont-la-Ville. Après de longs pourparlers au milieu du XVII^e siècle, La Roche s'est séparée de Pont-la-Ville et a construit sa propre église en 1656. Une nef consacrée en 1663 a été ajoutée au sanctuaire de Thusy devenu église paroissiale pour l'unique localité de Pont-la-Ville. En 1883, Pont-la-Ville a inauguré sa nouvelle église construite beaucoup plus haut que celle de Thusy, devenue dès lors « chapelle ». La nef de celle-ci a été démolie au début du XX^e siècle et l'édifice a été modifié et rénové. L'ancien autel baroque avec ses statues a été reconstitué.

L'ANGÉLUS



La peinture est l'œuvre du Canadien Edmond-Joseph Massicotte, illustrateur québécois (1875-1929).

Le mot « angélus » ne suggère probablement pas grand-chose aux générations actuelles. C'est le premier mot d'une prière en latin commençant par « Angelus » : Angelus Domini nuntiavit Mariæ : l'ange du Seigneur annonça à Marie (prière de dévotion en l'honneur de l'Incarnation de Jésus). Chaque verset de la prière est suivi d'un « Je vous salue Marie ».

Une cloche de l'église annonçait l'angélus trois fois par jour, à six heures, à midi, à six heures du soir ou à une autre heure de la soirée : trois fois trois coups espacés auxquels s'enchaînait une volée d'environ trois minutes. Les catholiques se découvraient, se signaient (faisaient le signe de la croix), arrêtaient leur travail et récitaient l'angélus, parfois à genoux. En 1476 déjà, le pape Sixte IV a officialisé la pratique de trois angélus quotidiens et la récitation de trois Ave Maria. À l'heure actuelle, la sonnerie de l'angélus trois fois par jour - sans la triade de tintements précédant la sonnerie - est maintenue ici et là. Il arrive que des allergiques au « bruit » des cloches en souhaitent la suppression... Ils sont parfois entendus et, d'autres fois, les mainteneurs parviennent à sauvegarder une longue tradition. A Rome, le pape François récite chaque dimanche l'angélus après son homélie. (Cf. Angélus du Pape François sur Google)

LES RELIQUES EN PROCESSION ET À L'OFFERTOIRE

DÉFINITION, RÔLE ET DOUTES

Les reliques (du latin reliquiæ, « restes ») sont les restes matériels qu'a ou qu'aurait laissés derrière elle une personne vénérée défunte. Les reliques peuvent être des ossements, des fragments d'habits, et même... des fragments de bois de la croix du Christ, des cheveux de la Ste Vierge. Pour la dévotion comme pour leur prestige, les églises se devaient de posséder des reliques. Les reliques étaient source de dévotions, mais aussi parfois d'un lucratif trafic. Le marché des indulgences ou des reliques a ébranlé l'Eglise catholique. Il a été l'une des causes de la Réforme protestante du XVI^e siècle.

L'un des principaux réformateurs, Jean Calvin, s'est moqué violemment du culte des reliques. Il affirmait - sans rien prouver - que la plupart des reliques sont fausses. Le dictionnaire des paroisses du Père Apollinaire Dellion nous donne des exemples de saints dont les reliques ont été placées dans les autels. Ainsi, en 1700 à Châtonnaye, dans les trois autels, ce sont les reliques des « glorieux martyrs Donat, Félix, Lucide, Placide, Séverin et Fortuné » qui ont été dissimulées. Des martyrs des premiers siècles dont l'authenticité est bien difficile à prouver...

LA PROCESSION DES RELIQUES

Dans nos paroisses, diverses processions autour de l'église étaient proposées aux fidèles : celle de la Sainte Vierge, celle pour les fruits de la terre, celle du saint-sacrement, celle des reliques, celle des rameaux, celle des funérailles, celles qui étaient propres à chaque paroisse, et d'autres.

Lors d'une procession des reliques, le prêtre porte un reliquaire. C'est un objet de petite dimension et de belle apparence qui contient des reliques cachées en son centre. La

Rogations à Villaz-St-Pierre. Le prêtre, reliquaire en main, procède à une bénédiction.
En Espagne, dans les années 1900, « on baise la relique ».



procession se termine par la bénédiction du prêtre donnée avec le reliquaire. La chorale chante une hymne, mariale ou autre. Les plus longues processions de reliques, les Rogations, avaient pour but d'attirer les bénédictions de Dieu sur les biens de la terre. Elles se passaient sur trois matinées, les lundi, mardi et mercredi qui précèdent le jeudi de l'Ascension. Dans la paroisse de mon enfance, à Onnens, le premier jour la foule processionnait à Onnens, le deuxième à Lovens, le troisième à Corjolens. La litanie des saints chantée en latin par la chorale paroissiale et les « Je vous salue Marie » du chapelet, égrenés par les femmes, les enfants et quelques hommes, se mélangeaient aux tintements bucoliques des clochettes des vaches dans les senteurs de mai. Arrêts aux croix, *O crux ave spes unica...* Bénédiction du curé avec le reliquaire. Chacun fléchissait le genou. Puis la pérégrination reprenait, lentement.

L'OFFERTOIRE, BAISER LES RELIQUES

Après un décès, la famille en deuil allait à l'offertoire chaque dimanche, durant une année s'il s'agissait d'un père ou d'une mère, durant six mois pour un frère ou une sœur et trois à six semaines pour la parenté proche. Aller à l'offertoire - qui avait lieu après le sermon - signifiait que les membres de la famille en deuil - surtout les femmes habillées et chapeautées de noir - se rendaient l'un après l'autre à l'entrée du chœur pour baiser le reliquaire tenu par le prêtre. Paroles d'un ami : « Je vois encore le célébrant essuyer le reliquaire après chaque "bisou" ». Une obole était déposée dans des plateaux. Les messes principales qui marquaient le temps de deuil pour les défunts adultes, étaient l'office d'enterrement, les offices de septième et de trentième et du « bout de l'an ».

QUAND UN SINGINOIS EN REMONTRE À UN FRANÇAIS

Récit en patois dans le « Fribourg Illustré » du 1^{er} décembre 2000, sous la signature d'Albert Bovigny. Traduction et adaptation de JMB.

Dans les années 1838-1840, l'ingénieur Joseph Chaley a été chargé des plans puis de la supervision de la construction du premier pont du Gottéron. Comme le Grand Pont (ancien pont de Zaehringen), il était suspendu par de lourds câbles. Lors de la construction du pont du Gottéron, on voyait tous les jours davantage de spectateurs que d'ouvriers. Pour fixer les câbles, un gros trou était creusé dans la roche. Puis les câbles

étaient tirés d'une rive à l'autre à plus de 70 mètres en dessus de la Sarine, avant d'être arrimés des deux côtés.

Les ouvriers étaient en partie des Français et en partie des Fribourgeois. Un beau jour ensoleillé, les ouvriers venaient de terminer leur dîner. Ils s'étaient arrêtés un moment pour souffler. C'est alors qu'un Français, après avoir enlevé ses bottes et ses chaussettes, est monté sur un câble pour passer de la rive gauche à la rive droite. Il tenait les bras en croix pour ne pas tomber et avançait tout gentiment. Quelques-uns de ses amis lui criaient de revenir. D'autres l'encourageaient à aller jusqu'au bout. En avançant tout lentement, sûr de lui, il est arrivé dans le trou creusé dans la roche, à l'autre extrémité du câble. On a entendu alors des youtsées parvenues du fond du vallon du Gottéron, où il avait fait trembler bien des curieux. Quant au funambule, il s'est assis sur la roche et a crié : « Si un Fribourgeois est capable d'en faire autant, il n'a qu'à venir, je l'attends. » Tous les Français tapaient des mains en rigolant et en pensant que personne n'aurait le courage nécessaire.



Alors, un des ouvriers, un jeune et solide gaillard de la Singine, s'est dévêtu en partie ne gardant que la chemise et les pantalons. Il a enlevé ses bottes et ses chaussettes, a retroussé les manches de sa chemise jusqu'au-dessus des coudes. Il a allumé sa pipe, il s'est emparé d'une brouette et il s'est « embrié » jusqu'au milieu du câble. Tous ceux qui le regardaient frissonnaient de peur. Les femmes poussaient des cris aigus. Mais ce jeune n'écoutait personne et il a continué en regardant droit devant lui, en tirant sur sa pipe et en poussant sa brouette.

Sans se retourner, il est arrivé près du Français qui ne se vantait plus ! Alors, tous ceux qui avaient assisté à l'exploit de cet audacieux Singinois, tous ceux qui avaient retenu leur souffle, se sont mis à taper des mains, à crier, à youtser. Ça faisait un boucan du tonnerre.

Quant au jeune, il a empoigné sa brouette et il l'a soulevée au-dessus de la tête de Français et il a crié : « Si un Français peut en faire autant, il n'a qu'à venir. Je l'attends ici. » Mais, bien sûr qu'aucun ne s'est présenté !

(Albert Bovigny a tiré cette histoire de « Sagen und Märchen aus dem Senseland », de Germain Kolly.)

LE LAITIER DE MATRAN A INSULTE LE SYNDIC D'AVRY

Un document qui témoigne de la grogne des conservateurs contre les radicaux au pouvoir dans le canton de Fribourg de 1848 à 1856. Le fruitier - le laitier - de Matran, conservateur, s'en prend méchamment au syndic d'Avry, Claude Gumy (Cf. sa lettre).

L'historien Jean-Pierre Dorand a remis les pendules à l'heure. Dans son dernier livre « Jean-Augustin Cuony. Un syndic de Fribourg à la charnière des temps (1848-1857) », il

montre que le régime radical de 1848 a aussi fait bénéficier le canton de véritables hommes d'Etat, proches des gens, capables de perspectives et artisans du progrès. Le syndic de Fribourg Thierry Steiert a écrit dans la préface du livre : « L'histoire écrite par les vainqueurs, après le retour des conservateurs au pouvoir en 1856, a occulté l'apport des personnalités progressistes afin de mieux en exagérer les défauts. Il en alla ainsi pour la plupart des personnalités radicales. »

Au Juge de Paix du 3^e Cercle de la Sarine.

Tit.

Il est de mon devoir de vous faire la déclaration suivante.

Lundi soir 1^{er} avril vers les 8 heures du soir me trouvant à la fin de Matrass avec quelques amis la conversation tomba sur les opinions politiques, et le fruitier de Matrass nommé Gilliard, qui a déjà fait partie de la bande qui avait insulté M^r Pemy Préfet de Bulle sur la route, m'a dit que j'étais un voleur si j'étais un radical, qu'ils sont tous les radicaux des voleurs, qu'il faudrait ~~tous~~ les détruire les brûler &c.

Em^{nt} s^{br}. Avey sur Matrass le 2^e Avril 1850.

Claude Gamy. Syndic

Le Juge de Paix du 3^e Cercle de la Sarine, transmet le rapport précité à Monsieur le Préfet de la Sarine pour y donner suite, comme étant de son ressort.

Delfaux le 3^e avril 1850.

Le Juge de Paix

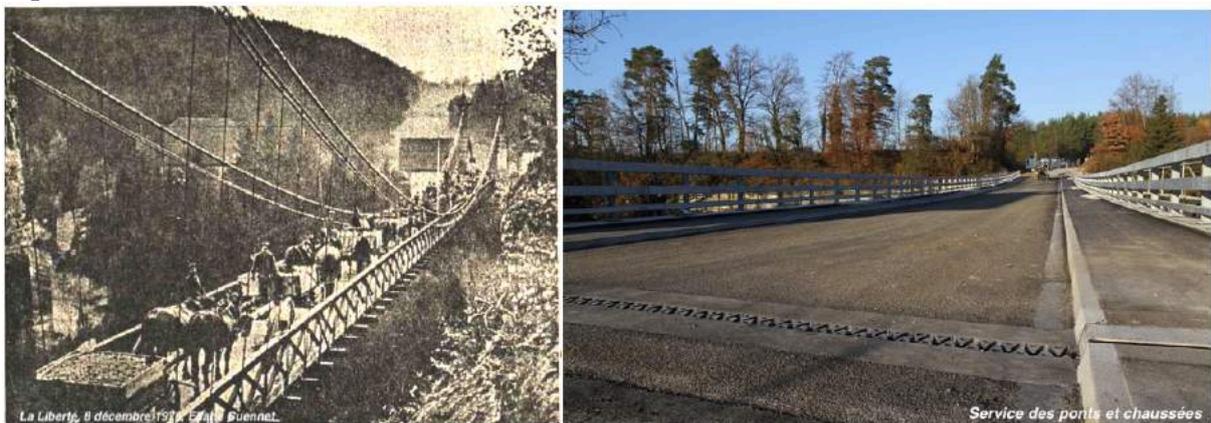
M^r: Gendre. Stäck

Je me souviens avoir assisté dans les années 50 à une réunion politique conservatrice avant des élections au Grand-Conseil. Au sujet des radicaux, il n'était question que des « baïonnettes fédérales » qui avaient vaincu le Sonderbund conservateur en 1847. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/017241/2012-12-20/>

L'enseignement actuel de l'histoire doit faire preuve d'objectivité aux points de vue religieux, politique et social. *Timeo hominem unius libri* - je crains l'homme d'un seul livre - est une pensée de saint Thomas d'Aquin !

LA TUFFIÈRE : DERNIER PONT SUSPENDU DU CANTON

Le tuf est une roche non sensible au gel, facile à travailler, légère, d'une bonne résistance et qui fonctionne aussi comme isolant thermique. On l'a donc par le passé beaucoup utilisé dans les constructions de maisons et de ponts. La carrière de tuf a été exploitée à La Tuffière jusqu'en 1950. Il n'y a actuellement en Suisse plus de telles carrières en exploitation.



L'ancien et le moderne

Le maître tuffier Jacques Biolley, d'Ecuvillens, en 1835, a fait construire le pont suspendu de la Tuffière à ses frais. Il devait faciliter l'évacuation du tuf - le meilleur du canton - des carrières de la Tuffière situées entre Corpataux et Arconciel. L'ingénieur neuchâtelois Jeanrenaud a dirigé la construction du pont. D'une longueur de 88,5 m et d'une largeur de 2,90 m, il était porté par quatre câbles, chacun de 100 fils. Son tablier se situait à 30 m au-dessus de la Sarine. Pour l'emprunter, il fallait s'acquitter d'un droit de péage. La constitution fédérale de 1848 a aboli les péages dans les cantons. Mais ce n'est qu'en 1909 que le Conseil d'État a supprimé le droit de péage pour le pont de la Tuffière. En 1911, l'ouvrage a été déclaré intercommunal et une indemnité a été versée au propriétaire. À la suite d'une pétition de 46 communes, il a été consolidé en 1914 par deux nouveaux câbles amarrés sur les deux rives pour atténuer l'amplitude du balancement. Il a été rendu environ trois fois plus résistant qu'auparavant. Pour le tester, on a fait passer ensemble douze chars de gravier avec leur attelage (photo). Sous cette charge d'environ 60 000 kg, le pont n'avait fléchi que de 12 cm.

Dans les années 1960, le pont ne correspondait plus aux normes de sécurité. Le 28 août 1971, une charge de 27 kilos d'explosif a fait disparaître ce dernier pont suspendu du canton. Le nouveau pont en béton armé a été inauguré le 2 septembre 1972. Une clé de

répartition des coûts entre les 46 communes reconnues comme intéressées par cet ouvrage a été établie. En 2015, il a été complètement rénové. Renforcé, il a été aussi doté de deux trottoirs.

La pinte de La Tuffière, fermée au début des années 2000, était fort appréciée pour les truites qui y étaient servies. Jadis, une pisciculture était toute proche de la pinte.